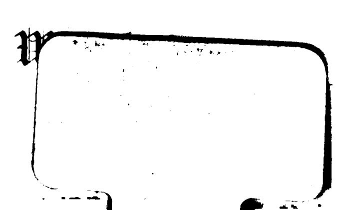
Freiherr von Berckheim

in

W



1. Russia - Descr. and trav., 1800-1850.
2. Finland - " " " , 1800-1900.
3. Poland - " " " , " " .

1, 3 Sh. J.

LETTRES

SUR

LA RUSSIE.

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR.

Etudes sur Goethe, 1 vol. in-8.	7	50
Lettres sur l'Islande, 1 vol. in-8.	7	50
Lettres sur le Nord, 2 vol in-18.	3	50
Lettres sur la Hollande, 1 vol. in-18.	3	50
Théâtre de Schiller, 2 vol. in-18.	7	50
Souvenirs de voyages, 1 vol. in-18.	3	50
Histoire de la littérature en Danemarck et en Suède, 1 vol. in-8.	7	50
Contes fantastiques d'Hoffmann, 1 vol. in-18. . .	3	50
Herrmann et Dorothée, 1 vol. in-18.	3	50

PARIS. — IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, 16.

LETTRES

SUR

LA RUSSIE,

LA FINLANDE ET LA POLOGNE,

PAR

X. MARMIER.

—

Tome Premier.

—

PARIS

DELLOYE, ÉDITEUR,

LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES,

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS.

1843





Je m'en allais une fois encore vers les régions septentrionales, dans le but de continuer quelques études littéraires et historiques, entreprises depuis longtemps et si douces à poursuivre que j'oublie de les achever. La Finlande dont j'avais parcouru quelques années auparavant les côtes les plus éloignées, m'attirait de nouveau sur ses plages mélancoliques, au bord de ses lacs limpides voilés par l'ombre des pâles bouleaux, au milieu de ses simples et honnêtes tribus, si fidèles encore à leur nature primitive et à leurs mœurs patriarchales. Après avoir visité le long des bords du Muonio, le *pœrte* rustique du fermier, la cabane silencieuse du pêcheur, je voulais voir les villes de cette contrée solitaire, fondées par les rois, éclai-

rées par la science, éveillées et animées par le mouvement général de la civilisation. A Abo, j'aimais à rechercher les premières traces des écoles et de l'érudition finlandaise. A Helsingfors, je trouvais une grande et belle université, des livres, des journaux, tout ce qui tient au progrès des idées modernes, tempéré par un mélange original de traditions anciennes.

De Helsingfors à Pétersbourg, je n'avais plus qu'un étroit espace à franchir. La tentation était trop forte, je n'ai pu y résister, et une fois arrivé en Russie, je n'ai pu me borner à une étude purement littéraire. Tout ce qui m'apparaissait à travers ce pays si nouveau pour moi, si vaste et si varié dans son apparente uniformité m'entraînait dans un cercle d'observations bien plus étendu plus curieux et plus saisissant que ceux où j'étais entré jusque-là. Aspect de la contrée, caractère du peuple, administration, commerce, progrès merveilleux d'une nation

si obscure encore il y a cent ans, base de sa puissance, rêves de son avenir, j'aurais voulu tout connaître, tout juger à la fois.

Quand à cette première ardeur a succédé la réflexion plus calme, j'ai tenté de voir, sans préventions aucunes, de même que sans enthousiasme factice ce qui s'offrait à mes regards et à ma pensée, j'ai interrogé sur les faits que je désirais connaître les opinions les plus contradictoires, et discuté mainte fois avec différentes personnes les questions auxquelles je cherchais une solution. Je sais qu'en Russie, la vérité est gardée par le glaive d'acier du despotisme, et qu'on ne soulève pas sans difficulté et sans crainte le lourd manteau qui la recouvre. Cependant, elle apparaît là aussi quelquefois toute nue et quelquefois elle parle, comme si elle n'était pas nuit et jour baillonnée.

Ce livre est le résumé de ce que j'ai pu apprendre, recueillir dans une contrée où il y a tant de choses à apprendre et à recueil-

lir. L'impartialité que j'apportais dans mes observations, j'ai tâché de la conserver dans mon récit. Entre les flatteurs officiels de la Russie, qui pour elle épuisent les formules de la louange, et les hommes indépendants, mais parfois trompés, qui ne considèrent que ses vices grossiers, ses vestiges de barbarie et son outrecuidance, il reste encore une assez large place pour ceux qui ne cherchent qu'à voir cet empire tel qu'il est, dans son luxe désordonné et sa misère profonde, dans l'audacieux élan de sa pensée et les lourdes entraves de son état politique et social. C'est cette place que j'ambitionnais, car sur les plages du golfe de Finlande, comme sur les rives de la Néva, à Moscou comme à Varsovie, je ne voulais obéir qu'à un sentiment de cœur et de conscience, je ne voulais faire qu'un livre loyal et sincère.

Pontarlier, 1848.

ABO[1].

A ANT. DE LATOUR.

La mer Baltique traverse une grande partie de Stockholm, et se réunit au lac Melar, près de la place de Gustave-Adolphe. Les plus grands bâtiments peuvent arriver jusqu'au pied du château ; les bateaux à vapeur de Pétersbourg, de Lubeck, s'arrêtent sous les fenêtres du prince

[1] Nous n'avons point de caractères typographiques pour rendre certains accents de l'alphabet scandinave, entre autres celui de l'*a* suédois surmonté d'un petit *o* comme dans Abo qui se prononce Obo, Tornea, Torneo, etc.

royal. Quand la Finlande était encore réunie à la Scandinavie, les rois de Suède n'avaient qu'à descendre les marches de leur palais, et ils s'embarquaient pour aller visiter cette moitié de leur royaume, comme pour faire une promenade au *Diurgarden*. A l'endroit où Gustave III mit pied à terre au retour d'une glorieuse expédition en Finlande, la bourgeoisie de Stockholm lui a élevé une statue en bronze. Gustave III est représenté debout, dans un costume assez léger, un pied en l'air comme un danseur, une couronne à la main, et il tourne le dos à la Finlande. Les artistes ont-ils, comme les poètes de l'antiquité, le droit de s'appeler *vates?* Et Sergell, en traçant le modèle de ce monument, lisait-il dans l'avenir? Gustave III, comme on sait, fut assassiné dans un bal; et la couronne qu'il présente gracieusement à sa capitale était la dernière palme cueillie sur une terre alliée depuis près de huit siècles à la Suède. Les deux pays ont à présent de fréquentes communications entre eux, plus fréquentes peut-être que jamais, grace aux bateaux à vapeur; mais les contributions de douane et les exigences de la police prouvent assez quelle barrière politique les sépare. Tous

les symboles de la statue de Gustave III sont accomplis, les rois de Suède tournent le dos à la Finlande.

Au commencement de mai 1842, deux bateaux à vapeur arrivaient au pied de cette statue : *le Solide* et *le Murtaia*. *Le Solide* avait un petit air riant et paré qui me plaisait fort, un pavillon peint en vert qui me semblait un doux asyle, une dunette qui invitait à la rêverie. Un officieux passant me fit observer que cette coquette embarcation n'avait pris le grave nom de *Solide* que pour mieux dissimuler la faiblesse de sa machine et la fragilité de sa structure. Puis *le Solide* partait trente-six heures plus tôt que son voisin, et trente-six heures de plus à passer à Stockholm pour qui a connu le charme de cette ville, c'est un bonheur auquel il est difficile de renoncer. Je laissai donc partir *le Solide*, et m'en retournai auprès de mes amis, riche de mes trente-six heures, et bénissant *le Murtaia*. Chemin faisant, j'appris qu'il retardait encore son départ pour attendre un conseiller intime dont la femme ne pouvait se lever avant le jour, et je me disais : un bateau qui a tant de considération pour les femmes de l'aristocratie, doit certainement être un bateau de très bonne com-

pagnie, et j'ajoutai une nouvelle bénédiction aux précédentes.

Hélas! ce bateau que j'aurais volontiers chanté comme Horace chantait le navire où s'embarquait Virgile, si j'avais eu à ma disposition les mélodieux accents du grand lyrique, ce bateau est bien le plus étrange véhicule que j'aie jamais vu. Il a été construit pour transporter des tonnès de beurre et de fromage, des troupeaux de bœufs et de vaches, tantôt à Pétersbourg, tantôt à Stockholm, et, s'il prend des passagers, c'est parce qu'il n'a pas sa cargaison ordinaire de bestiaux, ou parce qu'il lui reste quelque place qu'un bœuf de Finlande ne se soucierait pas d'occuper. La plus belle moitié du pont a été convertie en étable. Les voyageurs s'entassent pêle-mêle, comme ils peuvent, sur l'avant du bâtiment, au milieu des voitures, des coffres et des ballots. Il n'y a ni premières ni secondes places : tous les passagers sont égaux dans cette écurie à vapeur. Le domèstique circule à côté du maître, l'ouvrière s'asseoit fièrement sur l'escabeau qui fait envie à la baronne, la blouse plébéienne ne se dérange pas pour laisser passer l'habit aristocratique, et le titre de conseiller, directeur, bourgmestre, ne

résonne ici que comme un vain nom. C'est une vraie démocratie.

Tout ce mélange de costumes, de figures, de personnages assemblés sur le bateau, présentait du reste un curieux spectacle. Un peintre comme Hogarth ou Téniers aurait pu dessiner là une belle série de portraits grotesques; un vaudevilliste y eût certainement trouvé plus d'une plaisante scène et plus d'un couplet mordant. Parmi les personnages serrés ainsi l'un contre l'autre, je remarquais un grand homme à l'œil brûlant, à la figure presque aussi noire que celle d'un nègre, portant une longue redingote d'une façon étrange et un turban en mérinos noir. Cet homme était né à Madras; son métier est de tenir en équilibre des anneaux de cuivre sur le bout de son nez et d'avaler des barres d'acier. Je ne sais si c'est en Europe ou en Asie qu'il a appris cette estimable profession; quoi qu'il en soit, on dit qu'il l'exerce avec une parfaite légèreté. Il y a des hommes dont la vie est comme une amère parodie. Avec sa mâle et vigoureuse physionomie, ses cheveux touffus, ses prunelles de feu étincelant sous de noirs sourcils, cet homme semblait fait pour marcher le sabre à la main à la tête d'une tribu révoltée,

et à certaines heures du soir il se met complaisamment au service du public. Dans les chaudes régions de l'Orient, il serait peut être devenu un de ces aventuriers fameux dont le nom se perpétue par les traditions populaires, et en Europe il n'a rien trouvé de plus utile que de se poser des anneaux de cuivre sur le nez et d'avaler des barres d'acier.

Il y a quelques années que ce jongleur, allant de ville en ville pour montrer la souplesse de ses muscles, s'arrêta à Stockholm. Il entre un jour dans une boutique pour faire une emplette; on lui demande un prix exorbitant; une jeune fille qui se trouvait là par hasard s'écrie : c'est une honte que vous traitiez ainsi cet homme parce que vous voyez qu'il est étranger; vous lui proposez l'objet qu'il veut acheter à un prix double de celui pour lequel vous me l'avez vendu, et elle sort. Le jongleur, qui avait compris son généreux plaidoyer, la suit avec reconnaissance; il la retrouve le lendemain, puis un autre jour, puis enfin il la demande en mariage. C'était la fille d'un prêtre suédois sans fortune qui n'avait d'autre ressource que de devenir maîtresse de pension ou demoiselle de comptoir. Elle accepta l'offre de l'Indien, seulement elle exigeait qu'il

changeât de religion ; le jongleur y consentit, l'amour lui grava dans le cœur l'adorable verset de la Bible : *Populus meus*, *populus tuus, et Deus tuus*, *Deus meus*. Ce fut le vénérable évêque Franzen qui se chargea de convertir à la loi de l'Evangile le sectateur du culte de Brahma ; tout alla bien jusqu'au jour où le maître voulut enseigner à son disciple qu'il fallait pardonner à ses ennemis. « Ah ! ceci est par trop fort, s'écria l'homme de l'Orient : comment voulez-vous que je pardonne, moi à qui mes pères ont légué en mourant cinq à six vengeances héréditaires ? » Les douces remontrances du prêtre, les paroles encore plus douces de sa fiancée, lui firent franchir ce dernier obstacle, et il finit par réciter assez pieusement le *Pater*, y compris ce difficile passage : Pardonnez-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Depuis ce temps, le descendant de Brahma et la fille du prêtre suédois, l'homme de l'Orient et la femme du Nord, vont par le monde dans un parfait accord. La jeune Suédoise aux blonds cheveux, chérit son noir époux, et le regarde avec admiration faire ses tours de souplesse. Quelqu'un lui disait un jour : Comment avez-vous pu vous décider à vous marier avec

ce nègre? — Otez-lui sa couleur, répondit-elle, et voyez qu'il est beau! — Quant à lui, il a pour sa femme une sorte d'affection pieuse et de déférence touchante. Seulement, il porte sur sa figure l'expression d'une sombre tristesse; peut-être regrette-t-il malgré lui, au milieu des froids climats du Nord, le soleil et la splendeur des contrées de l'Orient; peut-être aussi sa tristesse lui vient-elle du métier qu'il exerce : il n'y a pas au monde une destinée plus pitoyable que celle d'amuser le public.

Cependant le bateau fuyait rapidement entre les quais de Stockholm. A droite, nous voyions se dérouler les grandes maisons blanches qui bordent le port, les hauteurs du Mosebacken, d'où l'on domine toute l'étendue de cette cité si riante et si pittoresque; à gauche, les larges avenues, les jardins, les villas du parc. Du haut de ce pont, d'où le capitaine surveillait la manœuvre, tantôt je jetais un regard avide sur l'espace nouveau qui s'ouvrait à mes yeux, tantôt un regard de tristesse sur cette capitale chérie dont nous nous éloignions si vite, et je saluais avec un sentiment d'affection et de reconnaissance chacun de ces lieux dont j'emportais un souvenir. Au moment où nous levâmes l'ancre,

toutes les rues étaient encore désertes et silencieuses, toutes les portes closes; le sommeil fermait les yeux de ceux que j'avais vus la veille, de ceux qui me serraient la main en me disant : revenez bientôt. Il est triste de quitter ainsi ceux que l'on aime; quand ils s'éveillent, on est déjà loin d'eux, la journée commence de part et d'autre par un regret, et la brise infidèle, et la vague trompeuse, ne redisent point dans leurs soupirs les vœux qu'on leur confie.

A quelque distance de Stockholm, peu à peu la mer s'élargit; elle s'enfuit entre les forêts de sapins, qui la bordent de chaque côté, elle enlace dans ses ondes bleuâtres des pyramides de rocs et des écueils; tantôt elle gronde au pied d'une côte aride et solitaire dont les flancs de granit opposent une barrière infranchissable à ses vagues emportées, tantôt elle entoure d'une couronne d'écume une île verdoyante habitée par une famille de pêcheurs, puis elle se resserre encore auprès de Waxholm. Il y a là une forteresse assez mal construite, il est vrai, mais dans une situation excellente, une forteresse qui domine le passage de Lubeck et de Pétersbourg, le seul rempart que la Suède ait gardé contre la Russie depuis qu'elle a perdu Sveaborg et les

îles d'Aland. Avec quelques bastions et quelques pièces d'artillerie, Waxholm suffirait pour arrêter une flotte ennemie. Jusqu'à présent, cette île n'a pas eu une telle mission à remplir ; puisse-t-il en être toujours ainsi !

Sur un espace de dix milles à partir de Stockholm, la mer offre aux regards du voyageur le spectacle le plus varié et le plus attrayant. Quelquefois elle s'arrondit comme un grand lac, quelquefois elle serpente entre deux haies de sapins comme un fleuve profond, puis elle se jette de côté et d'autre dans des baies mystérieuses dont on ne voit pas la fin. Ici les bancs de sable arides qui la dominent, les blocs de pierres contre lesquels elle se brise, les noires forêts qui la traversent, lui donnent un aspect sombre et sauvage ; là, elle se déroule gaîment au soleil et reflète dans son bassin de cristal l'azur du ciel et la voile blanche du pêcheur. C'est une magicienne qui change à tout instant de forme et de couleur ; c'est la syrène antique dont la voix caressante et plaintive, inquiète et irritée, séduit, fascine, épouvante le voyageur.

Vers le soir, nous arrivâmes aux îles d'Aland, et nous jetâmes l'ancre devant le hameau de Degerby pour attendre les douaniers qui devaient

visiter le bâtiment. Ces îles, occupées par une colonie suédoise, ont été longtemps réunies à la Suède. Depuis le traité de 1810, elles appartiennent à la Russie et lui servent d'avant-poste sur la mer Baltique. Par leur situation, elles menacent à la fois le centre de la Suède et les côtes septentrionales du golfe de Bothnie. En cas de guerre, elles pourraient être un point de ralliement pour une flotte considérable. La Russie les fait fortifier par les bastions qu'on élève à Bomarsund; elle y fera sans doute encore creuser un port, et alors elle aura une position redoutable en face de toute la péninsule scandinave. Ces îles, coupées par des baies profondes parsemées de rochers et d'écueils, ne sont guère peuplées; on y compte huit églises, sept chapelles, et environ quatorze mille habitants; elles forment un des districts de la province d'Abo. La plupart des habitations sont situées sur la côte, l'intérieur des terres est hérissé de sapins et peu cultivé. La demeure du paysan est construite sur le même plan que celle des paysans de la Suède; c'est une maison en bois, peinte en rouge, avec quelques cabanes dispersées çà et là, servant de grange, d'écurie et de laiterie. Chacune de ces habitations forme une petite co-

lonie à part où le père de famille est tout à la fois, comme en Norvège, batelier, charron, serrurier, où sa femme et ses filles tissent et façonnent elles-mêmes le linge et les vêtements. Séparés l'un de l'autre par plusieurs milles de distance, les paysans ne se réunissent que le dimanche à l'église, où ils se rendent l'été avec leurs barques, l'hiver avec leurs traineaux. Ils n'ont point d'école sédentaire et point d'école ambulante, comme dans quelques provinces de la Suède; eux-mêmes doivent apprendre à lire et à écrire à leurs enfants. C'est un devoir qu'ils accomplissent très scrupuleusement, sous la surveillance du prêtre.

Plusieurs paroisses sont occupées par des familles fort pauvres qui n'ont pour toute ressource que la pêche; d'autres cultivent quelques champs d'orge et de pommes de terre, et joignent à cette récolte assez précaire le produit d'un troupeau de vaches et de moutons, de leur chasse dans les forêts, de la vente de leur bois, et de leur commerce de transport. Tous les paysans de cet archipel sont bateliers, et presque tous bateliers habiles et courageux. Dès leur enfance, ils apprennent à gouverner une barque, à tourner un écueil, à reconnaître leur route par

le contour des îles et la cime des montagnes; ils se mettent comme des charretiers au service des marchands, et transportent du bois, du poisson, toute sorte de denrées d'un bout du golfe de Bothnie à l'autre, et des ports de Russie aux différents ports de Suède. Ce sont eux qui font tour à tour le service de la poste, de Finlande en Suède. C'est une corvée imposée au sol qu'ils occupent, une corvée pénible, dangereuse, à laquelle le modique salaire qu'ils reçoivent de l'état pour chaque voyage n'est qu'un faible allègement. En été, cette poste part deux fois par semaine d'Abo pour Grissel Hamn, en hiver une fois; le bateau qui la transporte est conduit par six hommes. Lorsque le vent est bon, le trajet se fait en peu de temps. On reçoit souvent à Abo des lettres de Stockholm en trois jours. Lorsque le golfe et la mer sont couverts de glace, les bateaux font place aux traîneaux, le voyage est rapide et facile; mais à la fin de l'automne, et vers le printemps, parfois aussi dans les mois d'hiver, quand la température est trop douce, comme l'hiver dernier par exemple, c'est une rude tâche à remplir que de s'en aller du port d'Abo à celui de Grissel Hamn. La mer est çà et là libre, çà et là parsemée de bancs de glace. Il faut alors

naviguer avec des bateaux à patins que tantôt on traîne sur les glaçons épars, que tantôt on conduit sur les vagues, ici avec la rame et la voile, là avec des crochets. Souvent, au milieu de cette excursion, le vent s'élève tout à coup, charrie les glaçons flottants et emporte loin de son but la pauvre barque; souvent une brume épaisse enveloppe le ciel, les vagues, et dérobe aux bateliers la route qu'ils doivent suivre; mais ces hommes, habitués à tous les caprices des éléments, ont une merveilleuse aptitude à reconnaître d'avance le danger qui les menace. Dès le jour du départ, le pilote étudie l'atmosphère et distingue dans la couleur de l'horizon, dans le souffle du vent, dans un nuage presque imperceptible, le temps qui se prépare. S'il prévoit un orage, il ne tente pas le trajet; si les présages sinistres se révèlent à ses regards exercés quand il est déjà en route, il se hâte de virer de bord, et regagne la côte au plus vite. Quelquefois les dépêches restent ainsi deux ou trois semaines dans diverses stations, et les paysans qui sont obligés de venir à jour fixe les chercher à un certain bureau pour les transporter à un autre, doivent les attendre patiemment. Tout ce transport d'hiver et d'été ne coûte pas à l'état

douze mille francs par an. Je laisse à penser quelle faible indemnité les pauvres paysans condamnés à tant de jours d'attente, à tant de fatigues et de dangers, perçoivent sur cette somme quand on a déduit le traitement des maîtres de poste et les frais d'entretien des bateaux. Cependant ils acceptent avec une touchante résignation les rudes travaux, les froids hivers, les orages et les déceptions ; ils aiment leurs îles arides, comme nos paysans de la Franche-Comté aiment leurs montagnes, et ces îles ont parfois une imposante beauté.

Quand les employés de la douane eurent visité notre bateau, il nous fut permis de descendre à terre pendant que l'infatigable *Murtaia*, non content de son énorme cargaison, allait encore se charger de plusieurs cordes de bois. J'entrai dans une maison de paysans assez pauvre en apparence, mais très propre : de petites branches de sapin dispersées sur le plancher, quelques chaises en bois ; au fond d'une alcôve un lit recouvert d'une toile très blanche, et sur les murailles quelques grossières gravures chargées d'ocre et de carmin, représentant les héros du peuple, Napoléon et Charles XII, tel était à peu près l'aspect de la chambre d'apparat où le

paysan me fit entrer fort respectueusement, son bonnet à la main. Tandis que la maîtresse de la maison allait me chercher une tasse de lait, je causais avec lui, et je lui demandais s'il était d'origine finlandaise; — Non, me répondit-il avec orgueil, mes parents étaient suédois. — C'est une chose remarquable que ce sentiment de supériorité nationale qui éclate jusque dans les classes les plus pauvres de la société. La population la plus nombreuse de la Finlande est de race finnoise; la Finlande n'appartient plus à la Suède, et, à moins d'une révolution presque incroyable, ne lui sera jamais rendue. Cependant les Suédois qui se trouvent là se souviennent que leurs pères ont été les maîtres de ce pays, et sont fiers de s'appeler Suédois, de conserver les mœurs, la langue de la Suède.

Tout ce que le paysan me racontait de son existence, de ses jois et de ses travaux, était un simple et intéressant récit; c'était le tableau sans art d'une de ces existences paisibles, obscures, ignorées, qui s'écoulent dans la grande vie de l'humanité comme une goutte d'eau dans les vagues de l'Océan. Ses ancêtres étaient venus dans l'archipel d'Aland, il y a bien longtemps; ils avaient défriché quelques terres, abattu des

bois, construit une habitation; lui-même avait hérité d'un assez large enclos, d'un champ d'orge et de pommes de terre; il avait épousé une jeune fille du voisinage qui possédait aussi un petit patrimoine, et la mer, me disait-il, est là tout près de nous; c'est notre ressource, notre fortune. J'ai un bon bateau et trois grands garçons qui n'ont peur ni du vent ni des rochers.

Au dehors de cette habitation, tout avait un aspect attrayant et paisible. Après avoir traversé la cour, arrosée par un ruisseau limpide, fermée de quatre côtés par la grange, par la laiterie et une palissade, on arrivait sur une colline au pied de laquelle l'industrieux Suédois avait établi une scierie. Le gazon n'avait pas encore reverdi, le champ d'orge n'offrait encore aux regards que ses sillons ternes; mais tout l'espace était parsemé de groupes de sapins qui cachaient sous leurs longs rameaux la nudité du sol; une belle génisse blanche errait dans le pâturage, un enfant courait gaiment après elle, une gelinotte voltigeait de branche en branche, jetant de temps à autre dans son vol un cri mélancolique. En face de cette île, on voyait se dérouler la mer à l'horizon; le disque du soleil,

éblouissant de lumière, se penchait sur une baie entre de larges forêts, et répandait un réseau d'or et de pourpre sur le ciel, sur les vagues, sur les bois; nul peintre n'aurait trouvé assez de couleurs sur sa palette pour rendre toutes les variétés de ton de ce large tableau, nul poète n'aurait pu dire le charme solennel et la grace idyllique de ce paysage.

Au point du jour, on leva l'ancre; le ciel était pur, le vent favorable. Nous voguâmes rapidement vers l'innombrable quantité d'îles situées à l'entrée de la Finlande. Ces îles appartiennent à des paysans qui vont y couper du bois, y récolter un peu de gazon, et qui y font paître leurs troupeaux pendant l'été. Il n'y a là heureusement point de loups. Quelquefois, pendant l'hiver, ils arrivent des forêts du nord et s'en vont sur la glace cherchant fortune; alors les paysans se réunissent comme ceux d'Islande à l'approche des ours du Groenland, et poursuivent avec des pieux et des fusils leurs ennemis affamés. Les uns succombent sur le champ de bataille, les autres s'enfuient avec effroi loin de cette terre inhospitalière.

Bientôt nous arrivons en face des rochers qui dominent la rivière de l'Aura. La mer s'arrête

là ; les grands bâtiments à voile ne vont pas plus loin. Sur la colline s'élève le village de Backsholm, habité par des marchands, des aubergistes, des ouvriers, et dont les maisons, peintes en rouge, bâties en amphithéâtre, présentent de loin un joli aspect. A l'embouchure du fleuve est le château ; plus loin, on aperçoit les côteaux chauves qui ceignent une partie de la ville, la tour élégante qui servait autrefois d'observatoire, et quelques cabanes de pêcheur. On entre dans le bassin du fleuve, et peu à peu on distingue une double rangée de maisons spacieuses, revêtues de couches de plâtre de différentes couleurs ; dans le fond, une large tour en briques : c'est la ville, c'est la cathédrale d'Abo. A gauche, s'élèvent deux grandes casernes ; à droite, de riantes habitations entourées de jardins. Nous jetons l'ancre auprès d'un pont qui traverse le fleuve. Les *droschkis* accourent à notre rencontre ; les soldats russes avec leurs longues redingotes d'hiver, les officiers avec leurs larges épaulettes, et une foule d'oisifs, sont rangés sur le rivage ; les douaniers et les officiers de police arrivent à bord. On m'avait fait grand'peur des uns et des autres : je les ai trouvés d'une politesse extrême. Un voyageur m'avait aussi tracé

une sombre peinture des hôtels d'Abo : je suis entré dans une grande et belle auberge fort propre, inondée seulement dès les premiers jours de l'été d'une quantité de commis voyageurs hollandais, belges, allemands, anglais, dont l'idiôme mercantile, entremêlé de chiffres, de locutions de banque, et vibrant impérieusement d'un bout de la table à l'autre, est bien le plus effroyable jargon qui ait jamais existé dans le monde. La Finlande a encore une assez grande quantité de produits territoriaux pour lesquels elle manque de débouchés, et n'a point de fabriques. Les spéculateurs se jettent là avec avidité, comme des vautours sur une proie inerte. C'est une terre nouvelle, découverte par le génie du commerce, c'est la forêt vierge des escompteurs et des courtiers. Malheur au pauvre étranger qui vient là tout simplement avec quelques idées d'étude et qui tombe dans un des hôtels hantés par cette tourbe vorace ! il n'entendra parler que de *marcs banco* et de *frédérics d'or;* il n'apprendra que les exploits de tel héros de comptoir qui est parti avec une commission de plusieurs milliers d'écus, de tel marchand qui a placé en quelques jours une cargaison de draps ou de quincaillerie. Et comme

ces fiers industriels régissent la maison, gouvernent les servantes, celui qui arrive parmi eux avec son innocente mission d'écrivain, est bien sûr d'être relégué dans la chambre la plus obscure, et d'avoir la dernière place à table.

Dès que notre frugal dîner finlandais fut achevé, je me hâtai de sortir pour échapper au cercle d'agioteurs qui continuaient à crier et à glapir le cours des différentes bourses de l'Europe sur tous les tons de la gamme. Par bonheur, je fis connaissance avec quelques personnes qui eurent la bonté de me montrer et de m'expliquer ce qu'il y avait pour moi de plus intéressant à voir à Abo.

Cette ville est la cité la plus ancienne et la plus renommée de la Finlande. Son origine remonte jusqu'à l'époque où le christianisme fut introduit dans cette contrée, c'est à dire jusqu'au temps d'Éric le saint (1150-1160). Son nom se trouve souvent inscrit dans les annales du Nord. Souvent elle fut le champ de bataille des Russes et des Suédois qui s'en disputaient la possession; souvent aussi, l'objet de la sollicitude des rois de Suède. Gustave-Adolphe la dota d'un gymnase et Christine d'une université. Elle eut une bibliothèque nombreuse, plusieurs professeurs

illustres, et devint la capitale scientifique et administrative de la Finlande. Ce fut là qu'en 1812, après la fatale campagne de Russie, Charles-Jean XIV et Alexandre se réunirent et conclurent le traité d'alliance, le plan de campagne qui devait inonder du sang de nos soldats les plaines de Leipzig et décider du sort de la France.

Sept ans après, cette ville fut dépouillée de ses privilèges de capitale qui furent transférés à Helsingfors. Seize ans plus tard, elle perdait son université, ses livres, ses collections. — On nous a tout enlevé, me disait un jour, avec un amer regret, un honnête citoyen d'Abo, tout jusqu'aux portes de notre salle académique. La cause de ce changement est facile à concevoir : l'université d'Abo était trop près de Stockholm ; par sa fondation, par ses souvenirs, par ses relations littéraires, elle était sous l'influence de la Suède. En la transportant à Helsingfors, le gouvernement russe remplace une œuvre d'origine étrangère par une œuvre à lui ; il rejette dans l'ombre du passé les traditions de l'ancienne université, et tient près de lui, sous sa direction absolue, cette jeune école qu'il a lui-même créée et dont il a lui-même déterminé les statuts.

Abo est maintenant une de ces villes silencieuses, mélancoliques, qui ont porté une couronne et qui en ont perdu l'un après l'autre tous les fleurons, qui ont eu un mouvement actif et qui sont tombées dans un morne affaissement, une de ces villes pareilles aux grandes familles déchues qui vivent dans le passé plus que dans le présent, et s'affligent de voir ce qu'elles sont devenues en songeant à ce qu'elles ont été. Il y a encore dans ces villes, dans ces familles, des idées de grandeur qui parfois les trompent elles-mêmes et qui imposent à ceux qui les observent un respect mêlé de pitié. La fortune viendra-t-elle à leur secours? La nature les aidera-t-elle à reprendre une nouvelle vie? C'est le problème qu'elles cherchent à résoudre, et qui souvent échappe à leurs efforts.

En 1827, un incendie effroyable éclata dans cette ville d'Abo, déjà dépouillée de ses prérogatives de capitale. Le feu prit un soir, au mois de septembre, dans la maison d'un marchand, et, au bout de quelques heures, se répandit, comme une mer de flammes, d'une extrémité à l'autre de la cité. En moins de deux jours, tous les établissements publics, toutes les habitations des particuliers, toutes les rues, furent en partie

dévastés, en partie anéantis; il ne resta à la place de l'ancienne et opulente cité que des décombres fumants, des murailles nues et calcinées, à peine quelques maisons pour recueillir les pauvres gens privés de leur abri aux approches de l'hiver. En peu d'années, Abo a été rebâtie sur un autre plan. Les rues sont très larges, les édifices publics situés à l'écart; beaucoup de maisons ont été construites en pierre et séparées l'une de l'autre. Abo occupe à présent un espace aussi vaste que la ville de Dresde, et ne renferme pas plus de douze mille habitants; ses places, ses rues, si larges, semblent désertes, et le mouvement de son port est presque nul. La réunion de la Finlande à la Russie n'a pas seulement privé cette ville de son autorité administrative, de ses établissements scientifiques; elle a comprimé et presque paralysé son commerce. Autrefois Abo exportait librement en Suède tous les produits de la province dont elle est le chef-lieu et de quelques autres provinces voisines. Cette exportation est maintenant entravée par la douane suédoise, qui la traite comme une ville étrangère et la soumet à un rude tarif. Elle ne peut guère se tourner du côté de la Russie, car elle n'y porterait d'autres

produits que ceux que la Russie possède déjà elle-même. Il faut donc qu'elle cherche ailleurs un débouché, et jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé, elle languira.

Les deux édifices situés aux deux extrémités de la cité, l'observatoire et le château, qui annonçaient autrefois de loin sa splendeur, sont aujourd'hui comme deux monuments de sa décadence. Les instruments et les calculs de l'observatoire ont été transportés à Helsingfors. Le château, aussi ancien que la ville même, était jadis regardé comme l'une des forteresses de la Finlande; plus d'une fois il arrêta l'invasion des Russes et résista aux attaques des divers partis politiques qui, aux treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles, se disputaient le gouvernement de la Suède. C'est dans ce château que le malheureux Éric XIV, dépouillé de son sceptre, fut enfermé quelque temps pour s'en aller ensuite mourir à Orebyhus. Aujourd'hui cet édifice, illustré par tant de traditions, est occupé par une garnison de deux cent cinquante hommes et par des prisonniers.

J'ai plus d'une fois, dans le cours de mes voyages, visité les hospices, les prisons et tout ce qu'on nomme si généreusement les institu-

tions de la justice humaine, et les établissements de bienfaisance; jamais aucun de ces douloureux refuges du vice et de la misère ne m'a fait autant de peine à voir que celui d'Abo. Le gouverneur de la citadelle, prévenu de notre visite, avait, selon les usages russes, ordonné des préparatifs cérémonieux pour nous recevoir. A notre arrivée, nous trouvâmes la garde sous les armes; le concierge vint nous ouvrir la porte revêtu de son uniforme; un officier et un chapelain marchaient devant nous, suivis de deux gardiens portant des flambeaux, car en plein jour même les chambres que nous allions parcourir sont complètement obscures. Les prisonniers étaient debout rangés comme des soldats le long des murailles; il y en avait de vieux coupables de récidive et déjà endurcis, qui cependant nous regardaient avec une visible émotion, d'autres tout jeunes qui venaient de faire le premier pas dans la voie fatale et qui baissaient la tête à notre approche. Cette prison renferme les hommes jugés par le tribunal de la province pour un grave délit et qui attendent de l'empereur la confirmation de leur sentence. Les plus coupables sont envoyés en Sibérie, d'autres condamnés aux travaux forcés dans la forteresse

de Sveaborg ; quelques uns achèvent à Abo leur temps d'incarcération. L'état leur donne le pain et six kopecks d'argent par jour (environ quatre sous de France) avec lesquels ils achètent à un prix déterminé par la taxe ce qu'ils veulent pour leur nourriture. Ils ne sont d'ailleurs astreints à aucun travail, ce qui est encore un vice de plus dans l'organisation de cette prison.

Les femmes seules sont forcées de travailler ; elles ont des quenouilles, des métiers, et doivent accomplir chaque jour une certaine tâche; mais il n'en résulte pour elles aucun bénéfice, le produit de leur travail appartient à l'état. Les malheureuses étaient debout, alignées le long des murailles, quand nous entrâmes dans leur atelier. Elles avaient paré cet atelier pour nous recevoir, elles avaient formé avec du gazon et des branches de sapin une sorte de parterre émaillé sur le plancher. Ces riantes dépouilles de la nature au milieu d'une prison, ces meubles du cachot nettoyés, frottés, pour tromper nos regards, ce cortège cérémonieux qui nous accompagnait dans notre visite, et ces victimes immobiles et silencieuses offertes à la froide curiosité de notre escorte, formaient un affligeant spectacle. Quand nous sortîmes de cette salle, il me sembla que je

commençais à respirer, et, quand le concierge vint d'un air enjóué me demander si je ne voulais pas continuer ma visite, je me hâtai de le congédier, car je ne me sentais pas le courage de contempler plus longtemps une telle infortune avec l'impuissance d'y apporter quelque adoucissement.

Il y a encore à Abo une maison de correction pour les femmes condamnées seulement à une détention temporaire; les unes filent, les autres tissent le chanvre ou la laine, et d'autres encore sont occupées à coudre les vêtements à carreaux jaunes et gris que portent les prisonniers du château. Deux femmes ont demandé dernièrement comme une faveur à être enfermées dans cette maison; elles n'avaient plus ni asyle, ni famille, n'osaient pas mendier et ne trouvaient point d'ouvrage; la prison leur offrait un refuge, un rouet et six kopecks par jour: elles y sont entrées.

L'église d'Abo est un monument intéressant, non par son aspect extérieur, qui est lourd et grossier, mais par sa structure intérieure, qui porte le cachet de trois époques différentes. Cette cathédrale a été le berceau du christianisme en Finlande; c'est là que fut établi le premier siège

épiscopal, c'est là que les familles nobles se glorifiaient d'être enterrées. Tous les caveaux des chapelles sont remplis d'ossements, quelques uns sont revêtus d'inscriptions et ornés de monuments splendides. Là est l'épitaphe de Catherine Morsson, cette fille du peuple que le roi Éric XIV fit reine de Suède, et qui, après avoir porté la couronne, vint mourir obscurément en Finlande, tandis que son royal époux mourait en prison. Au fond de la même chapelle, on aperçoit deux statues en marbre blanc de grandeur naturelle debout sur un sarcophage supporté par des colonnes de marbre noir : c'est le petit-fils d'Éric XIV, le riche et puissant Clas Tott avec ses cuissards ciselés et son armure de guerre, et sa femme revêtue d'une longue robe brodée, parée de ses colliers et de ses bracelets comme pour un jour de noces. Dans une autre est le monument de Stalhandsk, l'un des généraux de la guerre de trente ans.

L'incendie de 1827 ravagea cette église, les cloches furent fondues; l'autel, la chaire, l'orgue, furent brûlés, et plusieurs tombes en pierre dévastées par les flammes; avec le produit des quêtes, des souscriptions, on est parvenu à réparer ces désastres. Un brave boulanger, qui

avait amassé dans son métier environ 60,000 francs, qui n'avait plus de famille et qui était désolé de ne plus entendre l'orgue dont les accords religieux édifiaient sa jeunesse, a légué en mourant toute sa fortune à l'administration de la cathédrale pour qu'elle en fît construire un nouveau. Son vœu est accompli, un orgue éblouissant de peintures et de dorures, composé de cinq mille tuyaux, s'élève à présent jusqu'à la voûte; c'est le plus grand orgue qui existe dans le nord, on doit l'inaugurer prochainement.

Près de l'église est l'ancien édifice universitaire commencé par Gustave IV, achevé par l'empereur Alexandre. Il renferme à la fois les appartements du gouverneur, les salles du conseil, du chapitre métropolitain, les caisses de la banque, la poste, la grande salle de l'académie. On appelle cet édifice l'*Omnibus* d'Abo.

—


HELSINGFORS.

HELSINGFORS.

A M. LE COMTE MOLÉ.

A vingt-deux milles suédois (60 lieues) d'Abo est la capitale de la Finlande, Helsingfors. Nulle diligence ne vient sur cette route en aide au voyageur. Si l'on ne veut pas faire ce trajet par mer et attendre les bateaux à vapeur, qui ne commencent leur tournée hebdomadaire qu'en été et la terminent en automne, il faut prendre des chevaux de poste, acheter une voiture, ou se confier à la *bondkara*. On nomme ainsi la charrette des paysans, et c'est bien le plus rude, le plus fa-

tigant moyen de transport qui existe. Qu'on se figure une espèce de tombereau posé sur deux roues avec une planche clouée en travers et quelquefois liée tout simplement aux deux extrémités par une corde. C'est là-dessus que le voyageur s'asseoit côte à côte avec le paysan qui lui sert de cocher. Il n'y a là ni dossier, ni appui; on est obligé d'user constamment d'une manœuvre habile pour garder l'équilibre sur ce siège vacillant, et de s'y cramponner avec les deux mains aux endroits difficiles. A peine a-t-on commencé à se familiariser avec ces cercles en fer, ces clous et ces aspérités, qu'on rencontre la station; il faut reprendre alors un autre chariot et lier connaissance avec un nouveau siège tout aussi peu commode que le précédent. J'avais fait l'essai des *bondkara* en Norvège et n'étais pas tenté de le renouveler. Un de mes nouveaux amis de Finlande, M. Arnell, eut la bonté de me prêter sa voiture, une très bonne et très confortable calèche à deux chevaux, et, grace à lui, j'ai parcouru fort commodément la route d'Helsingfors.

L'organisation de la poste est en Finlande la la même qu'en Suède; à chaque distance de cinq ou six lieues, on trouve le *gastgifwaregard*, où

il doit y avoir un certain nombre de chevaux appartenant aux maîtres de poste, et de chevaux de réserve fournis par les paysans de la commune. A chaque relai, il y a un cahier ou journal (*dagbok*) numéroté, coté par l'autorité du district, où le voyageur doit inscrire son nom, le lieu d'où il vient, celui où il va, et le nombre de chevaux qu'il a pris ; c'est une mesure de police qui aiderait au besoin à suivre les traces d'un fugitif. Ce journal indique la distance par werstes d'une station à l'autre, et ce que l'on doit payer pour chaque trajet, en sorte que, sans avoir besoin de prononcer une parole, l'étranger qui ne saurait pas la langue du pays peut régler son compte, prendre ses chevaux et partir. Le même journal lui offre de plus, à chaque page, une colonne d'observations où il peut formuler les plaintes qu'il aurait à faire contre le maître de poste. Chaque mois, ce cahier est envoyé au chef du district, et le maître de poste sur lequel pèse une de ces fâcheuses annotations est obligé de comparaître devant lui pour se justifier. C'est un voyage qu'il redoute fort, car il n'y recueille que des reproches, et, si sa défense n'est point parfaitement nette, il est condamné à l'amende.

Le prix des relais est du reste on ne peut plus

modique. On paie 2 kopecks d'argent par werste pour chaque cheval, ce qui ne fait pas plùs de 20 centimes par lieue de France; et, si l'on donne quelques sous au postillon, il ôte respectueusement sa casquette et remercie avec une gratitude profonde. Les chevaux sont généralement petits, mais alertes; ils s'en vont toujours trottant en plaine comme des rats, et galoppent comme des coursiers sauvages à la descente. Avec un attelage qui, au premier abord, semble chétif et impuissant, on fait facilement trois lieues et demie à l'heure.

A chaque werste s'élève un large poteau où est inscrite d'un côté la distance de la station que l'on vient de quitter, et de l'autre celle de la station où l'on va. Je crois qu'on pourrait sans inconvénient réel diminuer ce luxe de poteaux; mais celui qui a eu l'idée de les établir a certainement compris une des grandes jouissances du voyageur, qui est de pouvoir mesurer à chaque instant le chemin qu'il a parcouru et celui qui lui reste à parcourir, de pouvoir délimiter d'une manière certaine le paysage qui lui a plu, le village qui l'a intéressé; c'est, sur le chemin désert, comme un souvenir amical des lieux habités, comme un encouragement qui attend à tou-

tes les cinq minutes le passant fatigué. En hiver, ces poteaux sont des jalons précieux qui l'aident à reconnaître sa route au milieu des amas de neige.

La route d'Abo à Helsingfors est entretenue avec soin, mais silencieuse et déserte. Sur un espace de soixante lieues, il n'existe pas une ville et pas un village, et, dans le temps que j'ai mis à la parcourir, je ne crois pas avoir rencontré six voyageurs. Son aspect ressemble du reste à celui que j'avais déjà observé sur plusieurs points de la Suède. Tantôt on passe au milieu d'une forêt de sapins et de bouleaux, tantôt on gravit une colline parsemée de rocs, tantôt on descend dans une plaine de sable où coule mollement une rivière. A quelques werstes de Biorsberg, j'ai vu une cascade et une forge; un peu plus loin, on découvre un lac entouré d'une ceinture de bois ou d'un rempart de granit. Les plus beaux lacs de la Finlande sont dans les provinces de Savolax et de Carélie, qui par la fraîcheur de leurs vallons, les vertes pentes de leurs collines, rappellent les sites variés et pittoresques de la Dalécarlie. Sur ce sol rocailleux, sablonneux, ici couvert de mousse, là hérissé de forêts, partout où il y a un coin de terre cultivable, il est cultivé

avec habileté et persévérance. Les Finlandais sont de très bons agronomes; ni le travail du labourage, ni l'intempérie des saisons, ni la nature cruelle qui trompe leurs efforts, ne les épouvante. Ils ont porté le soc de la charrue au-delà du cercle polaire, et récolté de l'orge sur les confins de la Laponie. Partout où il y a quelque champ, il y a une habitation. Ce n'est souvent qu'une chétive cabane en bois, haute de quelques pieds, éclairée seulement par une vitre, plus semblable à un colombier qu'à une habitation humaine : n'importe, elle suffit pour abriter toute une famille; il en sort des hommes robustes, habitués à toutes les privations, endurcis à toutes les fatigues, des femmes qui portent le type auguste de la beauté sous les vêtements de la misère. Un jour, la jeune couvée, élevée avec du lait aigre et des pommes de terre, quitte son nid; filles et garçons entrent au service et prélèvent sur leur salaire une dîme pieuse pour leurs vieux parents, qui, à l'aide de ce secours filial, achèvent dans une sorte d'aisance une vie commencée dans les fatigues et l'anxiété. Il faut bien peu pour rendre heureux ces pauvres gens, pour les récompenser d'un acte de complaisance, d'un service. L'argent est rare parmi eux; ils sont hon-

nêtes dans leurs transactions, modérés dans leurs désirs. Quelques roubles leur semblent un trésor, quelques kopecks les enrichissent. J'ai dîné un jour dans une jolie petite auberge, en face d'un lac charmant; on m'a servi des œufs frais, du poisson, une moitié de coq de bruyère, du lait et du café : le tout coûtait un franc. Un autre jour, je donnais deux kopecks d'argent à une femme qui m'avait apporté une tasse de lait : « Ah! le bon monsieur! s'écria l'honnête créature, avec les formes respectueuses du langage suédois qui ne permettent de parler qu'à la troisième personne; le bon monsieur peut boire beaucoup de lait pour deux kopecks; » et, pour mettre sa conscience en repos, elle courut m'en chercher une autre tasse.

Une seule fois, dans le cours de mon voyage, j'ai eu à me défendre d'une de ces exigences qui, dans d'autres pays, atteignent à chaque instant l'étranger. Un de ces paysans finlandais qui, par l'isolement de leur habitation, sont obligés d'être à la fois charrons, forgerons, cordonniers, avait fait pour moi le métier de sellier; il avait raccommodé le harnais de l'un de mes chevaux et me demandait pour ce travail un prix qui me parut exorbitant : « Ce n'est pas bien, lui dis-je

d'un ton calme et sérieux; je ne reconnais pas là l'honnêteté des Finlandais. » Le pauvre homme rougit, baissa la tête et me répondit en balbutiant. « C'est vrai, j'ai eu tort; monsieur me donnera ce qu'il jugera convenable; » et il s'en alla avec ce que je lui mettais dans la main, tout honteux d'avoir eu une prétention dont un ouvrier anglais se serait glorifié.

Le lendemain, c'était à moi d'être honteux et de me repentir. Il faut que je raconte, pour mon humiliation, cette scène dont Sterne eût fait un délicieux chapitre. J'étais dans ma voiture au milieu d'une plaine monotone, la tête penchée sur un livre : tout à coup je sens quelque chose d'humide qui me frappe le front, je me lève, j'aperçois un enfant qui courait à côté des chevaux, et tournait son visage vers moi; je crus qu'il m'avait jeté du gravier ou de la terre, et je lui adressai en colère je ne sais plus quelles rudes injures. Le pauvre enfant s'enfuit effrayé, et, en me rasseyant, je trouvai à côté de moi un bouquet d'anémones; c'étaient les premières fleurs du printemps, les premiers dons d'une froide nature, que l'innocent enfant m'apportait pour recevoir en échange une légère aumône. Je me reprochai mon injustice, je voulus faire arrêter

la voiture, il était trop tard. Quand je le rappelai, l'enfant courait encore plus fort et s'en allait avec douleur chercher un refuge dans sa cabane.

Grace à l'honnêteté, à la douceur des habitants de ce pays, un voyage en Finlande est comme une heureuse et facile promenade, et quand j'arrivai à la station voisine de Helsingfors, il me sembla que la route avait été bien courte.

Je venais de voir l'ancienne et vénérable ville d'Abo, fondée par la Suède, ennoblie par la Suède, déchue de sa grandeur du jour où elle avait été séparée du pays d'où lui venaient sa vie et sa fortune ; j'entrais dans la ville nouvelle adoptée et enrichie par la Russie. C'était à quelques lieues de distance l'histoire primitive et l'histoire récente, toute la chronique du pays réunie en deux pages.

L'origine de Helsingfors ne remonte pas au-delà du seizième siècle; elle fut construite en 1550, par l'ordre de Gustave Vasa. Son nom lui vint d'une colonie de la province de Helsingland, établie dans le voisinage depuis plusieurs siècles. En 1639, la ville de Gustave Vasa émigra tout entière, les habitants abandonnèrent le lieu que leurs ancêtres avaient choisi, et s'en vinrent avec leurs maisons en bois s'établir sur l'em-

placement où s'élève la ville actuelle d'Helsingfors. La nouvelle cité porta le même nom que l'ancienne, et Christine lui conféra d'importants privilèges. Les guerres et la peste, la famine et l'incendie, la ravagèrent tour à tour; elle grandit péniblement et s'enrichit peu. Cent ans après sa migration, elle ne comptait pas plus de cinq mille habitants. Aujourd'hui elle en renferme environ seize mille, et occupe autant d'espace qu'une des grandes cités de France; c'est une ville attrayante et animée, qui se regarde avec joie dans sa fortune nouvelle et parle avec confiance de son avenir, une ville qui a vu, dans l'espace de quelques années, des centaines d'habitations surgir comme par enchantement dans son enceinte, et des édifices spendides s'élever sur un sol naguère encore aride et nu. Ses rues sont larges, longues et tirées au cordeau, ses places publiques dessinées carrément, et, d'une de ses extrémités à l'autre, Helsingfors a la symétrie des villes construites d'un seul coup par l'autorité d'un souverain. Elle est droite comme un soldat sous les armes, coquette et parée comme une jeune femme qui aspire à faire des conquêtes. S'il se trouve encore çà et là quelque rustique construction, quelque cabane ché-

tive, dernier débris d'un autre temps, elle s'incline timidement devant les hautes maisons en pierre qui l'entourent, elle se cache comme un pauvre honteux de son obscur vêtement au milieu de ses riches voisins.

Tout ce qui donne à une cité un caractère d'autorité et d'agrément, tout ce qui instruit et tout ce qui plait, tout ce qui régit les habitants d'un pays et attire les étrangers, tout a été en peu de temps réuni dans cette ville par le seul signe d'un sceptre puissant : grande cour judiciaire et sénat, université et caserne, observatoire et maison de bains, parcs et promenades. L'aspect de Helsingfors offre du reste à chaque pas l'empreinte du vaste empire auquel la Finlande a été réunie et de la grande ville où résident ses maîtres souverains; la physionomie nationale, si marquée encore dans quelques autres villes du pays, si forte et si vivace dans les provinces de Savolax et de la Carélie, s'efface ici peu à peu sous l'influence des mœurs et de l'autorité russe. Déjà les droschkis russes sillonnent les rues, les cochers finlandais prennent la longue redingote, la ceinture et le chapeau évasé des cochers russes. Les enseignes des marchands et des artisans sont peintes comme

à Pétersbourg, le nom de celui qui les fait placarder à sa porte est suédois, le titre de sa profession est écrit en russe. Des soldats russes paradent sur la place, au son des clairons et des trompettes. Helsingfors a six mille hommes de garnison dans son enceinte et six mille dans sa forteresse : c'est plus qu'il n'en faut pour donner à une ville de seize mille ames une apparence toute militaire. Les fonctionnaires de Helsingfors font de fréquents voyages en Russie, et chaque année un assez grand nombre de familles russes viennent ici passer une partie de l'été et y apportent leurs usages. Le luxe aristocratique de Saint-Pétersbourg pénètre peu à peu à Helsingfors ; la capitale de la Finlande dévie de la simplicité traditionnelle des anciennes mœurs finlandaises. On se plaint de la cherté toujours croissante des denrées, et l'on continue à s'abandonner au torrent. Les nobles, les hauts fonctionnaires, donnent l'exemple, et la bourgeoisie les suit pas à pas, comme cela arrive partout. Les salons de l'aristocratie de Helsingfors sont aussi élégants que les plus beaux salons de Paris, et la société qui les fréquente, finlandaise de cœur, russe par circonstance, française par l'esprit et les manières, présente

à l'étranger un curieux assemblage d'idées, de sympathies, de traditions anciennes, d'espérances nouvelles et de langues diverses. Dans la même soirée, on entendra raconter les contes populaires des bords du Tornéo, les anecdotes de la cour impériale et les dernières nouvelles de la France; on vantera tour à tour un chant de M. de Lamartine, une ballade naïve de Finlande, les vers suédois de Tegner, ou les élégies russes de Mme la comtesse Rostopschin. Un officier arrivant d'une garnison lointaine parlera de l'aspect de la Sibérie ou des peuplades sauvages du Caucase; une femme dira le voyage qu'elle a fait récemment en Italie; une autre décrira avec enthousiasme les rives de la Néva, et tout ce mélange de faits, d'analyses, de récits cosmopolites, a vraiment un grand charme. Je ne connais qu'une seule question qu'on aborde difficilement dans ces causeries si vives et si diaprées, c'est la question politique, soit que les belles dames de Helsingfors ne se soucient point d'aventurer les graces de leur esprit dans les parages rocailleux où celles de Paris marchent d'un pied si léger, soit qu'elles craignent l'oreille de la police et de la censure.

Cette société est du reste très spirituelle, très

éclairée, et pratique avec une amabilité parfaite les vertus hospitalières de ses ancêtres. L'hiver, les soirées et les bals la réunissent fréquemment ; l'été, elle émigre en partie pour la campagne. Ceux que leurs fonctions retiennent en ville se consolent de leur solitude par le mouvement continuel des bateaux à vapeur, par l'arrivée des étrangers qui viennent peupler la maison de bains ou les jolies villas des environs de Helsingfors. Une de ces villas mérite d'être saluée avec respect. Elle a été construite, il y a vingt ans, par une brave femme, qui y a établi un café, une table d'hôte, et qui s'est imposée l'obligation de nourrir gratuitement ceux de ses habitués qui viendraient à se trouver gênés dans leurs affaires. Après avoir payé leur pension pendant quelque temps, si un malheur de fortune s'appesantit sur eux, si leur bourse est vide et leur crédit épuisé, ils sont sûrs du moins de garder leur place à la table de leur bonne hôtesse ; ils viennent là comme de coutume, ont leur couvert mis comme par le passé, sont servis avec une politesse toujours égale, et je crois même que ceux qui ont l'habitude de fumer, trouvent de temps en temps à côté de leur assiette un fin cigare de la Havane. On dit que

l'excellente fondatrice de ce charitable restaurant ne s'enrichit point, le nombre de ses habitués gratuits augmentant toujours avec celui de ses abonnés payants; mais de combien de vœux n'est-elle pas entourée chaque jour, et combien de regrets la suivront dans sa tombe!

A quelque distance des faubourgs de la ville est l'hospice des fous, magnifique édifice, construit tout récemment au milieu d'un grand parc, au bord de la mer. On y arrive en longeant le mur du cimetière, ce refuge de toutes les douleurs; on y entre et l'on en sort par la chapelle, pour invoquer en passant la miséricorde de Dieu ou le remercier à l'heure de la guérison. De tous côtés, on aperçoit une vaste perspective dont l'aspect seul doit distraire les regards de ceux qui souffrent. Ici apparaît la haute tour de l'église, qui s'élève au dessus des maisons de la ville comme une pensée d'espoir; là le golfe, où souvent la pauvre barque surprise par l'orage vacille et chavire, comme la raison humaine dans les orages du monde.

Deux médecins, dont l'un a visité avec soin les meilleurs hospices de France et ceux des principales villes de l'Europe, donnent leurs soins journaliers à cet établissement, sous la

surveillance immédiate du directeur général des institutions médicales de Finlande, M. Haartmann, qui a puissamment contribué à sa fondation. Il y a là soixante-trois fous, hommes et femmes, riches et pauvres, les uns payant eux-mêmes une pension, les autres envoyés dans cette maison par la pitié de leur paroisse. Pour une somme de 500, de 400, de 300 francs même, l'hospice les adopte; mais lorsqu'ils meurent, l'hospice partage leur héritage avec leurs enfants. Chacun d'eux occupe une jolie chambre très propre, bien meublée. Quand le temps est beau, les uns se promènent en plein air, d'autres travaillent au jardin; pour les jours de pluie, ils ont de larges corridors, une salle de jeu et un billard. Tout a été prévu avec une attention compatissante; l'établissement est entretenu avec un soin admirable. En voyant cette maison élégante, ces salles fraîchement décorées, ces allées bordées d'arbres et de gazon, on oublie presque la misère dont elles sont l'asyle; et pourtant quelle misère! La plupart des cas de folie enregistrés dans cet hospice sont produits par des chagrins de famille, par des habitudes d'ivrognerie, quelques uns par l'exaltation religieuse, très peu par l'amour. J'ai vu là une mal-

heureuse femme qui porte un nom français illustre, et que la mauvaise conduite de son mari, la perte de sa fortune, ont jetée dans cet aysle de la douleur. Une autre, née dans une condition obscure, a perdu la raison en voyant la beauté de ses filles et en songeant aux dangers auxquels cette beauté les exposait. « Ah! mes filles, s'écrie-t-elle sans cesse, mes chères filles, qui sont si pauvres et si belles! » Et toutes les angoisses, tous les déchirements, tous les amers regrets que l'amour peut produire, éclatent dans le cœur de la tendre mère. Une troisième, jeune encore, était entrée à l'hospice complètement folle; un homme l'avait abandonnée après l'avoir séduite: elle est devenue mère, et le sentiment de la maternité lui a rendu la raison. Elle a quitté le monde abandonnée de ses amis, condamnée par les médecins; elle va y rentrer avec le pâle enfant qui l'a guérie.

Dans une autre partie de l'édifice, on m'a montré un homme qui a eu une tragique histoire. Il occupait une place assez importante de juge dans un district de la Finlande; il devint amoureux d'une jeune fille, et entretint avec elle des relations fatales. Un jour, la malheureuse fut traduite devant lui comme coupable d'infan-

ticide. Le crime était avéré; elle-même le reconnaissait, et le texte de la loi n'était que trop formel. Il signa la sentence d'une main défaillante, et tomba sur le parquet. Lorsqu'on le releva, il était fou. — Dans la chambre voisine, un étudiant se balançait sur sa chaise, le visage pâle, l'œil hagard : la débauche en avait fait un idiot. Plus loin, un pauvre prêtre de campagne murmurait d'une voix mélancolique des prières et des versets de la Bible. Les idées religieuses, les scrupules de conscience, avaient renversé l'équilibre de son esprit.

Après avoir vu ces images vivantes de tant de misères, ces naufrages du cœur et de la raison, on a besoin de chercher au dehors, dans l'aspect salutaire de la nature, une distraction aux pénibles pensées qu'un tel tableau réveille dans l'esprit, et, ce jour là, je m'en allais avec un nouveau charme errer le long des grèves de Helsingfors, comme si la captivité des malheureux que je venais de voir me rendait la liberté plus douce, comme si, au sortir de leurs cellules, l'azur du ciel était plus pur, les bois plus verts, l'espace plus large. Je ne connais pas d'ailleurs, après celle de Stockholm, une situation plus pittoresque et plus belle que celle de

Helsingfors. Cette ville s'étend sur une vaste presqu'île, parsemée de collines agrestes et de frais vallons; de tous côtés, la mer l'entoure comme une ceinture d'or et d'argent, émaillée de bois et de roc de granit. Ici la côte sablonneuse s'abaisse jusqu'au niveau des flots, qui y jettent avec un doux murmure leurs dentelles d'écume, leurs franges de nacre et d'azur. Là elle est hérissée d'un rempart de pierres pyramidales, plus loin couronnée d'une forêt de sapins. Sur l'esplanade, sur le quai, sur les places, est l'agitation, le mouvement continu du monde, des chevaux, et, à quelques centaines de pas, la solitude sauvage, l'horizon lointain, et nul autre bruit que le soupir des flots ou le gémissement de la rafale.

En face du port s'élève la puissante forteresse de Sveaborg, qui, avec ses sept îles garnies de bastions, traverse le golfe comme une barrière de fer, défend la côte et la ville, et ouvre une large rade aux bâtiments de guerre. Le comte Ehrenswerd, feld-maréchal de Suède, construisit cette forteresse et demanda qu'on y mît son tombeau. Pas un roi d'Egypte n'a eu une sépulture plus belle, et je ne connais pas une inscription funéraire plus imposante que celle-ci :

« En ce lieu repose le comte Auguste Ehrensward, entouré de son œuvre, des remparts de Sveaborg et de la flotte militaire. » La première pierre de la citadelle fut posée en 1749 par le roi Frédéric, la dernière en 1758 par Gustave III. Ces deux dates sont gravées sur la pierre. Une autre inscription signale ainsi la situation de la forteresse : « Sveaborg, qui d'un côté touche à la mer et de l'autre au rivage, donne à ses sages souverains la domination de la terre et des flots. »

Après la conquête de Viborg et de l'Ingermanie par Pierre-le-Grand, cette forteresse était le dernier rempart de la Suède contre la Russie, le soutien de ses provinces finlandaises, le point de ralliement de ses troupes et de ses bâtiments de guerre. Au mois de mars 1808, elle fut assiégée par les Russes, et, deux mois après, l'amiral Cronstadt, qui la défendait, capitula avec sept mille cinq cents hommes de garnison, deux frégates, trois mille barils de poudre, dix mille cartouches, deux mille boulets et une prodigieuse quantité d'autres munitions de guerre et d'approvisionnements de toutes sortes. Les Russes avaient à peine assez de troupes pour remplacer sur les bastions, dans les casernes,

les milliers d'hommes qui défilèrent devant eux. On n'a jamais pu savoir le secret de cette capitulation sans exemple dans l'histoire moderne. L'amiral Cronstadt avait fait ses preuves en diverses circonstances, chacun le regardait comme un homme de courage et un officier expérimenté; rien ne prouve qu'il ait été assez misérable pour trahir son pays et vendre son honneur à prix d'argent. On ne peut croire non plus que, soutenu comme il l'était par un corps nombreux, maître d'une citadelle, pourvu abondamment de tout ce qui était nécessaire à sa défense, il ait pu se laisser effrayer par l'aspect d'une armée campée sur la côte et moins forte que la sienne. L'évènement qui détermina la reddition entière de la Finlande à la Russie, est un problème dont personne n'a pu donner encore la solution. En quittant la forteresse, l'amiral, qui d'abord avait manifesté le désir de se rendre en Suède pour expliquer au roi les motifs de sa conduite, renonça à ce projet, qui, à vrai dire, n'était pas pour lui sans danger, et se retira à Helsingfors. Là, il abdiqua tout emploi, s'éloigna de ses anciennes relations, s'isola complètement du monde, et mourut quelques années après. Un fonctionnaire finlandais qui l'avait particulière-

ment connu m'a assuré qu'il était mort de chagrin.

Chaque jour, un bateau à vapeur fait plusieurs fois le trajet de Helsingfors à Sveaborg, et porte les passagers jusqu'au pied de la forteresse. Si l'on pénètre dans l'enceinte, on ne rencontre que des forçats traînant leur chaîne et des soldats. Si l'on fait mine de s'arrêter en face d'une inscription ou de vouloir franchir le seuil d'une porte, un factionnaire, le sabre sur la hanche et le fusil au bras, vous adresse aussitôt un énergique commandement qui coupe court aux velléités de causerie et d'exploration.

Sur les rives du golfe, sur les bords des baies, qui se découpent et fuient de tous côtés, il y a une quantité de ravissantes maisons de campagne et de sites admirables. Le dernier qu'on vient de voir est celui qu'on proclame le plus beau; on traverse un bras de mer, on gravit une colline, et on en voit un plus beau encore. C'est comme un pays des fées, un pays trop ignoré, auquel on pensera souvent quand on en aura connu la douce et mélancolique beauté. Pour moi, je me souviendrai toujours des forêts de Standsvik, des côteaux solitaires de Mailand, des verts jardins de Traëskenda, des frais horizons de Lemmsœholm.

Quand j'arrivai à Helsingfors, toute la ville était en mouvement ; on attendait le prince héréditaire, et on lui préparait une réception pompeuse. L'architecte impérial et les ouvriers transformaient en salon de bal la grande salle de l'hôtel des voyageurs; les cuisiniers des riches familles avaient été mis en réquisition pour préparer le souper. Dans tous les salons, on n'entendait parler que de gaze et de dentelles; chez les marchands, on étalait les pièces de soie de Lyon et les velours d'Allemagne. Le printemps seul, le paresseux printemps du Nord, auquel on demandait des fleurs et des fruits, faisait la sourde oreille et continuait lentement sa marche habituelle.

Les salves d'artillerie retentirent enfin sur les remparts de Sveaborg. Le grand-duc arriva sur un magnifique bateau à vapeur. Il alla d'abord à l'église, selon l'usage des souverains russes. Il visita le sénat, l'université, dont il est le curateur, et les établissements de bienfaisance ; puis, le soir, il parut au bal, préparé depuis tant de jours. C'est un grand et beau jeune homme, d'une figure douce et intéressante. Dans le rapide entretien qu'il a bien voulu me faire l'honneur de m'accorder, il a parlé avec

une grande justesse d'esprit de quelques pays étrangers, et avec une vive sympathie de ce beau pays de Finlande qu'il venait voir pour la première fois, et dont l'aspect le charmait. Il était accompagné du prince de Mentschikoff, gouverneur-général de la province, amiral de l'empire, l'un des hommes les plus spirituels et les plus instruits qui existent parmi les hauts fonctionnaires russes. A chaque instant, le grand-duc se tournait vers lui, et semblait le consulter avec la déférence d'un élève modeste qui interroge son maître. Le lendemain au soir il partit, après un autre bal, accompagné d'une foule d'étudiants, de bourgeois, d'ouvriers, qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations, et d'une quantité de femmes qui se précipitaient vers le rivage avec leurs robes de gaze et leurs guirlandes de fleurs. Si l'atmosphère de la cour et l'exercice du pouvoir n'altèrent pas son heureuse nature, le grand-duc promet à la Russie un souverain d'un noble caractère et d'une rare douceur.

Hélas! la France avait aussi un prince jeune, doué des plus belles qualités, de l'instruction la plus sérieuse, aimé et respecté de tous ceux qui l'avaient connu. Celui-là avait déjà fait ses

preuves d'honneur et de courage, celui-là avait vécu d'une vie d'études et d'expériences, d'une vie toute pleine de nobles pensées et de douces affections. Nous aimions à le voir s'élever au dessus de nous, nous les hommes de son âge; nous parlions de ses vertus avec orgueil et de son règne futur avec un large espoir. La mort nous l'a enlevé, et quand on a appris la nouvelle de cette affreuse catastrophe qui a troublé l'Europe entière, et quand j'ai revu dans l'éclat de sa force et de sa jeunesse le prince héréditaire de Russie, j'ai pensé à celui qui était naguère encore notre prince héréditaire, à ceux que sa mort livre à d'éternels regrets; et j'ai détourné la tête avec douleur.

—

UNIVERSITÉ
DE HELSINGFORS.

UNIVERSITÉ

DE HELSINGFORS.

A M. VILLEMAIN,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Voici une contrée séparée des parties les plus civilisées de l'Europe, bornée d'un côté par la mer Baltique, de l'autre par les sauvages montagnes de la Laponie, une contrée habitée par une population paisible et inoffensive, qui, des riches plaines du Sud, s'est laissé refouler par des tribus guerrières dans les sombres parages du Nord, qui a été pendant des siècles soumise à la domination et exposée aux ravages des deux

peuples qui l'avoisinent, gouvernée par les Suédois, envahie par les Russes, pillée par ceux-ci, exploitée par ceux-là, et qui, au milieu de toutes les guerres dont elle a été constamment la victime, dans l'anxiété perpétuelle de sa situation, sous le fardeau de sa misère, s'est cependant noblement associée au culte de la science, à l'étude des lettres. Si l'on aime à mesurer l'essor de l'intelligence au sein d'une nation où tout seconde ses progrès, n'est-il pas plus intéressant encore de suivre ses développements dans un pays où elle est à tout instant entravée, comprimée par les obstacles matériels, de chercher les premiers germes de l'instruction répandue, comme la semence dont parle l'Évangile, au milieu des ronces et des rocs, et de voir comment ils ont pris racine sur le sol aride, comment ils ont grandi au souffle de l'orage, et quels fruits ils ont portés.

L'instruction a commencé tard en Finlande. Le christianisme, principe de toute civilisation moderne, ne fut introduit qu'au douzième siècle dans cette contrée par le zèle de saint Éric, roi de Suède, et le premier missionnaire qui aborda sur cette terre païenne y fut égorgé.

Au commencement du treizième siècle, les pa-

pes sommaient encore les Suédois de faire une croisade contre les peuplades idolatres de la Carélie et de l'Ingermanie, et la première croix ne fut élevée qu'en l'an 1249 dans les districts de l'Ostrebothnie.

Birger Jarl achève bientôt de conquérir la Finlande. Le christianisme est prêché et admis partout. Le cloître s'élève sur les débris de l'autel de Wæinemœinen. Les cérémonies augustes de l'église remplacent les pratiques d'un culte barbare, et près de quatre siècles se passent encore avant qu'une école régulière recueille et répande les éléments d'éducation publique implantés dans le pays par le christianisme. La première école latine fut établie à Abo par Gustave-Adolphe en l'an 1630. Jusque-là il n'y avait eu en Finlande que des institutions très incomplètes, attachées à certains couvents, dépourvues des livres les plus essentiels, et régies par des hommes d'une instruction fort bornée.

En 1640, sous le règne de Christine, l'école d'Abo, qui portait le titre de gymnase, fut élevée au rang d'université. J'ai vu avec un pieux respect, dans l'édifice académique de Helsingfors, l'acte de fondation de cette université,

la plus ancienne qui existe aujourd'hui dans l'immense empire russe[1] ; il est signé de la main de l'illustre Axel Oxenstiern, de son frère Gabriel, et d'un homme qui, par son origine, appartenait à la France, le maréchal Jacques de Lagardie. La pensée libérale qui animait ces nobles conseillers de la jeune reine leur a inspiré ces considérants politiques : « Attendu que, dans tous les temps, les écoles et les académies doivent être regardées comme des plantations et des pépinières où la science des livres, les bonnes mœurs, les vertus, naissent et se développent ; que ces institutions ont donné une direction plus sûre et un soutien plus ferme aux monarchies et aux républiques : nous Christine, à l'exemple de notre royal père Gustave-Adolphe, qui a amélioré l'université d'Upsal et fondé celle de Dorpat, nous voulons, pour l'honneur et l'ornement de notre principauté de Finlande, établir une université à la place du gymnase d'Abo et en faire un instrument de savoir et de vertu. »

Rien ne fut négligé pour donner à l'inauguration de cette université un caractère solennel ; toutes les églises de Finlande durent la célébrer

[1] Celle de Dorpat fut fondée huit ans plus tôt, mais fermée de 1710 à 1799. (Grot., *Minnen af Alexanders Universitat.*)

par l'office divin, tous les principaux fonctionnaires furent invités à y assister. Qu'il me soit permis de rapporter quelques détails de cette fête scientifique : c'est une peinture du temps et du pays.

Le 14 juillet de l'année 1640, les trompettes et les tambours annoncèrent aux habitants d'Abo et aux étrangers réunis dans la ville l'auguste cérémonie qui se préparait. Le lendemain à sept heures du matin, l'évêque du diocèse, les professeurs suivis d'une escorte de gentilshommes, descendaient sur des barques la rivière de l'Aura et s'en allaient au château chercher le comte Brahé, gouverneur-général de la Finlande, chancelier de la nouvelle université. Une heure après, tout le cortège revenait vers la ville, précédé de douze hérauts et de deux trompettes sonnant des fanfares. En tête de l'assemblée était le maréchal de la noblesse, accompagné de trente gentilshommes marchant deux à deux comme dans une procession. On voyait ensuite le principal officier du comte, suivi de cinq hommes portant les insignes de l'université : les clefs, le sceptre, le sceau, le registre où avaient été inscrits les noms des étudiants, et le manteau de recteur en velours rouge doublé de satin

blanc; puis venait le comte entre ses douze gardes, puis l'évêque et les professeurs. Derrière eux s'avançaient les fonctionnaires des différentes classes, les prêtres du diocèse, les instituteurs, et les nouveaux étudiants fermaient la marche.

Le cortège traversa la ville au bruit du canon, au son des cloches et des instruments de musique, entre une haie de cavaliers appelés pour cette solennité de toutes les parties de la Finlande. L'édifice universitaire était orné de guirlandes de fleurs et de verdure, les murailles étaient couvertes de tenture, les bancs revêtus de draperie de pourpre. Le comte Brahé monta en chaire, proclama la fondation de l'université, et remit à l'évêque les insignes de vice-chancelier en lui adressant une allocution en latin.

Le vice-chancelier revêtit un des professeurs du manteau de pourpre; l'assemblée se rendit ensuite à l'église. L'évêque prononça un discours, après lequel la foule enthousiaste poussa de telles acclamations de joie, que l'on vit, dit un historien de cette fête, les voûtes du temple trembler. L'inauguration se termina par un grand dîner chez le gouverneur et par la repré-

sentation d'une comédie morale intitulée : *Les Etudiants*.

Cette jeune université, instituée avec tant de pompe, était pourtant fort mal dotée, et ses premiers travaux furent troublés par des préoccupations pénibles, par des soucis matériels, tranchons le mot, par la misère; elle devait occuper la maison du gymnase, et il n'y avait dans toute cette maison que cinq petites salles. La somme annuelle affectée à ces dépenses ne s'élevait qu'à 6,125 *dalers* [1]; ce revenu lui était payé partie en argent, partie en nature, c'est à dire en orge, foin, beurre, etc., ce qui occasionnait souvent d'amers mécomptes. Le gouvernement suédois avait en outre accordé aux professeurs la jouissance de quelques terres dont il ne tirait qu'un revenu très précaire et très insuffisant.

L'imprimerie n'avait pas encore été introduite en Finlande; le secrétaire de l'université fut chargé de copier les ordonnances du recteur, les programmes des cours, les dissertations des

[1] Le *daler* était la sixième partie d'un *spécies*, autrement dit de cinq francs. Ainsi, l'université n'avait guère plus d'un millier de francs. Il est vrai que l'argent avait alors beaucoup plus de valeur qu'aujourd'hui.

professeurs, et quelques thèses furent publiées à Stockholm et à Dorpat. L'académie adressait cependant de vives suppliques au comte Brahé pour obtenir une presse. Dans une de ces requêtes, il est dit que les professeurs ont grande envie de s'exercer à disputer, et de voir leurs thèses imprimées [1].

En 1641 enfin, un imprimeur suédois, nommé Wald, consentit à venir s'établir en Finlande, et le recteur fit avec lui un contrat qui renferme quelques passages curieux. L'imprimeur est déclaré libre de toute contribution et de toute corvée; on lui paie son voyage de Stockholm à Abo, on lui donne le logement, 200 dalers d'appointement par an, et 6 *marks*[2] par feuille d'impression; il doit travailler avec zèle chaque jour, à l'exception des jours de fête et de dimanche; il lui est expressément défendu de mettre sous presse la moindre feuille sans qu'elle ait été préalablement lue et approuvée par le recteur [3]. — La censure commençait en Finlande avec l'imprimerie.

[1] Je traduis littéralement : *Hafwa lust sigh disputando exercera*. (Notices historiques de M. Pepping sur l'imprimerie en Finlande.)

[2] Le *mark* était la quatrième partie d'un daler.

[3] Le vénérable recteur investi de ce droit de censure avait le

La bibliothèque renfermait vingt et un volumes et un globe, héritage du gymnase. La faculté des sciences n'avait ni instruments de mathématique, ni laboratoire, ni clinique; que dis-je? il n'y avait pas même une pharmacie et pas un médecin : en cas de maladie, les gens du peuple s'administraient mutuellement des remèdes traditionnels. Les gens instruits allaient consulter les docteurs de Revel [1]. La première dissection anatomique eut lieu en 1686. Les curieux payaient un mark pour voir ce nouveau spectacle.

L'année de sa fondation, l'université se composait de quarante-quatre élèves et de onze professeurs, dont six pour la faculté de philosophie, ainsi composée : 1° politique et histoire, 2° langues grecque et hébraïque, 3° mathématiques, 4° physique et botanique, 5° logique et poésie, 6° éloquence.

Toutes les leçons se faisaient en latin, et toutes les sciences dont les professeurs entretenaient

temps de lire les manuscrits suspects. Les casses de Wald renfermaient si peu de caractères, qu'il ne pouvait composer qu'une demi feuille à la fois.

[1] Un professeur malade entreprit ce voyage en 1665, et mourut à bord du bâtiment.

leurs élèves étaient soumises à la suprématie de la science théologique. On suivait de loin, timidement, pas à pas, les traditions de l'école d'Upsal, et tout ce qui n'avait pas encore été consacré par l'autorité d'un ancien enseignement, tout ce qui avait la moindre apparence d'innovation, inspirait une sainte terreur aux dignes rhéteurs d'Abo. Dans un des protocoles du consistoire de l'année 1641, il est dit que chaque professeur doit bien se garder de faire quelque essai inusité dans l'espoir de se montrer par là plus habile que les autres, car de telles tentatives n'enfantent que le mécontentement et l'envie.

L'enseignement de la philosophie était surtout assujetti à de grandes restrictions; on ne le laissait pas aller de système en système, d'analyse en analyse; on ne reconnaissait que deux philosophies, la philosophie saine (*sunda philosophia*), c'est à dire celle des anciens, et la philosophie nouvelle, sur laquelle on fermait pieusement les yeux; il en était de même de la science du droit. En 1696, une chaire de jurisprudence étant vacante, le consistoire adressa à son chancelier une supplique dans laquelle il était dit qu'il fallait éviter de prendre, pour oc-

cuper cette chaire, un étranger dévoué à de nouvelles opinions qui jetteraient le trouble dans l'esprit des étudiants et détruiraient l'heureuse unité de l'enseignement philosophique, sans laquelle les bons principes ne pouvaient subsister à l'université d'Abo. Quant à l'étude des belles lettres, elle n'allait guère au delà de la traduction littérale de quelques écrivains latins. On ne traduisait du grec que le Nouveau-Testament, et ceux qui avaient la hardiesse de pénétrer dans les beautés poétiques de l'antiquité classique, ne gagnaient à un tel égarement d'esprit qu'une fort mince considération : les sages interprètes du droit canon, les savants commentateurs d'Aristote, les regardaient du haut de leur chaire comme des gens d'une nature très inférieure, et les appelaient tout simplement des *verbales*.

Un an après son inauguration, l'université d'Abo comptait déjà cependant plus de trois cents étudiants, et il ne faut pas croire qu'on entrât alors dans cette université comme on a le bonheur d'y arriver aujourd'hui en se faisant inscrire à la chancellerie, et en payant une légère rétribution; non vraiment, un tel privilège ne s'acquérait que par un acte profond d'humi-

lité. Le jour de leur inscription, tous les aspirants au titre d'étudiants se réunissaient dans la même salle. Un des employés de l'académie, portant le titre de dépositaire, s'avançait au milieu d'eux, et la foule rieuse et moqueuse les entourait. Alors, dit un voyageur français qui a décrit dans un style naïf les détails de cette burlesque cérémonie : « on leur noircissait le visage, on attachait de longues oreilles et des cornes à leur chapeau, dont les bords étaient abattus; on leur mettait deux longs crocs ou deux longues dents de cochon aux deux coins de la bouche, qu'ils devaient serrer comme deux petites pipes, et on leur mettait sur les épaules un long manteau noir. Ceux-ci étant ainsi plus monstrueusement et plus ridiculeusement déguisés que ceux que l'inquisition mène brûler, le dépositaire les faisait sortir de la chambre de la déposition, et, tenant à la main un long bâton au bout duquel était emmanchée une petite hache, il les chassait devant lui comme un troupeau de bœufs ou d'ânes jusque dans une salle où des spectateurs les attendaient. Il les y faisait ranger en un cercle après les avoir égalés et mesurés de son bâton comme un sergent mesure les soldats avec sa hallebarde

pour leur faire garder la file; il leur faisait quantité de grimaces, de révérences muettes, ensuite il les raillait sur leur étrange équipage, et, passant du burlesque au sérieux, il faisait un dénombrement des différents vices et des défauts de la jeunesse, et montrait le besoin qu'elle avait d'être corrigée, châtiée et polie par l'étude des belles lettres. Quittant ensuite le sérieux pour le burlesque, ou plutôt pour le tragi-comique, il leur faisait diverses questions auxquelles ils étaient obligés de répondre; mais les dents qu'ils avaient dans la bouche les empêchant de le faire distinctement et intelligiblement, et les faisant au contraire grogner comme des pourceaux, il en prenait occasion de leur en donner le nom et de leur appliquer quelques coups de son bâton, quoique légèrement, sur les épaules, ou de les souffleter de ses gants, accompagnant cela de réprimandes; il disait que les dents signifiaient l'intempérance, les débauches des jeunes gens à qui l'excès du boire et du manger offusquaient l'entendement en chargeant l'estomac. Tirant ensuite d'un sac une espèce de gibecière semblable à celle des joueurs de gobelet, des tenailles de bois qui s'allongeaient et se reti-

raient en zigzag, il leur en serrait le cou, les agitant et secouant jusqu'à ce que les dents tombassent par terre. Il disait que s'ils étaient dociles et que s'ils s'efforçaient de profiter des leçons de l'académie, ils se déferaient du penchant qu'ils avaient à l'intempérance et à la gloutonnerie, comme de ces dents; il leur arrachait ensuite les longues oreilles par lesquelles il leur faisait entendre qu'ils devaient s'appliquer fortement à l'étude, pour éviter de rester semblable à l'animal qui les porte. Ensuite, il leur ôtait les cornes, qui désignaient la férocité et la brutalité. Tirant enfin du même sac ou de la même gibecière un rabot, il les faisait coucher l'un après l'autre sur le ventre, et les rabotait en chaque posture par tout le corps, leur disant que les belles lettres et les beaux arts poliraient leur esprit de même. Il remplissait, après quelques autres actes de cette pédantesque et burlesque cérémonie, un grand vase d'eau qu'il leur répandait sur la tête nue, et dont il leur inondait tout le corps. Après cela, il leur essuyait rudement le visage d'un gros torchon. La farce ou cérémonie étant consommée par cette ablution, le dépositaire exhortait la troupe rabotée, étrillée et lavée, à

un nouveau genre de vie, à combattre les mauvaises habitudes, qui défiguraient leur esprit comme les diverses parties de leur déguisement leur avait défiguré le corps, après quoi il les déclarait libres étudiants de l'académie, à condition qu'ils porteraient pendant six mois de longs manteaux noirs semblables à ceux de la déposition, et iraient tous les jours offrir, chacun à ceux de sa province qui avaient été reçus étudiants auparavant, leurs services, tant dans leur chambre qu'aux auberges ; qu'ils obéiraient aux ordres qu'ils en recevraient, et subiraient sans murmurer tous les reproches et toutes les railleries qu'ils leur pourraient faire, ce qui s'appelait les *pénales* (1). »

L'exactitude de ce récit est attestée par l'auteur d'une dissertation latine sur l'histoire de l'université d'Abo. La grotesque disposition fut abolie en 1691. L'usage des pénales subsistait encore dans le siècle suivant.

En 1643, l'université célébrait la première promotion de maîtres ès-arts et ès-sciences. Le même esprit de morale austère qui présidait à son enseignement, se manifesta dans cette oc-

1 *Voyage du sieur A. de La Motraye en Europe, Asie, Afrique*, t. II, p. 216.

casion ; plusieurs étudiants méritaient, par leur savoir, la dignité de *magister;* mais le consistoire ne les trouvait pas assez purs, *in vitâ et moribus*, et les admettait seulement à concourir pour le grade qu'ils ambitionnaient sans le leur conférer. Un autre, qui avait le malheur d'exprimer parfois en vers ses pensées, reçut l'injonction de renoncer à ce langage inutile, et de ne plus s'en aller par la ville débiter des stances et des rimes qui faisaient peu d'honneur à l'académie. Parfois, un crime bien plus grave encore pesait sur les étudiants. En 1661, l'un d'eux fut accusé de sorcellerie ; on ne l'avait jamais vu, il est vrai, exercer aucun maléfice ; on n'avait trouvé dans sa chambre aucun grimoire et aucun chiffre cabalistique ; et nul témoin ne pouvait affirmer qu'il l'eût rencontré à cheval sur un manche à balai partant pour le sabbat ; mais il avait fait tant de progrès dans la connaissance des langues orientales, et il avait enseigné en si peu de temps le latin à un de ses camarades, qu'on ne pouvait croire qu'il pût accomplir de telles merveilles sans avoir conclu un pacte avec le diable ; et tout le consistoire universitaire, l'évêque en tête, le condamna à mort. Le malheureux n'échappa au

supplice que par l'intervention du comte de Brahé, qui, sans contredire la sagesse des juges, fit observer que si l'accusé était coupable du crime affreux qu'on lui imputait, il devait en être assez puni par la honte de sa sentence et les rigueurs de la prison. Neuf ans après, un autre étudiant, accusé du même forfait, fut seulement banni à tout jamais de l'université. La science moderne se glissait déjà dans le cœur des professeurs, l'académie déviait de ses premiers principes.

Revenons à notre promotion. Les étudiants parfaitement purs reçurent le grade de *magister* avec l'appareil solennel qui entoure encore cette cérémonie universitaire à Lund et à Upsal; les étudiants jouaient ces jours-là une comédie morale composée pour la circonstance, et le recteur donnait un grand dîner prévu par les règlements. Il ne devait pas faire servir à ce dîner plus de six mets ordinaires (*ordinarie raetter*), non compris le beurre et le jambon; au dessert, point de confiture, seulement du fromage; pour boisson, de la bière de Finlande et un peu de vin de France. Il pouvait inviter, si bon lui semblait, les imprimeurs et relieurs; mais aucune femme, pas même les femmes de

professeurs, n'avait le droit d'être admise ce jour-là à sa table, et le banquet ne devait pas se prolonger jusqu'au lendemain. Ce dernier article jetterait un doute fâcheux sur la sobriété des convives universitaires. Heureusement rien n'indique qu'il ait été jamais enfreint.

Peu à peu cette université, si mal dotée pécuniairement et si mal pourvue des principales ressources de la science, grandit par l'appui constant du comte de Brahé, l'un des hommes les plus éclairés de son pays et de son temps, et par le zèle infatigable de quelques professeurs. Plusieurs particuliers enrichirent de leurs dons la pauvre bibliothèque ; le comte de Brahé y déposa quatre-vingt-sept volumes qu'il avait obtenus de la munificence de Christine ; le général Stalhandske la dota d'un millier de livres enlevés en Allemagne pendant la guerre de Trente-Ans.

Le professeur Gezelius établit en 1669, à Abo, une imprimerie plus large et plus utile que celle de Wald ; et s'en servit pour publier quelques unes de ses dissertations. Le même professeur fit venir de Lubeck un libraire qui procura à l'université les livres dont elle avait grand besoin.

Le recteur Petreus publia en 1642 une traduction de la Bible en langue finlandaise et une grammaire finlandaise. Ce sont les deux premiers livres imprimés dans une langue qui remonte jusqu'aux temps les plus anciens, et dont les savants n'ont pu encore démontrer d'une manière certaine ni l'origine ni la filiation.

Le premier essor donné aux études par quelques hommes instruits et dévoués fut tout à coup entravé par les guerres de Charles XII. Le consistoire reçut l'ordre d'organiser militairement tous les hommes appartenant à l'université et en état de porter les armes. Les cours publics furent suspendus, les étudiants quittèrent leurs livres pour prendre le sabre et l'arquebuse. Un professeur de mathématiques leur servit de capitaine et leur fit faire l'exercice. Pierre Ier, profitant des fautes de son adversaire, s'emparait de l'Ingermanie, de la forteresse de Viborg, et menaçait la province d'Abo. Pour comble de malheur, la peste, l'incendie, éclatèrent à la fois dans cette ville, et tandis qu'elle se traînait, languissante, sous le poids de ces fléaux, l'armée russe s'avançait vers Helsingfors.

Tous les fonctionnaires s'enfuirent alors en Suède; les professeurs émigrèrent aussi em-

portant avec eux bibliothèque, imprimerie, tout ce qui composait l'humble trésor de l'université. Le 28 août 1713, le prince Galitzin s'empara d'Abo, trouva l'autel des muses désert, le temple abandonné; une trentaine d'élèves suivirent les cours d'Upsal, la plupart ne continuèrent pas leurs études. L'université figurait encore dans les règlements et les ordonnances; de fait, elle n'existait plus.

Le traité de paix de Nystad (1721) lui rendit ses domaines. Tous ses anciens professeurs ne revinrent pas à leur chaire. Quelques uns avaient trouvé en pays étranger un emploi meilleur; deux d'entre eux avaient été faits prisonniers, et deux autres étaient morts. On les remplaça aussi vite que possible, et tous reprirent en peu de temps, avec leurs modestes revenus, leurs modestes travaux.

Vingt ans après, l'université célébrait l'anniversaire séculaire de sa fondation par des chants et des discours, mais sans pompe et sans éclat, car la guerre l'avait encore appauvrie, et le gouvernement ne répondait à ses suppliques que par de vaines paroles. En 1742, une nouvelle lutte éclata entre la Suède et la Russie; les professeurs prirent de nouveau la fuite, et les étu-

des académiques furent encore une fois suspendues.

Les hostilités finies, la malheureuse université, harcelée, bouleversée par la guerre et l'incendie, appauvrie par le passage des troupes étrangères, négligée par ses rois et ses ministres, rentre encore courageusement dans sa ruche d'abeilles et reprend son œuvre interrompue. La seconde moitié du dix-huitième siècle fut pour elle un temps d'efforts heureux et de progrès brillants. A cette époque, elle augmenta sa bibliothèque et ses collections. Deux de ses vice-chanceliers, Brovallius et Menander fondèrent un cabinet d'histoire naturelle. Le professeur Kalen parcourut les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Amérique, enrichit à son retour le jardin botanique, et publia une intéressante relation de son voyage [1]. Lexel se distingue par ses connaissances mathématiques. Trois hommes du nom d'Hartman se transmettent l'un à l'autre l'intelligence, l'amour des études médicales, et fondent dans le pays une de ces paisibles dynasties scientifiques qui ont pour trône la chaire d'où ils répandent leur enseignement,

[1] Franklin, avec lequel il entretenait une correspondance, fit traduire en anglais sa lettre sur le Niagara.

pour sceptre le livre que leur a dicté leur expérience, et pour trophée l'innocente palme cueillie dans le champ des muses [1].

Parmi ces professeurs dont le nom jette sur l'université d'Abo un éclat qu'elle n'avait jamais eu, il en est deux encore qui se signalent par l'importance et la multiplicité de leurs travaux, et dont le souvenir doit être à jamais entouré d'un sentiment de reconnaissance et de vénération : c'est Kalonius et Porthan.

Kalonius, fils d'un pauvre prêtre de campagne, ouvrit en 1764 un cours d'économie à l'université, et fut nommé en 1778 professeur de jurisprudence. Il est mort en 1817 sans avoir dévié un instant du noble but qu'il s'était proposé, aussi actif, aussi dévoué à ses études dans les dernières années de sa vie, qu'il l'avait été dans la force de sa jeunesse. Le recueil de ses œuvres [2] est un trésor de recherches érudites, d'observations judicieuses, d'analyses fécondes. Quelques unes de ses dissertations, telles, par exemple, que celles qui ont pour titre :

[1] Un quatrième médecin, issu de la même famille, est aujourd'hui directeur général des institutions médicales de la Finlande.

[2] Cinq volumes in-8°, publiés à Stockholm par M. Arwidsson, 1829—1836.

De Præscriptione criminum; *de Hypotheca; de Delinquantium ad publicam ignominiam expositione*, s'adresseut aux juristes de tous les pays; d'autres qui ne touchent qu'à des questions locales, comme celles où il est traité de la condition des serfs dans le Nord (*de price in patriâ servorum jure*), jettent un jour lumineux sur les anciennes institutions de cette contrée.

Gabriel Porthan, né, comme son illustre collègue, dans un humble presbytère de campagne, confié dès son enfance aux soins de deux de ses oncles par son pauvre père qui n'avait ni la force de l'instruire lui-même, ni les moyens de le placer dans une école, prit, en 1760, à l'âge de vingt-neuf ans le grade de *magister* à l'université d'Abo, fut nommé, en 1771, bibliothécaire de cette université, et en 1777 professeur d'éloquence. Deux ans après il fit un voyage en Danemarck, en Allemagne, et en rapporta des connaissances sérieuses; c'était un homme doué d'une grande lucidité d'esprit, d'un zèle infatigable et d'un ardent patriotisme, un de ces hommes qui, de loin en loin, surgissent pour ouvrir d'une main puissante un sillon négligé, imprimer un mouvement nou-

veau aux études et faire jaillir sur leur époque une lumière inattendue. Il se passionna pour l'histoire, pour les antiquités et la littérature de Finlande, et révéla à ses compatriotes des richesses nationales qu'ils n'avaient pas appris à apprécier. Il mourut à l'âge de soixante-cinq ans, laissant plus de deux cents dissertations presque toutes écrites en latin, qui sont comme le point de départ et la base essentielle des études philologiques continuées aujourd'hui avec éclat par M. Lœnnroth et quelques autres Finlandais. On lui doit entre autres ouvrages une édition de l'*Histoire des évêques d'Abo*, par Paul Jansten avec des notes et des commentaires [1], un travail sur la situation de la Finlande, à l'époque où elle fut soumise à la domination suédoise, un autre sur la géographie de cette contrée, sur les différentes races apparentées à la race finlandaise, sur les idiômes, la poésie, les champs primitifs de cette ancienne tribu. La plupart de ces dissertations, publiées séparément, dispersées dans le pays, brûlées en partie dans l'incendie d'Abo, sont aujour-

[1] Le texte original se compose seulement de trente-sept pages; l'ouvrage de Porthan forme un volume in-4° de plus de trois cents pages.

d'hui fort rares, et les bibliographes s'estiment heureux d'en posséder quelques unes.

Dans l'espace d'un siècle et demi, l'université d'Abo, abandonnée à peu près à ses propres forces, avait ainsi grandi lentement, péniblement à travers mille obstacles, sous le poids de plusieurs fléaux. Ses professeurs s'acquéraient hors du pays un nom recommandable, ses travaux étaient cités dans les académies étrangères. A l'aide de ses modiques ressources, par son zèle persévérant, par des offrandes pieuses, elle était parvenue à composer une assez belle bibliothèque, à établir un musée d'histoire naturelle, un cabinet d'anatomie, un jardin botanique. Elle poursuivait avec honneur, sinon avec éclat, sa vie d'efforts et de labeur, lorsqu'un évènement politique vint tout à coup lui imprimer une autre direction et lui donner une nouvelle vie.

La folle témérité de Gustave IV, qui, du milieu de son faible royaume, déclarait en même temps la guerre aux trois plus grandes puissances de l'Europe, priva la Suède de sa plus ancienne, de sa meilleure conquête, et livra cette vaste province de Finlande à la Russie qui la convoitait depuis des siècles. L'empereur Alexandre

adopta cette province avec amour et la traita avec une mansuétude et une générosité toutes particulières. Au lieu de se faire craindre comme un maître puissant, il prit à tâche de se faire chérir de ses nouveaux sujets ; il respecta leurs lois, leurs institutions, et se fit le patron de leurs établissements scientifiques. Dès le mois de juin 1808, c'est à dire au moment même où ses troupes achevaient de s'emparer de la Finlande, il écrit à l'évêque d'Abo qu'il confirme tous les droits et privilèges de l'université, invite les professeurs à se réunir et à délibérer sur les moyens à employer pour soutenir et accroître les progrès de cette institution. En même temps, il envoie une somme de 20,000 roubles pour continuer les travaux de construction de l'édifice académique dont Gustave IV avait posé la première pierre. L'année suivante, il part lui-même pour Abo, s'arrête à Radelma chez le recteur de l'académie, entre le lendemain dans la ville, se fait présenter les professeurs, les étudiants, visite avec un soin attentif tous les établissements de l'université, et s'informe de ses besoins. A la suite de ce voyage, il lui accorde une somme de 80,000 roubles et un secours annuel pour achever son édifice. Il établit

six nouvelles chaires de professeurs, douze places d'adjoints, augmente les émoluments des divers fonctionnaires, accorde une pension, au plus ancien, et fonde des stipendes pour les étudiants. En 1816, il lui donne son frère Nicolas pour chancelier et la dote d'un observatoire.

L'effroyable incendie qui, en 1827, ravagea la ville d'Abo anéantit les richesses de l'université : ses livres, ses collections, ses manuscrits, furent brûlés; il ne resta de la maison qu'elle occupait que les murailles nues. Ce désastre, qui la menaçait d'une ruine complète, ne suspendit ses travaux que pendant un an. Elle fut transférée à Helsingfors, installée en 1828 dans un édifice splendide, et reçut de l'empereur, en 1829, un règlement basé sur celui qui l'avait régie jusque là et modifié seulement sur certains points. J'essaierai d'en rapporter les principales dispositions.

L'université conserve tous ses droits d'élection, d'administration et de juridiction.

Elle est soumise à l'autorité d'un chancelier qu'elle élit elle-même et dont la nomination est confirmée par l'empereur.

[1] Le chancelier actuel est le grand duc héréditaire de Russie; le vice chancelier est M. le général Thesleff, gouverneur militaire, de Finlande.

C'est au chancelier qu'elle doit adresser tous ses rapports, requêtes, comptes de dépenses, programmes des cours. C'est lui qui confirme l'élection du recteur et prorecteur, nomme, sur la proposition du consistoire, les secrétaires, adjoints, maîtres de l'université, et approuve ou rejette la distribution des stipendes d'étudiants. C'est lui, enfin, qui est le vrai ministre de cette université, et le consistoire est son conseil.

Au dessous du chancelier est le recteur élu par le consistoire pour trois ans; c'est lui qui est chargé de régler les détails de l'administration, de veiller au maintien de la discipline, d'assembler le consistoire aux époques régulières et dans les circonstances extraordinaires, et d'appeler son attention sur les questions qui doivent être résolues. Pendant tout le temps qu'il exerce ses fonctions de recteur, il est dispensé de faire son cours et jouit d'un supplément de traitement annuel de 1200 francs.

Le consistoire est composé de professeurs ordinaires; c'est de lui qu'émanent toutes les délibérations relatives à l'administration, aux examens, aux études de l'université; il règle, chaque année l'emploi des fonds de l'académie, détermine l'achat des livres et des instruments

nécessaires : il propose les candidats aux fonctions de *docent*, d'adjoints, de professeurs ordinaires, dont le choix est confirmé par le chancelier, et de professeurs extraordinaires, qui ne peuvent être nommés que par l'empereur. Enfin c'est lui qui compose le tribunal devant lequel sont appelés les maîtres, les divers employés de l'académie, les étudiants accusés d'avoir négligé leur devoir ou commis une faute contre la discipline.

L'université est divisée en quatre facultés; chacune de ces facultés est soumise à la présidence d'un doyen, qu'elle élit elle-même pour un an.

Il y a quatre professeurs dans la faculté de théologie, trois dans celle de juriprudence, trois dans celle de médecine, onze dans celle de philosophie; de plus, un professeur de langue et de littérature russe, qui est nommé directement par l'empereur, sans la participation du consistoire et sans que ce professeur soit tenu d'être investi d'aucun grade universitaire.

L'université a en outre quinze adjoints : deux pour la faculté de théologie, deux pour la jurisprudence, quatre pour la médecine, sept pour la faculté de philosophie; cinq maîtres de lan-

gue russe, finlandaise, allemande, française, anglaise, qui ont le titre de lecteurs; quatre maîtres de musique, de dessin, d'escrime, de danse; en tout quarante-cinq.

Le nombre des *docent* est indéterminé; il y en a douze à présent. Le traitement des professeurs est réglé selon leur ancienneté et selon la faculté à laquelle ils appartiennent.

Celui de chaque professeur de théologie, de jurisprudence, de médecine, et des neuf premiers professeurs de la faculté de philosophie, s'élève à environ 4,600 francs par an, celui des autres à 4,000.

Un supplément annuel de 1,000 fr. est accordé au plus ancien professeur. Les professeurs émérites conservent leur traitement intégral tant qu'ils vivent; la veuve d'un professeur reçoit les appointements de son mari à partir du jour de sa mort jusqu'au 1er mai suivant; s'il a le malheur de mourir le 30 avril, sa pauvre veuve n'a rien. C'est une organisation vicieuse à laquelle il doit être prochainement remédié.

Chaque professeur est tenu de faire quatre cours publics d'une heure par semaine. Si les étudiants veulent avoir en outre quatre heures

de leçons privées par semaine, il doit les leur donner à raison de 14 fr. par semestre.

Les maîtres de langue et les adjoints remplacent au besoin les professeurs, et du reste ne font point de cours publics. Ils sont obligés seulement de donner des leçons particulières, si les étudiants le désirent, moyennant une taxe régulière. Ils sont pris ordinairement parmi les *docent*; leur traitement est de 1,600 à 1,700 fr. Leur espoir est de succéder quelque jour aux professeurs; mais ils attendent cette succession dix ans, quinze ans, quelquefois inutilement toute leur vie; quelquefois ils y arrivent vieillis, fatigués, et l'enseignement supérieur, qui demande de la jeunesse, de l'activité, n'est plus alors qu'une honorable retraite. L'organisation des universités allemandes, qui peuvent prendre pour professeur, partout où bon leur semble, l'homme qui s'est distingué par une étude spéciale, par un livre, est certes bien préférable à celle-ci. Mais, à Helsingfors, il ne peut guère en être autrement. Il n'y a qu'une seule université dans le pays, et l'on ne peut appeler des savants étrangers à une chaire où la première condition est de parler la langue suédoise. L'académie de Helsingfors est donc obligée de

vivre de ses propres forces et de recruter ses maîtres parmi ses anciens élèves. Dans un tel état de choses, il serait à souhaiter du moins que la position des adjoints fût améliorée, et qu'ils eussent, pendant leurs longues années de labeur, un traitement plus convenable, en attendant qu'ils obtinssent celui de professeur.

Le nombre des étudians qui fréquentent l'université est ordinairement de quatre cent quarante à quatre cent soixante.

Pour être inscrit comme étudiant, chacun d'eux doit présenter un certificat de moralité et de capacité, délivré par le chef de l'école d'où il sort, et subir un examen oral devant un comité composé du doyen de la faculté de théologie et de deux adjoints ou *docent* désignés chaque année par le consistoire. Il est interrogé sur l'histoire de l'église et les principes du christianisme, la logique, la morale, l'arithmétique et la géométrie, l'histoire, la géographie, le latin. Il faut qu'à la suite de cet examen il obtienne, soit l'*approbatur*, soit l'*approbatur cum laude*, soit le *laudatur*, sinon, il n'est pas admis. Pour tout droit d'examen et d'inscription, il ne paie que 22 francs.

La plupart de ces étudiants sont pauvres et

vivent d'une vie humble et retirée. On ne les voit point courir à cheval ou en voiture, comme en Allemagne, ils ne s'assemblent pas dans les cabarets et ne se battent pas en duel. Ils sont, comme à Upsal et à Lund, divisés en plusieurs classes; chaque classe a un lieu de réunion spécial, où elle amasse quelques livres, où elle apporte ses cahiers et ses instruments de musique, où elle s'en va tour à tour lire, jouer ou s'exercer à l'argumentation. Chaque classe se choisit parmi les professeurs un inspecteur, qui la prend sous sa tutelle, lui donne l'appui de son autorité et l'éclaire de ses conseils.

Les études en médecine sont longues et coûteuses; elles durent près de huit ans. Il est vrai que celui qui, après ces huit ans de travail, obtient le grade de docteur, peut être placé assez avantageusement, soit parmi des médecins des hôpitaux, soit parmi des médecins de district, qui tous sont nommés et payés par le gouvernement.

Les études des autres facultés peuvent être terminées en trois ou quatre ans; mais elles n'offrent à ceux qui s'y sont livrés qu'une carrière bien lente et des fonctions mal rétribuées. L'étudiant en jurisprudence le plus distingué

et le mieux recommandé, s'il entre dans l'administration, est souvent condamné à remplir pendant plusieurs années l'emploi gratuit de surnuméraire ; il devient ensuite copiste, et reçoit en cette qualité 600 à 700 francs.

L'étudiant de la faculté de philosophie, après avoir pris son grade de *magister*, devient lecteur dans une école élémentaire, dans un gymnase ou à l'université.

Le théologien est celui qui obtient le plus tôt un traitement, très modique il est vrai, mais assuré. La plupart de ceux qui entrent dans cette faculté sont de pauvres fils de pasteurs de campagne ou de paysans qui s'estiment heureux d'avoir d'abord une place de vicaire, de chapelain, avec un revenu de 300 à 400 francs, pour arriver ensuite à un presbytère.

Tous les étudiants, après avoir passé trois ans à l'université, peuvent entrer dans l'armée comme sous-officiers, et, s'ils savent la langue russe, s'ils apprennent convenablement la théorie et l'exercice, ils sont de droit officiers au bout de six mois. Mais les appointements d'officiers ne leur donnent pas des moyens d'existence suffisants. Pour suivre cette carrière, il faut encore qu'ils aient de la fortune. Ainsi, de

quelque côté qu'ils se tournent, les élèves de Helsingfors doivent être patients et résignés. Combien d'étudiants en France pourraient prendre ici une utile leçon!

Il y a chaque année une somme de 12,800 fr. partagée aux étudiants sans fortune qui se distinguent par leur assiduité au travail et leur bonne conduite; cette somme ne suffit pas, beaucoup d'élèves sont forcés de vivre avec 3 ou 400 francs par an; d'autres, après avoir épuisé dans deux ou trois semestres leurs faibles ressources, entrent comme précepteurs dans une maison, font quelques économies et reviennent ensuite poursuivre leurs études. J'ai connu le fils d'un honnête marin finlandais qui, en réunissant tout ce que son père, ses tantes, ses oncles, pouvaient lui donner, partit pour l'université avec une somme de 50 francs qui le fit vivre pendant plusieurs mois. Un beau jour il ouvre sa caisse et y voit pour toute fortune une pièce de 50 kopecks (10 sous). Dans ce moment de détresse, la Providence vint à son secours; il trouva d'abord des répétitions qui lui rapportaient 15 francs par mois, puis une place de précepteur à la campagne qui lui assurait un plus grand revenu. Il alla gaiement la rem-

plir, et revint au bout de deux ans continuer ses études; on le cite aujourd'hui parmi les hommes les plus distingués de la Finlande. C'est une chose vraiment touchante que de voir ces modestes jeunes gens si dévoués à leurs études, si soumis envers leurs maîtres, poursuivre avec tant de force et de patience le cours de leur éducation, et de songer à l'humble emploi qu'ils espèrent acquérir par tant d'efforts, à l'humble avenir qui les attend.

L'université finlandaise est cependant incomparablement mieux dotée qu'elle ne l'a jamais été; elle a maintenant un observatoire pourvu de bons instruments, un jardin botanique, des collections de médailles et d'histoire naturelle, un cabinet d'anatomie et de physique, et une bibliothèque de 80,000 volumes. Un stipende de 5,000 francs est accordé pendant deux ans par le consistoire à l'étudiant qui, après avoir subi son dernier examen, désire voyager pour se perfectionner dans ses études; le grand duc héréditaire vient de fonder une rente annuelle de 4,000 francs qui doit avoir la même destination.

En 1840, l'université a célébré le deuxième anniversaire de sa fondation avec une pompe,

une magnificence, dont il n'existait encore dans ses annales aucun exemple. Parmi les différents maîtres réunis dans ses facultés, il y a plusieurs hommes qui feraient honneur à des institutions plus considérables et plus renommées ; je citerai entre autres M Hallstrœm, professeur de physique, dont les recherches sont bien connues des sociétés scientifiques de l'Europe ; M. Nordstrœm, savant jurisconsulte qui vient de publier un ouvrage excellent sur l'histoire et le développement des institutions juridiques et administratives en Suède ; M. Lagus, qui a écrit un livre remarquable par ses justes appréciations sur la législation finlandaise ; M. Schulten, auteur d'un nouveau tableau de logarithmes et de plusieurs mémoires relatifs aux mathématiques ; M. Tengstrœm, biographe érudit ; M. Rein, auteur de plusieurs utiles essais de statistique et d'histoire ; M. Grot, qui a traduit en vers russes la *Frithiof Saga* de Tegner, et publié dans divers recueils d'intéressantes dissertations littéraires ; M. Gotlund, auteur de plusieurs écrits estimables sur la Finlande ; M. Castren, passionné pour l'étude des antiquités de la poésie de son pays, les recherchant avec ardeur partout où il croit pouvoir en découvrir

quelques traces ; c'est lui qui a traduit en suédois les chants mythologiques du *Kalevala*, recueillis par son ami Lœnnroth.

Une société des sciences fondée en 1838 publie deux fois par an un recueil de dissertation[1].

Une autre société établie en 1821, et composée de naturalistes, travaille à rassembler les matériaux nécessaires pour publier une faune et une flore finlandaise. Une troisième enfin ; qui date de 1831, s'efforce de rechercher et de recueillir tout ce qui a rapport à la littérature, à l'histoire, aux traditions anciennes de la Finlande.

L'organisation des écoles, tout à fait semblables autrefois à celles qui subsistent encore en Suède, a été, de même que celle de l'université, modifiée par un nouveau règlement ; elles sont maintenant divisées en trois catégories : 1° école élémentaire ; 2° école élémentaire supérieure ; 3° gymnase. Il y a, de plus, des écoles spéciales pour les filles.

Dans les écoles du premier degré, l'ordonnance nouvelle prescrit l'enseignement du catéchisme, de l'histoire biblique, de l'arithmétique,

[1] *Acta societatis scientiarium fennicæ*, in-4°, latin, français, suédois.

de la géométrie, géographie, histoire universelle, histoire naturelle, et les éléments du latin, du suédois, du finlandais.

Celles du degré supérieur sont divisées en deux classes; on y enseigne la religion, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, les premiers principes de l'algèbre et de la physique, le latin, les éléments du grec et de l'hébreu, la grammaire russe, les règles du style, le dessin et le chant.

Dans les gymnases, on poursuit le cours des études commencées dans les écoles précédentes; on y ajoute l'enseignement de la statistique, de la morale, de la psycologie, de la logique, l'enseignement des langues française et allemande, et, pour ceux qui se destinent à la prêtrise, les éléments de la théo'ogie.

Dans les écoles de filles, on enseigne le catéchisme, l'histoire biblique, l'écriture, le dessin, le travail manuel, l'arithmétique, le russe, le français, l'allemand.

Il y a, dans les écoles élémentaires inférieures, un premier maître, qui a le titre de recteur, et reçoit un traitement de 850 francs, un second maître a 450 francs. Dans les écoles élémentaires supérieures, il y a un recteur avec

2,000 francs d'appointements, un co-recteur à 1,600 francs, quatre maîtres dont le traitement est de 900, 800, 600 francs. Les gymnases ont deux lecteurs à 2,800 francs, deux autres, à 2,400 francs, deux à 2,200 francs, et trois maîtres de langues russe, française, allemande, à 840 francs.

Dans les écoles de filles, il y a trois à quatre maîtres et maîtresses à 900 fr. et 600 fr.

Les élèves de ces écoles doivent avoir 42 heures de leçons par semaine, ceux des écoles élémentaires 36 heures, ceux des gymnases 48.

On compte en Finlande 4 gymnases, 9 écoles élémentaires supérieures, 25 écoles élémentaires inférieures, 3 écoles de filles, et diverses écoles particulières. Le nombre des élèves répartis dans ces institutions et dans l'université est d'environ 3080 [1].

On n'a pas encore établi, comme en Suède et en Norvège, des écoles ambulantes pour les villages et les habitations isolées. Les parents apprennent eux-mêmes à lire à leurs enfants, sous la surveillance du prêtre, qui de temps à autre les examine. Nul enfant ne peut être admis

[1] La population de Finlande s'élevant à 1,430,000 individus, c'est 1 étudiant sur 452.

à la confirmation s'il ne sait lire et s'il ne connaît son catéchisme.

Tous les maîtres qui entrent dans les écoles à titre de lecteurs ou de recteurs sortent de l'université et doivent avoir le grade de *magister* en philosophie. La plupart sont prêtres, ou tâchent de le devenir, afin d'obtenir, après quelques années de service dans l'enseignement, un pastorat meilleur que leur place d'instituteur.

Les pastorats de Finlande sont divisés en deux classes, pastorats communaux et impériaux; les premiers se donnent au choix des communes et à l'ancienneté; le consistoire ecclésiastique, composé de l'évêque du diocèse et des lecteurs du gymnase, présente à la paroisse trois candidats; les paysans en élisent un, et le consistoire confirme l'élection. Les pastorats impériaux sont accordés directement par l'empereur, toutefois d'après un certificat du consistoire qui atteste la capacité et la bonne conduite du candidat; ces pastorats sont la récompense des hommes de mérite qui ne peuvent être soumis à la règle commune de l'ancienneté, et des hommes employés dans les écoles.

Les étudiants pauvres des gymnases reçoivent un faible stipende, autrefois ils avaient le droit

de s'en aller, pendant les vacances, de ville en ville, de hameau en hameau, demander un secours pour pouvoir continuer leurs études. Cet usage a été aboli; une rétribution annuelle de quelques kopecks a été imposée à chaque paysan, et des quêtes se font régulièrement dans les églises pour remplacer le produit des anciennes quêtes ambulantes.

Il y a de plus dans chaque ville un fonds spécial employé à l'entretien, à l'agrandissement de la bibliothèque et des collections scientifiques du gymnase.

La ville d'Abo a recomposé, après son désastreux incendie, une bibliothèque qui renferme déjà près de trois mille volumes; celle du gymnase de Borgo en a sept mille, celle de Viborg quatre mille cinq cents, celle de l'université de Helsingfors est dotée d'une rente annuelle de 12,600 fr., dont 1,200 fr., sont exclusivement affectés à l'achat de livres russes.

En résumé, le budget des écoles de Finlande s'élève chaque année à 160,000 fr., et celui de l'université à 280,000 en tout 440,000 fr.

—

LITTERATURE
FINLANDAISE.

LITTÉRATURE FINLANDAISE.

POÉSIE ANCIENNE.

M. VILLEMAIN,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il y a, en Finlande, deux littératures et deux poésies : l'une issue du sein du pays même, comme la source profonde qui jaillit du milieu des roches de granit ; l'autre apprise dans les écoles et enseignée par une voix étrangère : l'une qui enlace dans ses larges et forts rameaux les croyances traditionnelles, les mythes religieux, les mœurs anciennes de la nation; l'autre qui est comme le reflet d'une nou-

velle histoire et d'une nouvelle civilisation ; l'une enfin qui est l'expression énergique, naïve, spontanée, du peuple même, l'autre qu'il accepte comme une parure. La première s'appelle poésie finlandaise, la seconde poésie suédoise. Celle-là remonte jusqu'aux temps les plus reculés, et s'est perpétuée par le récit oral dans la cabane du bûcheron, dans le *pœrte* du paysan ; celle-ci a été importée par les beaux esprits, propagée par les livres, et s'adresse surtout aux gens lettrés. Nous essaierons premièrement de parler de la poésie finlandaise, et nous devons dire d'abord quelques mots de la mythologie, qui en est un des éléments essentiels.

Les divers symboles de cette mythologie sont très obscurs et très compliqués. La plupart n'ont entre eux aucune liaison apparente, et il est difficile de les réunir assez étroitement pour en faire un ensemble homogène. Ils ont été, pendant des siècles, méconnus, ignorés par ceux qui auraient pu les recueillir et leur donner quelque fixité (1). La tradition seule les a

1 L'ouvrage le plus ancien que je connaisse sur cette mythologie est une dissertation imprimée à Upsal en 1728, sous le titre de : *De religione et origine Fennorum*. En 1782, Lencquist en

transmis d'une génération à l'autre, et l'on conçoit sans peine que cette tradition, venue des contrées de l'Orient, implantée dans les contrées méridionales de la Scandinavie, puis refoulée vers le nord, puis attaquée et proscrite par le christianisme, et ne se conservant que dans des habitations éloignées l'une de l'autre, ait été altérée, disloquée par le temps, par les circonstances, par l'isolement.

Toute cette mythologie, qui a été celle de plusieurs autres peuplades provenant de la même souche, émigrant par la même route, celle des Lapons notamment et des Hongrois peut-être, ressemble maintenant à une médaille effacée en plusieurs endroits, brisée en plusieurs morceaux, ou, si l'on aime mieux, aux membres d'Osiris séparés l'un de l'autre, répandus dans les champs, dans les sables du désert et le long des fleuves. L'idée la plus saisissable qu'elle exprime est le culte de la nature, tel qu'il existe chez les peuples primitifs, l'adoration panthéistique des éléments, le principe de fécondité et de reproduction.

publia une autre, intitulée : *De superstitione veterum Fennorum*, et, en 1789, Gannander écrivit sa *Mythologia fennica*, vocabulaire de noms et de faits beaucoup trop court.

Le dieu suprême des anciens Finlandais est Jumala, le maître des nuages et du tonnerre, d'autres disent Wæinemœinen, le dieu des vers et de l'harmonie. Kawa le géant, après avoir dormi pendant trente ans dans les entrailles de sa mère, déchire lui-même le sein qui l'a porté, et en sort le casque en tête et la cuirasse sur la poitrine. Il enfante des filles qui portent des montagnes dans un des plis de leur robe, et douze fils qui étonnent le monde par leur force. L'un de ces fils est Wæinemœinen, un autre Ilmarinen, le roi des vents, du feu, de l'eau, le forgeron par excellence. Au dessous de ces divinités premières sont les dieux qui régissent une des parties de l'univers. Tuopio est le maître des bois, Akti des lacs, Tuoni de la mort. Kauna règne sur les tombeaux, Sarakka préside aux enfantements. Plusieurs nymphes dirigent le cours des étoiles, d'autres celui des vents, d'autres celui de la lune. Une quantité d'esprits bienveillants ou mauvais habitent les montagnes, les vallées, les fleuves. Le ciel est représenté comme une immense demeure partagée en neuf régions, couverte de neuf toits, sous lesquels repose le dieu suprême. Le soleil est la tête du dieu, qui apparaît au dessus de ces

toits dorés. Le soir, il se retire de sa lucarne; et de là vient l'obscurité.

Trois puissantes jeunes filles représentent les forces de la nature; l'une d'elles fait jaillir de son sein un lait noir, la seconde un lait blanc, la troisième un lait rouge. Le lait de la première était le fer brut, celui de la seconde le fer en barre, celui de la troisième l'acier. Un bœuf est né dans la Carélie. « Ce n'était pas, disent les ancien poèmes, l'un des plus grands ni l'un des plus petits. Cependant sa tête touchait aux habitations de Tavaste, et sa queue à celle de Tornéo. Il fallait tout un jour à l'hirondelle pour voler d'une de ses extrémités à l'autre, et tout un mois à l'écureuil pour parcourir la distance qui séparait ses deux cornes. Du sein des vagues sortit un petit homme, haut de trois pouces tout au plus, qui s'élança sur la tête du bœuf et le tua. On en retira six tonnes de graisse et des flots de sang qui remplirent sept bateaux. »

Wæinemœinen s'en va sur sa barque à la recherche du feu, avec un filet de chanvre. Il trouve un poisson et ne peut le saisir. Un petit homme noir, portant des souliers de pierre, un casque de roc, des cheveux qui lui tombent

sur les talons et une barbe épaisse, surgit du milieu des vagues, s'empare du poisson, trouve dans ses entrailles un saumon, dans le saumon un brochet, dans le brochet un hareng, dans le hareng un peloton rouge, dans le peloton le feu.

L'orage est représenté sous la forme d'un aigle au bec enflammé, aux yeux étincelants, qui, d'une de ses ailes, couvre la surface d'un lac, et de l'autre voile l'azur du ciel. La guérison des maladies vient d'un petit oiseau, le plus léger, le plus faible de tous les oiseaux, qui s'en va au delà des mers chercher la boisson qui réconforte les sens et le beaume qui ferme les blessures. On l'appelle Méhilœinen. C'est le symbole le plus gracieux de toute cette rude et sauvage mythologie. Il y a aussi un grand sentiment de poésie et une mélancolie touchante dans les différents mythes de Wæinemœinem. C'est lui qui a révélé aux hommes l'harmonie du rhythme et du chant. C'est lui qui leur a donné la harpe comme un instrument de joie et de consolation, pour célébrer leur amour et calmer leur douleur. C'est lui qui a créé le monde et qui le soutient. Nous verrons, dans l'analyse du *Kalewala*, les diver-

ses facultés et les évènements que la croyance populaire lui attribuait.

Longtemps les chants traditionnels, les chants cosmogoniques et théogoniques de la race finlandaise restèrent enfouis dans la demeure du paysan. Le vieillard les disait le soir à sa famille assemblée autour du poêle; le pêcheur les modulait en voguant le long des fleuves. Les gens lettrés, qui seuls auraient pu les recueillir et en assurer, par l'imprimerie, la fixité, les gens lettrés les dédaignaient. Leurs regards, fascinés par le prestige des beautés antiques, ne distinguaient plus les humbles fleurs de la montagne et de la bruyère; leur oreille n'entendait que l'harmonie de l'iambe grec ou de l'hexamètre latin. Il a fallu que le génie national s'égarât comme un voyageur à travers les différents points de vue des contrées étrangères avant de revenir aux trésors amassés, comme ceux de Sigfried, dans les forêts de sa terre natale. Il a fallu qu'il fît, comme un étudiant aventureux, le tour de toutes les écoles avant de rentrer dans la grande et sainte école où le rappelait la voix de ses pères, où la harpe des temps anciens vibrait, comme celle d'Ossian, dans les nuages du passé, où la muse du peu-

ple chantait son hymne solennel auprès de son berceau.

Lorsque Gannander écrivit son dictionnaire mythologique, il ne connaissait encore qu'une partie des récits populaires qui servaient de base à son système, et Portan lui-même, cet homme si dévoué à l'étude de la langue, de la littérature, de la poésie finlandaise, n'avait fait qu'entr'ouvrir l'écorce de l'arbre où il cherchait un suc vivifiant. Cependant, vers la fin du dix-huitième siècle, grace à l'intelligence, aux efforts de ces deux philologues, l'impulsion était donnée, la route était ouverte, la Finlande commençait à s'observer elle-même, et les anciens dieux de la nation, dépouillés de leur auréole, bannis de leur trône, proscrits comme des barbares par les scolastiques adorateurs des dieux d'Homère et de Virgile, reprenaient peu à peu quelques attributs de leur puissance première, et frappaient à la porte des académies.

Herder, en cherchant de côté et d'autre les productions naïves réunies dans ses *Volkslieder*, cueillit d'une main habile quelques fleurs finlandaises. Schrœder publia, sous le titre de *Finnische runen* (Runes finlandaises (1), le

1 In-8°, Upsal, 1819.

texte original et la traduction de quelques traditions mythiques, de quelques chants modernes de la Finlande. Rühs écrivit une histoire de cette contrée, et traça un tableau caractéristique de sa mythologie et de sa poésie. Quand les étrangers donnaient eux-mêmes l'exemple, les hommes du pays ne pouvaient manquer de se mettre à l'œuvre. Ils s'y sont mis avec ardeur ; ils sont descendus dans l'intérieur des mines si longtemps abandonnées, et en ont tiré des trésors.

Une quantité de dissertations, d'analyses, publiées dans les dernières années, jettent un nouveau jour sur les questions à demi dévoilées par les écrivains finlandais du dix-huitième siècle. Je citerai entre autres celle de MM. Gottlund (1), Siœgren (2), Arwidsson (3), Colan (4), et de plusieurs rédacteurs du *Suomi* (5). M. Topelius s'est acquis un mérite plus grand encore en publiant

1 *Forsæk att forklara C. C. Taciti Omdœmen œfver finnarne*, in-8°, 1834. — *De Proverbiis fennicis*, 1818; Ottava, 1838; Runola, 1840.

2 *Uber die finnische Sprache und ihre Literatur*, 1821.

3 Divers articles dans les journaux littéraires de Finlande, et une traduction avec notes et commentaire de l'ouvrage de Rühs.

4 Divers articles dans le *Morgenblad*, dont M. Colan est le rédacteur.

5 Journal littéraire mensuel qui se publie à Helsingfors.

un recueil de chants findanlais anciens et modernes, et en signalant les habitations lointaines où il les avait rassemblés. Après lui est venu le docteur Lœnrot, qui, profitant des indications de son devancier, s'est mis à la recherche de ces poésies du peuple, de ces traditions orales qui, peu à peu déjà, se disjoignaient, s'altéraient, s'en allaient de côté et d'autre à l'abandon, qui pouvaient se perdre à tout jamais, si l'on ne se hâtait de les reprendre et de les réunir par un même lien. Pendant des années entières, M. Lœnrot a erré à travers les cabanes les plus obscures, les districts les plus reculés de la tribu finlandaise, s'asseyant au foyer du paysan et du pêcheur, interrogeant le vieillard et l'enfant, écoutant d'une oreille attentive leurs récits, leurs souvenirs parfois incertains et confus, et recueillant d'une main tremblante d'émotion et de joie tous les épis de son heureuse moisson. Après tant de longs voyages, tant d'efforts intelligents et continus, il a enfin atteint son but. Il a trouvé les *aèdes*, et est devenu l'Homère de sa nation. Il a rassemblé et mis en ordre d'une part tous les chants anciens, de l'autre tous les chants modernes, et il en a composé deux cycles poétiques, l'un qui représente les idées cosmo-

goniques d'un paganisme primitif, l'autre les naïves émotions, les rêves mélancoliques, le caractère et la vie du peuple finlandais. Le premier a pour titre *Kalewala* (1), le second *Kanteletar* (2).

Le *Kalewala* est l'épopée nationale de la Finlande, une épopée d'une forme étrange, d'un caractère sans exemple jusqu'à présent. Ce n'est ni le majestueux et imposant tableau d'Homère, ni la savante composition de Virgile, ni la longue et aventureuse peinture de Ferdussi, ni le chant féerique de l'Arioste, ni la chevaleresque et mystique rêverie de Wolfram d'Eschenbach, ni le drame terrible des Niebelungen. C'est un singulier mélange de conceptions religieuses et de faits historiques, de réalité et de sorcellerie, de détails vulgaires et d'images idéales. On y voit des dieux qui créent le monde et qui tombent sous le dard acéré d'une flèche comme de simples hommes, des géants qui peuvent ébranler les montagnes et qui traînent péniblement leurs bateaux le long des fleuves, une jeune fille dont le regard trouble les maîtres

1 Du nom de Kawa, le père des dieux et des géants.

2 Du nom de *kantele*, l'ancien instrument de musique des Finlandais.

de la terre, une femme qui par sa magie domine les éléments. C'est un recueil de ballades naïves et enthousiastes, qui tour à tour s'abaissent jusqu'aux particularités journalières de la vie domestique, et remontent jusqu'aux plus hautes régions de la poésie; qui tour à tour représentent par leurs personnifications allégoriques les guerres des diverses tribus finlandaises, le combat des dieux et des mauvais esprits, la lutte de la lumière et de l'obscurité, cette lutte éternelle que les hommes du Nord doivent si bien comprendre.

Toutes ces ballades ont été composées à diverses époques, dans divers lieux, et confondent souvent dans leur allure sans entraves les idées les plus contradictoires et les temps les plus opposés. La Vierge Marie vogue sur le même fleuve que le dieu Wæinemœinen, et la sorcière de Pohiola parle à sa fille comme une femme chrétienne. En prenant l'une après l'autre les pages de ce poème, on dirait un canevas d'une longue tapisserie revêtue de toutes sortes de couleurs, décousue, abandonnée en certains endroits, puis reprise par un ouvrier plus laborieux que fidèle, qui ne s'est point soucié de suivre un plan uniforme, qui a jeté çà et là, selon son ca-

price[1], des nuages et des rayons de soleil, des physionomies nouvelles et des incidents inattendus; et si imparfait qu'il soit dans ses détails, si incohérent qu'il apparaisse dans son ensemble, ce canevas a je ne sais quel charme indéfinissable qui attire et subjugue l'attention. Quand une fois on en a vu les premières arabesques, il est impossible de l'abandonner sans l'avoir déroulé, contemplé dans toute son étendue.

Une analyse succincte de ce poème en fera mieux comprendre le caractère que tout ce que nous pourrions en dire.

Au premier chant, apparaît le dieu Wæinemœinen, qui a passé trente étés et trente hivers dans le sein de sa mère, qui a vainement invoqué dans l'obscurité de sa demeure la lumière de la lune, du soleil et des étoiles. Las enfin d'être ainsi captif, il brise lui-même sa prison au milieu de la nuit, court sur le rivage, se fabrique un cheval léger « comme un brin de paille, » et s'en va vers la mer. Un Lapon, qui a depuis longtemps pressenti l'apparition du dieu et qui lui a juré une haine mortelle, l'attend au bord de la grève et lui lance ses flèches. Les deux premières se perdent dans l'espace;

la troisième atteint Wæinemœinen, et il tombe au milieu des vagues, hors d'état de continuer sa route. Dans sa solitude et son abandon, il crée des îles, il creuse des baies, il façonne des bancs de sable. Un aigle passe dans les airs et laisse tomber quelques œufs sur le sein du dieu, qui les réchauffe sous ses membres, puis les fait rouler dans la mer. Avec ces œufs, Wæinemœinen crée le soleil, la lune, les étoiles, qu'il invoquait déjà avant sa naissance, et la terre, où il a marché. Ce premier chant est d'un bout à l'autre rempli des plus bizarres contradictions.

Toutes les merveilles opérées par le dieu ne le tirent point de sa douloureuse situation. Il continue à être le jouet des flots et des vents, et ne sait si, après avoir formé la terre, il doit bâtir une maison sur les vagues ou une maison dans l'air. Tandis qu'il délibère sur cet important problème, un coup de vent l'emporte dans le voisinage de la sombre demeure appelée Pohiola. Il pleure et se lamente. Louhi, le maître de la maison de Pohiola, vient à son secours, l'aide à regagner le rivage, et lui donne à boire et à manger. Wæinemœinen pleure encore et regrette son pays natal. Louhi promet de le faire

reconduire aux lieux qu'il désire revoir, s'il lui fabrique le *sampo* avec des plumes de cygne, un fil de laine, un grain de blé, un morceau d'une quenouille. Aucun des commentateurs de la mythologie finlandaise n'a pu expliquer encore ce que c'était que ce sampo, dont il est fréquemment question dans les anciennes poésies. M. Lœnrot pense que c'était l'image du dieu Jumala ; d'autres en font un ornement mystérieux, ou une nouvelle boîte de Pandore ; d'autres enfin, un instrument destiné tout simplement à moudre le blé, c'est à dire une de ces meules dont on se sert encore chaque jour dans les habitations d'Islande, de Norvège, de Finlande. Quoi qu'il en soit, Wæinemœinen ne peut forger le sampo ; mais il promet de le faire fabriquer par son frère Ilmarinen, l'habile ouvrier. La confiante hôtesse le laisse partir. Cependant les malheurs de Wæinemœinen ne sont pas encore finis. En s'en allant, il aperçoit la charmante fille de Pohiola, et l'invite à s'asseoir près de lui dans un traîneau. La cruelle beauté ne cède pas si promptement ; elle veut voir des preuves de force et d'adresse. Elle demande à Wæinemœinen de fendre un crin de cheval avec un couteau sans pointe, de frapper sur un œuf

sans le briser, de construire un bateau sur le roc sans que la hache touche au roc. A la troisième épreuve, la fortune abandonne Wæinemœinen. La hache lui entre dans le genou. Il essaie de guérir lui-même sa blessure ; malheureusement il a oublié les paroles magiques qui seules pourraient apaiser sa douleur, et il s'en va à la recherche d'un sorcier. Celui-ci se rappelle ce que le dieu a oublié. Il connaît son métier de sorcier et l'exerce avec dextérité, en sorte qu'après avoir été soumis à son opération, Wæinemœinen se retrouve plus fort qu'il ne l'était avant sa blessure. Il arrive enfin sur le sol natal, engage son frère à se rendre à Pohiola pour y fabriquer le sampo. Ilmarinen refuse d'aller dans ce pays sauvage. Wæinemœinen l'attire dans la forêt, et par un chant magique soulève une tempête qui emporte le forgeron à Pohiola. La prévoyante maîtresse de maison le reçoit avec empressement et lui présente sa fille parée de ses plus riches vêtements. Le jour, il travaille à confectionner le sampo ; la nuit, il tâche, mais inutilement, de gagner le cœur de la jeune fille.

Sur ces entrefaites arrive un autre amoureux ; d'une nature tout opposée à celle des deux pré-

cédents, d'un caractère aussi passionné, aussi entreprenant que celui de Wæinemœinen le sage, de Wæinemœinen le *vieux*, comme l'appellent les traditions, est prudent et réservé. Il s'appelle Louminkainen, et l'on ne sait à quelle race il appartient; ce qu'il y a de sûr seulement, c'est que sa mère est une habile sorcière. Elle prévoit les malheurs auxquels il va s'exposer, et veut l'empêcher de quitter le seuil paternel. Tous ses conseils sont autant de paroles perdues : Louminkainen aime la jolie fille de Pohiola et veut la demander en mariage. Pour l'obtenir, il faut qu'il tue d'abord un élan dans les domaines de Hiisi, le redoutable géant qui gouverne les forêts. Cette première épreuve accomplie, il faut qu'il s'empare d'un cheval sauvage; enfin, qu'il atteigne un cygne sur le fleuve de la mort. Ici il est surpris par un sorcier qui lance contre lui un serpent venimeux. Il tombe dans les eaux du fleuve, et le courant l'emporte dans l'empire des morts, où les fils de Tuoni le coupent en morceaux. Sa mère, ne le voyant pas revenir, part avec les ailes de l'alouette pour Pohiola, apprend de quel côté il est allé, et le cherche pendant de longs étés et de longs hivers. « Elle ne sait pas, dit le poème, elle ne

sait pas, la pauvre mère, ce qu'il est devenu, à quelle chair la chair de son fils est mêlée, dans quel sang coule son sang, s'il est encore sur les vagues ou sur la terre, sur les rochers ou dans les bois. Elle erre dans les forêts comme un sanglier; elle se glisse dans l'eau comme un serpent aquatique; elle court à travers les pins comme un écureuil, et à travers les rocs comme une hermine; elle le cherche sous le feuillage des arbres, sous les touffes de gazon, sous les racines de la bruyère. Elle interroge le sentier de la montagne, la lune et le soleil : le sentier et la lune ne l'ont pas vu; le soleil lui dit qu'il est au delà des mers, dans le fleuve des morts. » Elle se fait faire alors un rateau d'acier dont les dents ont cent brasses de longueur, elle traîne ce rateau dans les vagues profondes, retire l'un après l'autre les membres de son fils; quand tous ces membres sont réunis, elle invoque le secours de Méhilæinen. L'oiseau magique s'envole au delà des régions du soleil et de la lune, pénètre dans *les propres sources du créateur*, trempe ses ailes dans le miel de la vie, puis revient vers la pauvre mère, qui, à l'aide du baume céleste, ressuscite son fils.

Cependant Wæinemœinen veut retourner à

Pohiola et demander la main de la belle jeune fille. Par malheur sa mémoire infidèle a encore perdu le souvenir des trois mots puissants, des trois mots magiques, sans lesquels il n'ose entreprendre ce voyage difficile. Il veut aller les chercher dans l'empire des morts. Les filles de Tuoni tâchent de s'emparer de lui et lui jettent, au moment où elles le croient endormi, un réseau de fer sur le corps. Wæinemœinen, qui est sur ses gardes, se change en pierre et roule dans le fleuve, puis se change en serpent et passe à travers les mailles du réseau. Il sait qu'il peut encore trouver les mots dont il a besoin dans la bouche du vieux Wipunen; mais la route est longue et difficile : il faut passer sur les pointes d'aiguilles des jeunes filles, sur les glaives acérés des hommes, sur les haches de combat des héros. Il se fait des souliers, des gants de fer, une armure de fer, se met en chemin, et arrive au lieu où repose Wipunen, sur le sol où il repose depuis si longtemps qu'une forêt épaisse s'est élevée sur son tombeau. Wæinemœinen renverse la forêt, plonge un pieu de fer dans la bouche de Wipunen, qui se réveille et cherche vainement à se dégager du rude instrument qui le torture et le déchire. Il se résout

enfin à céder au vœu de son terrible adversaire, et chante un chant magique. Le fleuve, en l'entendant, cesse de soupirer et la mer de gémir.

Maître de son secret, Wæinemœinen se dirige vers Pohiola, et son frère Ilmarinen y arrive en même temps que lui. Louhi, en le voyant venir, engage sa fille à prendre Wæinemœinen pour époux. La jeune fille préfère Ilmarinen, qui cependant ne peut obtenir sa main sans avoir encore accompli trois travaux herculéens. Le premier est de labourer un champ plein de vipères, le second de dompter des ours et des sangliers, le troisième de prendre sans aucun instrument de pêche un brochet dans le fleuve de la mort. Ces trois épreuves faites, le mariage est décidé, et le pauvre Wæinemœinen s'en retourne fort triste.

Les noces se préparent à Pohiola. Le grand bœuf dont la tête et la queue touchent aux deux extrémités de la Finlande, doit être servi sur la table du banquet; pendant tout un été et tout un hiver, on travaille à brasser la bière qui doit réjouir les convives. L'écureuil et la marte y apportent les ingrédients qui la font fermenter; l'oiseau magique y répand le miel qu'il est allé chercher au delà de neuf mers. Louhi invite au

festin de noces les pauvres et les vagabonds, les boiteux et les paralytiques ; elle veut aussi avoir des chanteurs, et Wæinemœinen, surmontant sa douleur, arrive avec sa harpe et chante pendant trois jours.

La noce finie, la jeune fille se met à pleurer selon l'usage ancien qui existe encore dans quelques districts de la Finlande et de l'Estonie. Elle pleure et s'écrie : « Je le savais, je le savais, une voix me l'avait dit dans les années fleuries de mon printemps : tu ne resteras pas sous la tutelle de ta mère, dans le sein de ta nourrice. Un époux viendra te chercher, tu auras un pied sur le seuil de ta demeure, un autre dans son traîneau. C'était là le rêve de mon cœur, l'espoir de mes années fleuries. Maintenant mon départ approche, mon espérance se réalise. J'ai un pied sur le seuil de ma demeure, un autre dans le traîneau de mon époux. Cependant je ne m'en vais pas avec joie, je ne quitte pas avec bonheur la maison d'or où j'ai passé ma jeunesse. Je m'éloigne et je pleure. Ma mère bientôt n'entendra plus ma voix, mon père ne verra plus mes larmes. Comment les autres fiancées peuvent-elles être gaies ? Comment leur cœur peut-il être dans ce moment joyeux comme

une aurore de printemps? Moi, je suis triste comme le pauvre cheval que l'on vend, comme la pauvre jument que l'on emmène. Ma pensée est sombre comme une nuit d'automne, sombre comme une obscure journée d'hiver! »

La mère alors prend la parole, la console et lui donne des avis. Tout ce chant est comme une idylle charmante, tantôt pleine d'une grace naïve, tantôt parsemée de détails domestiques qui peignent avec vérité les mœurs actuelles de la Finlande. « Ne t'afflige pas ainsi, lui dit-elle. On ne t'emmène pas dans un marais, on ne te conduit pas dans un ruisseau. Tu as épousé un homme excellent, un guerrier hardi, un habile forgeron, un maître de maison qui mange un pain pur, et qui en donnera à sa femme un plus pur encore, un chasseur qui s'en va sur les bruyères désertes, dans les forêts, et ne laisse pas ses chiens dormir sur la paille. Trois fois déjà, dans ce printemps, il a préparé le bain de vapeur, trois fois il a peigné sa chevelure, trois fois il s'est essuyé le corps avec des branches sèches.

« Ne t'afflige pas ainsi, ne t'épouvante pas de quitter ta mère. Ton époux possède de grands troupeaux, cent bêtes à cornes, mille bêtes aux

mamelles pesantes, mille autres couvertes de laine.

« Ne t'afflige pas ainsi, ne t'épouvante pas de quitter ta mère. Ton époux n'a pas une terre où la moisson ne mûrisse, pas un sillon où l'avoine manque, pas un champ où le blé ne pousse. Au bord de chaque ruisseau, ton époux a un grenier plein de grains, des amas de semences en chaque endroit, une forêt où il cache son pain, une autre où le froment jaunit, de l'argent en quantité.

« Ne t'afflige pas ainsi, ne t'épouvante pas de quitter ta mère. Ton époux a des coqs de bruyère qui voltigent autour de lui, des coucous dorés qui couvent dans ses bois, des grives qui viennent gaiement se poser sur les rênes de ses chevaux.

« Et maintenant écoute, ma douce enfant, ma jeune sœur que je vais quitter, mon chant d'amour, ma plante verte, écoute les paroles de la vieille femme. Tu t'en vas dans une autre demeure, tu vas trouver une autre mère. Il n'en est pas dans une maison étrangère, auprès d'une nouvelle mère, comme dans la maison paternelle, sous la garde de la nourrice. Ne sors pas légèrement le soir, au clair de la lune;

le mal qui se fait, on le sait dans la maison. Le mal qui se fait, le mari le sait.

« Il faut que tu prennes garde aussi soigneusement aux rudes discours du vieillard, à sa langue acérée et lourde comme une pierre, aux froides paroles du beau-frère, aux propos moqueurs de la belle-sœur. Si le vieillard est fougueux comme un sanglier, et sa femme farouche comme un ours, si le beau-frère est acerbe comme un serpent, et la belle-sœur aiguë comme un clou, il faut que tu leur montres la même patience, la même humilité que si tu te trouvais devant ta propre mère ; il faut que tu aies la même soumission envers le vieillard, le même respect envers le beau-frère.

« Écoute, mon enfant, les paroles de la vieille femme. Il ne faut pas qu'une maîtresse de maison reste toujours à la même place ; elle doit visiter la grange, entrer dans la chambre où l'enfant pleure, le pauvre petit enfant qui ne peut pas parler, qui ne peut dire s'il a froid ou s'il a faim, jusqu'à ce qu'un ami lui vienne, jusqu'à ce que la voix de sa mère arrive à son oreille. »

La bonne mère se tourne ensuite vers le jeune époux et lui dit : « Fiancé, mon bon frère, il ne faut pas que tu emmènes notre douce colombe

pour lui faire souffrir le besoin, pour qu'elle pétrisse du pain d'écorce de bouleau, ou des gâteaux de paille. Il faut que tu l'emmènes dans une riche maison, pour tirer le grain de l'armoire, pour manger des gâteaux avec de la crème, pour goûter un pain de froment, pour pétrir une pâte pure.

« Fiancé, mon bon frère, il ne faut pas que tu enseignes à notre douce colombe le chemin qu'elle doit suivre, avec le fouet du maître; il ne faut pas qu'elle soupire sous la corde, qu'elle pleure sous la verge, qu'elle gémisse sous la lanière. Songe à ses fraîches années, songe à son cœur de jeune femme. Donne-lui tes leçons avec calme. Instruis-la quand la porte est close, instruis-la par la parole la première année, par le regard la seconde, par le geste léger la troisième. Si alors elle ne répond pas à tes vœux, tire un jonc du marais, une plante sèche des champs, touche-la avec la pointe d'une baguette, châtie-la avec un roseau, avec une branche d'arbre couverte de laine.

« Si alors elle ne t'obéit pas, prends une verge dans la forêt, prends une branche de bouleau, cache-la sous ton habit, afin que les habitants d'une autre maison ne puissent la voir; frotte-

lui les épaules, assouplis-lui le dos. Ne la frappe point sur les yeux ni sur les oreilles, de peur qu'en voyant son visage meurtri, le beau-père et le beau-frère ne demandent si elle a été attaquée par le sanglier et maltraitée par les ours. »

La jeune fille cependant pousse de longs soupirs. La douleur est dans son ame, les larmes coulent de ses yeux. Elle éclate en sanglots et dit : « Je n'ai pas été autrefois plus malheureuse que les jeunes filles, ni plus pâle que les poissons du lac. A présent, je suis plus malheureuse que les autres jeunes filles, et plus pâle que les poissons du lac.

« Comment récompenserai-je ma mère du lait dont elle m'a nourrie et mon père de sa bonté? Je te remercie, mon père, de l'asyle où tu m'as élevée, des aliments que tu m'as donnés. Je te remercie, ma mère, toi qui m'as bercée dans mon enfance, portée toute faible dans tes bras, et nourrie de ton sein. Je vous remercie, braves gens de la maison, ô mes amis d'enfance, vous avec qui j'ai vécu, avec qui j'ai grandi dans mes belles années.

« Maintenant il faut que je quitte la maison d'or, la chambre de mon père, la demeure hospitalière de ma mère.

« Que le bonheur soit avec toi, ô ma chère chambre, couverte de lambris! il me sera doux de revenir ici, de te revoir encore. Que le bonheur soit avec toi, chambre de mon père, avec ton plancher de bois! Que le repos soit à jamais dans cette habitation, dans les beaux arbres qui l'entourent, dans les champs que je vais quitter, dans les forêts pleines de fruits savoureux, dans le lac avec ses cent îles, dans la vallée où j'ai grandi avec la bruyère! »

Ilmarinen emporte la jeune fille dans un traîneau, et s'écrie : « Adieu, maison de Pohiola, adieu, arbustes du ruisseau, arbres puissants de la forêt, broussailles des champs, fruits de la vallée, et vous, plantes du lac, et vous, rameaux de l'aulne, tiges du bouleau, racines du sapin, adieu. »

Et il s'éloigne, tenant d'une main les rênes de son cheval, de l'autre enlaçant le corps de sa jeune femme, un genou hors du traîneau, un genou près d'elle. Le cheval court avec rapidité, le traîneau glisse légèrement sur la neige. Bientôt Ilmarinen distingue la fumée de son toit; il arrive à la porte de sa demeure, et sa mère est là qui accourt avec tendresse au-devant de la jeune mariée, et les festins recommencent, et Wæine-

mœinen, reprenant sa harpe, célèbre tour à tour dans ses chants les hôtes de la maison.

A ce chant nuptial succède un épisode dont l'incorrigible Louminkainen, qui a déjà passé par l'empire des morts, est encore le héros. Il a appris les projets de mariage, il veut les faire échouer, il veut retourner à Pohiola et épouser lui-même la jeune fille. En vain sa mère lui représente avec angoisse les douleurs qu'il a déjà souffertes, les dangers auxquels il va de nouveau s'exposer. Le tenace Finlandais ne redoute rien, il veut partir, il part, et, en apprenant que le mariage auquel il voulait s'opposer est conclu, que sa bien-aimée est loin, il entre dans une telle fureur, qu'il appelle au combat tous ceux qui l'entourent, et commence par tuer le maître de la maison. Il revient chez sa mère et lui raconte ce qui s'est passé. La pauvre mère l'engage à se dérober aux poursuites de ses ennemis, elle lui indique un refuge dans une île où il passe d'abord une heureuse vie au milieu d'un grand nombre de jeunes filles. On dirait l'île enchantée de Circé, et il est probable qu'il y a plus d'un souvenir de la tradition grecque dans ces chants du peuple finlandais.

Un beau jour, Louminkainen s'aperçoit que

son bâteau est brûlé. Il en reconstruit un aussitôt, s'abandonne de nouveau à la mer, et arrive sur la grève de Pohiola. La terrible sorcière du logis amasse alors une quantité de frimas et enchaîne l'embarcation du voyageur aventureux dans les glaces. Lui-même n'échappe qu'avec peine à la rigueur subite du froid, se retire dans une forêt inconnue, et s'écrie dans l'amer repentir de sa témérité : « Malheur à moi, pauvre homme! dans quel péril me suis-je jeté! Combien de jours, combien d'années faudra-t-il que j'erre vainement! Maintenant ma mère pleure à son foyer, ma nourrice se désole : — Où est mon fils, dit-elle, mon fils abandonné? Est-il dans les champs de Tuoni, dans les sombres plaines des morts? Pauvre femme que je suis! mon fils à présent n'arrête pas le coq de bruyère dans son essor, les petits oiseaux dans leur vol, l'hermine dans sa course, l'écureuil dans ses sauts.

« Hélas! non, ma bonne mère, ma tendre nourrice. Tu as élevé sous ton aile une troupe de colombes et de cygnes. Le vent cruel est venu et les a dispersés. L'orage a renversé et brisé la barque des frères. Nous formions autrefois, dans des temps meilleurs, un cercle nombreux ; la maison était remplie de mes sœurs ;

le bateau rempli de mes frères. A présent, il n'en reste pas un.

« Je me souviendrai toujours des douces années d'autrefois. Je grandissais comme une plante vigoureuse dans notre maison. J'étais beau comme la fleur des champs. Beaucoup de gens alors arrêtaient leurs regards sur moi, et remarquaient ma force. Maintenant mon visage est noir comme les baies de la forêt.

« Je connais le sol où je suis né, et la chambre où j'ai été élevé. Je ne connais pas le lieu où la mort me surprendra. »

Après cet épisode, nous revenons aux principaux héros du poème. Ilmarinen a acheté un esclave qui, selon la tradition, a rompu ses langes, a déchiré ses lisières trois jours après sa naissance. On lui donne un enfant à garder, l'esclave égorge l'enfant et brûle le berceau. On lui commande de défricher une forêt, il y jette un sort, et rien n'y peut plus croître. La femme d'Ilmarinen l'envoie paître ses troupeaux, et, pour le punir de ses méchancetés, elle lui donne un pain dans lequel elle a mis une grosse pierre. Le maudit esclave, en trouvant cette pierre, massacre son troupeau et revient au logis avec une quantité d'ours et de sangliers qui tuent la

femme d'Ilmarinen. L'esclave s'enfuit. Ilmarinen pleure jour et nuit son épouse chérie, et, ne sachant comment la remplacer, il fabrique une femme d'or et d'argent; mais il ne peut lui donner la parole, et, quand il repose auprès d'elle, il la trouve trop froide. Il en fait présent à son frère, qui la prend avec joie dans ses bras et s'écrie. après l'avoir serrée sur son cœur : « O vous, enfants des nouvelles générations, tant que le monde subsistera, tant que la clarté de la lune brillera dans le ciel, ne vous faites pas une fiancée d'or et d'argent. L'or et l'argent jettent un froid glacial sous les plus chauds vêtements. »

Ilmarinen, désolé de son veuvage, entreprend un voyage à Pohiola pour y trouver une nouvelle fiancée, et en revient sans avoir pu atteindre son but. A son retour il raconte à Wæinemœinen de quel bonheur on jouit à Pohiola par le magique effet du sampo. Wæinemœinen l'engage à se joindre à lui pour s'emparer de ce talisman précieux. Ilmarinen cède à ses instances, se forge une grande épée et une magnifique armure, puis tous deux cherchent des chevaux pour entrer en campagne. Mais Wæinemœinen entend un bateau qui soupire au bord de la mer

et se plaint d'être abandonné dans l'oisiveté, de ne plus sillonner les vagues, de ne plus combattre. Les deux héros, touchés de ses plaintes, le prennent pour faire leur voyage. Wæinemœinen se place au gouvernail, Ilmarinen rame. Ils rencontrent Louminkainen, qui a une vengeance à exercer à Pohiola, et se joint gaiement à eux. Tout à coup leur bateau s'arrête et cesse d'obéir à la rame impatiente. Wæinemœinen regarde d'où peut venir l'obstacle qui les empêche d'avancer, et s'aperçoit que leur barque est entravée par un énorme brochet; il tue le brochet à coups d'épée, prend ses arêtes, les dispose en forme de harpe, y met des cordes faites avec des crins des chevaux fougueux de Hiisi, des poulains de Lempo, l'esprit mystérieux, et la harpe est achevée, la harpe qui, dans ses profondes mélodies, doit avoir tour à tour l'accent terrible et solennel des vagues où le dieu a pris ses branches d'ivoire et le soupir mélancolique du bois où il a façonné ses cordes.

Le dieu Wæinemœinen offre cette harpe aux vieillards : ceux-ci essayent de la faire vibrer, et leur tête tremble; l'accord ne suit pas l'accord, le son joyeux ne répond pas au son joyeux.

Il la présente aux jeunes gens : ils essayent de la faire vibrer, et leurs mains tremblent ; l'accord qu'ils en tirent n'est pas un véritable accord, le son joyeux ne répond pas au son joyeux. Le gai Louminkainen la prend, puis l'habile Ilmarinen, et ni l'un ni l'autre ne peuvent lui donner la vibration harmonieuse. Wæinemœinen l'envoie à Pohiola, et tous les habitants de la maison, hommes et femmes, jeunes garçons et jeunes filles, l'essayent tour à tour et n'en tirent que des sons discordants. Le vieillard se réveille dans son repos et s'écrie avec impatience : Cessez de faire gémir cet instrument, ce bruit fatigue mes oreilles, ses rudes vibrations troubleront mon sommeil pendant toute une semaine. Si la harpe du peuple finlandais n'est pas plus harmonieuse, laissez-la dormir en silence, jetez-la au fond des vagues, ou mettez-la entre les mains du maître. La harpe répond : Je ne mérite pas d'être jetée au fond des vagues, je résonnerai doucement sous la main du maître.

Alors, dit le chantre du *Kalewala*, alors le sage Wæinemœinen, ayant purifié ses mains, s'assied sur un roc, au bord de l'onde argentée, pose la harpe sur ses genoux, la tient sous ses doigts, et s'écrie d'une voix élevée : Que celui

qui n'a pas encore connu la douceur du chant, le charme de la mélodie, s'approche et écoute. Et il joue sans effort et il chante. Ses doigts courent sur les flancs et sur les cordes de la harpe; le son harmonieux s'élève dans l'air, l'accent joyeux répond à l'accent joyeux. L'accord musical s'échappe des branches d'ivoire de la harpe, de ses cordes de crin.

« Nul animal dans la forêt ne continue sa course, nul oiseau dans l'air ne poursuit son vol. Le sanglier écoute dans son antre marécageux, l'ours sort de sa tanière, de sa tanière entourée de sapins; il s'élance vers la barrière de la forêt, la barrière tombe, l'ours s'élance sur les arbres et se balance sur les rameaux, tandis que Wæinemœinen répand de tous côtés ses joyeux accords.

« Le vieux maître de la forêt, le sombre Tuopio, avec sa longue barbe, s'approche aussi, prête l'oreille, et tous les animaux dont il est le roi le suivent. Sa femme met ses bas bleus, noue des cordons rouges autour de ses souliers, monte sur les tiges de bouleau, se berce sur les branches de l'arbre, écoute les sons de la harpe et la mélodie de ses cordes.

« Il n'est pas un animal vivant dans les bois,

pas un être vivant dans l'air, pas un oiseau léger, qui ne s'avance et baisse la tête pour entendre ces doux accords. L'aigle vient des régions élevées, le vautour descend des nuages, la mouette s'arrête sur les vagues, le cygne sort des lacs; les petits pinsons, les alouettes et les serins accourent se percher sur les épaules du dieu.

« Le soleil avec ses rayons éblouissants, la lune avec sa douce lumière, s'arrêtent dans le ciel et éclairent la harpe.

« Il n'est pas un animal vivant dans les eaux qui n'agite ses nageoires et ne s'approche pour entendre. Les saumons et les truites, les brochets et les phoques accourent à la fois; les petits poissons glissent jusque sur les bords de l'onde et s'arrêtent pour écouter le chant de Wæinemœinen.

« Atho, le roi des vagues, le vieillard à la barbe verte, s'avance sur son siége de nacre; la belle reine des eaux peignait avec son peigne d'or ses longs cheveux et les essuyait avec une brosse d'argent. Lorsque le chant harmonieux arrive à son oreille, le peigne d'or tombe de ses doigts, la brosse d'argent s'échappe de ses mains; elle s'élance en toute hâte, s'élève audessus des flots, et, la poitrine appuyée contre

un roc, écoute, ravie, les sons de la harpe, les merveilleuses mélodies du chant.

« Il n'y a pas un héros, un homme au cœur endurci, pas une femme qui ne soit émue jusqu'aux larmes. Les jeunes et les vieux pleurent, et ceux qui sont mariés et ceux qui ne le sont pas, et les garçons, et les filles, et les petits enfants; tous pleurent en écoutant les touchantes harmonies de la harpe finlandaise. Wæinemœinen pleure aussi ; la source des larmes s'ouvre doucement dans son cœur, les larmes s'amassent sous sa paupière et coulent plus nombreuses que les fruits de la forêt, que les têtes d'alouettes, que les œufs du coq de bruyère; elles roulent sur ses larges joues, sur sa forte poitrine, sur ses genoux et sur ses pieds; elles pénètrent à travers ses cinq camisoles de laine, ses six ceintures d'or, ses sept robes bleues, ses huit vêtements de vadmel; elles roulent sur les rives de l'onde, et de ces rives elles tombent dans les flots limpides où elles se changent en perles. »

J'éprouve un grand regret à rendre si mal, dans une prose décolorée, cette page du *Kalewala*, qui, avec la mélodie, la richesse d'images des vers finlandais, est, sans contredit, une des

plus belles et plus ravissantes pages qui existent dans la poésie ancienne et moderne.

Le chant achevé, Wæinemœinen pose la harpe dans le bateau, s'avance vers Pohiola, et déclare qu'il veut avoir la moitié du sampo. — Non, lui dit Louhi, on ne peut partager l'hermine, et l'écureuil est trop petit pour trois. Wæinemœinen plonge, par sa magie, tous les habitants de la maison dans un lourd sommeil. Les héros s'emparent du sampo, l'emportent dans leur barque et s'élancent gaiement sur la mer. Trois jours après, ils approchent de leur but, ils distinguent les portes de leur demeure, Wæinemœinen entonne un chant joyeux. Une des servantes de Pohiola l'entend, pousse un cri, et tout le monde s'éveille. Louhi court à l'endroit où était caché son sampo, et ne le trouve plus. La sorcière implore le secours du puissant Ukko, elle le prie de jeter sur la route des voyageurs un de ses plus terribles orages. Ukko exauce ses vœux : l'orage soulève les vagues profondes de la mer, et Wæinemœinen y perd sa harpe chérie. Ilmarinen, épouvanté, gémit de s'être confié aux flots. Son sage frère le console et lui dit : — Les larmes ne nous arrachent pas au danger, les gémissements ne nous sauvent pas des mauvais jours;

Cependant Louhi, non contente d'avoir, par ses invocations, excité la tempête, s'élance sur son bateau, et poursuit les ravisseurs du sampo. Au moment où elle approche, Wæinemœinen lui jette un roc qui brise la barque où elle est assise. Pour assouvir sa vengeance, elle se change en aigle, prend ses rameurs sous ses ailes, vole sur le mât de l'embarcation du dieu, saisit avec ses serres le sampo, et s'efforce de l'enlever. En vain Ilmarinen et Louminkainen la frappent avec leur épée : elle reste attachée à sa proie et ne la lâche pas. Wæinemœinen ne se sert point de son glaive, il prend seulement la rame du gouvernail, et en donne à droite et à gauche des coups si rudes, que tous les hommes cachés sous les ailes de Louhi tombent dans la mer, et qu'elle même a les doigts meurtris et brisés, à l'exception d'un seul, avec lequel elle jette le sampo dans les flots. Une partie du précieux talisman tombe au fond des vagues, une autre est emportée sur le rivage par le courant; Louhi ne garde que le couvercle du trésor. La sorcière, furieuse, répand les maladies mortelles autour de la demeure des héros. Wæinemœinen chasse ces fléaux dans un autre pays. Elle ensorcèle le soleil et la lune, et cache leur lumière.

Ilmarinen et son frère montent à la huitième voûte du ciel, pour savoir d'où viennent ces ténèbres profondes. Là ils font jaillir le feu de la pointe de leurs épées. Une étincelle tombe sur la terre et l'embrase. Le soleil et la lune sont encore invisibles : Ilmarinen fabrique deux astres d'or et d'argent; mais ils ne répandent aucune clarté. Wæinemœinen se résout alors à tenter encore une fois le voyage de Pohiola. Il s'avance intrépidement dans la maison hostile, et demande où sont les deux globes de lumière qui éclairent le monde. On lui répond qu'ils sont à tout jamais cachés dans les flancs d'une montagne. Wæinemœinen provoque tous ses ennemis au combat, et leur coupe la tête. Il revient auprès de son frère, tous deux tentent de pénétrer dans l'intérieur de la montagne magique, et leurs efforts sont inutiles. Ilmarinen rentre dans sa forge, et se met à fabriquer des instruments pour briser le rempart de roc. Louhi, sous la forme d'une alouette, s'approche de lui et lui demande ce qu'il fait. — Un collier de fer, répond-il, pour la femme de Pohiola. La sorcière, effrayée, court dégager le soleil et la lune de leurs entraves, et revient annoncer cette nouvelle à Ilmarinen, qui la porte en toute hâte à son frère;

le dieu de la poésie entonne aussitôt un chant enthousiaste.

Il semble que l'épopée symbolique de la Finlande devrait se terminer là. Le combat du mal et du bien est fini. Les dieux ont vaincu les esprits mauvais, les noires ténèbres se sont entr'ouvertes aux rayons du jour, la clarté des astres célestes a ravivé le monde. Mais Wæinemœinen a perdu sa harpe dans l'orage, et le peuple finlandais est trop amoureux de la poésie pour se représenter son dieu suprême privé du magique instrument qui attendrit la nature entière.

Un jour, il s'en allait à travers champs, la tête baissée, songeant à la joie qu'il éprouverait à faire vibrer encore les cordes mélodieuses. Il aperçoit un bouleau solitaire qui soupire et pleure, il lui demande d'où vient sa tristesse, et le bouleau lui répond : « Je pleure de me voir ainsi abandonné sans appui dans ce lieu funeste. Souvent, pendant l'été, les bergers impitoyables me torturent et me lacèrent. Ils déchirent mon écorce blanche, ils épuisent ma sève. On frappe sur ma tige, on coupe mes rameaux. Trois fois déjà, dans le cours de cette saison, la hache cruelle est tombée sur ma tête, sur mes flancs

et sur ma couronne. Voilà pourquoi je pleure, et toute ma vie je pleurerai d'être abandonné sans soutien, dans ce lieu funeste, à l'approche du rude hiver. Chaque année la douleur me change, ma tête est pleine de sollicitude, et ma face pâlit aux jours froids, à la triste saison. Le vent d'orage me dépouille de mes feuilles, j'aurai froid quand viendra l'hiver, je serai faible et nu, exposé aux frimas et à la tempête. — Console-toi, lui dit le dieu compatissant; je veux changer ta douleur en joie, je veux faire résonner harmonieusement tes rameaux. » Et avec les branches du bouleau, Wæinemœinen se façonne une nouvelle harpe; puis il erre encore à travers champs, et rencontre une jeune fille qui soupire et murmure une parole d'amour. — Jeune fille, lui dit-il, fais-moi un doux présent; donne-moi six de tes cheveux. Elle penche la tête en riant, lui donne les beaux cheveux longs qu'il demande, et il en fait des cordes pour sa harpe, et il chante avec bonheur. Les coteaux s'inclinent dans la vallée pour l'entendre, les montagnes de cuivre tressaillent, les rocs répètent ses accords, les vieux troncs d'arbres dansent en cercle autour de lui. Son chant résonne dans six villages, dans sept paroisses. L'aigle, en l'écoutant, oublie sa couvée dans son

aire, et les larges pins se courbent humblement quand le dieu de la poésie passe sous leurs rameaux.

Mais voilà qu'un nouveau dieu apparaît avec sa pure auréole sur la terre de Wæinemœinen. Une loi de paix et d'amour efface la loi sévère des géants ; un essaim d'anges et de chérubins dissipe par son souffle les derniers nuages de Pohiola, les sombres brumes de l'olympe finlandais. Les poètes du *Kalewala* ajoutent un hymne pieux à leur épopée païenne : ils chantent avec une grace idyllique, avec une naïve hérésie, avec un singulier mélange de souvenirs anciens et de croyances nouvelles, la naissance du Sauveur, la vierge Marie, la douce Mariette.

Mariette est une jeune et tendre bergère, qui s'en va sous un ciel sans tache, à travers les vertes vallées. Les champs s'émeuvent à son aspect, les arbres l'appellent sous leur ombre, les fleurs la regardent avec amour, les petits fruits de la prairie lui sourient et lui disent : Viens, oh! viens nous cueillir. Mariette s'arrête près d'une baie savoureuse et lui dit : Monte sur mes pieds. La baie se détache de sa tige et se pose sur les pieds de la bergère. Monte à ma ceinture, dit encore la vierge sainte, monte à mes lèvres. La

baie monte, monte, et entre dans la bouche pure de Mariette, qui, par le suc de la petite plante, devient mère. Quand elle se sent près d'enfanter, elle prie la femme d'Hérode de lui préparer un bain, et la méchante femme la renvoie durement. Mariette prie alors son bon cheval de lui faire, avec son souffle, un bain de vapeur, et le cheval obéit, et la douce vierge, réchauffée par l'haleine de l'animal fidèle, donne le jour à un charmant enfant. Sa première pensée est de le porter au prêtre, son premier soin de le faire baptiser. Alors Wæinemœinen s'avance, Wæinemœinen qui prévoit l'avenir, et il s'écrie : Il faut conduire cet enfant dans le marais, lui écraser la tête, lui briser les membres avec un marteau. Le petit enfant, âgé de deux semaines, lui dit : Tais-toi, vieux magicien de la Carélie ; cette fois, tu as mal interprété la loi ; tu as prononcé un sot jugement.

Le prêtre baptise l'enfant, qui devient roi de la forêt, maître des îles riches et fécondes. Le vieux Wæinemœinen se retire triste et confus, se construit un bateau de fer, navigue au loin, et se cache dans les régions inférieures du ciel ; mais, en s'en allant, il laisse à la Finlande sa

harpe merveilleuse, sa harpe qui chante l'amour et réjouit le cœur.

Ainsi finit l'antique épopée finlandaise, par une pensée d'espoir, par un mythe chrétien, par l'alliance intime de la nature avec la divinité du Christ. La nature est la base première, l'élément principal de cette poésie traditionnelle. C'est la beauté, la force, la grandeur de la nature que le rhapsode populaire de Finlande dépeint par ses personnifications; c'est la lutte et l'action des éléments qu'il représente par des images symboliques. Ce rhapsode, on le voit, n'a point étudié dans les écoles; un savant professeur ne lui a pas enseigné d'une voix doctorale d'où vient le tonnerre et d'où vient l'éclipse de soleil; un habile grammairien ne lui a pas expliqué, dans ses phrases verbeuses, les merveilleux secrets du langage figuré, ni la science de l'abstraction. Enfant naïf de la nature, vivant avec elle et passionné pour elle, il ne s'est point étudié à rendre l'émotion qu'elle produit sur son esprit par des figures de rhétorique. Il regarde seulement et il admire. Il s'en va le soir le long des vallées, au haut des montagnes, il écoute le soupir du vent dans les forêts, le murmure plaintif des vagues qui tombent sur la grève, le bruit orageux de la

cascade ; il contemple dans sa mélancolie les voiles d'azur de l'horizon lointain, les brumes épaisses de l'hiver, les rayons de pourpre de l'été, et il raconte avec enthousiasme tout ce qu'il a vu et entendu dans les rêves de sa solitude; et lorsqu'un sentiment d'amour, une pensée de joie ou de douleur, un regret ou un espoir, s'éveillent dans son cœur, pour peindre les émotions qui l'agitent, il emploie les couleurs, les images de sa nature aimée. Il associe à ses chants de bonheur ou à ses larmes tous les êtres animés et inanimés qui l'entourent, le sol où il a vécu, les arbres avec lesquels il a grandi, le ruisseau qui baigne ses pieds, les nuages qui flottent sur sa tête, les astres qui l'éclairent. Ce n'est pas une idée panthéistique qui agit ainsi sur lui, non, c'est un sentiment plus naïf encore et plus intime : c'est l'alliance étroite et pour ainsi dire la fusion de son être avec les éléments. Ce ne sont pas les divinités des eaux, des bois, qu'il recherche et vénère; c'est la nature même dans sa grace et sa puissance, dans ses douces harmonies et sa mâle beauté.

Un autre trait non moins caractéristique du *Kalewala* est la peinture continuelle du pouvoir de la magie et de ses redoutables effets. Le

sampo, que Wæinemœinen et Ilmarinen ont un si grand désir d'enlever, après l'avoir donné à Pohiola, est un talisman magique qui répand le bonheur et la prospérité dans la demeure qui le possède. C'est par la magie que la mère de Louminkainen ressuscite son fils, c'est par la magie que les deux principaux héros du poème accomplissent leurs plus périlleuses entreprises, que la sorcière Louhi gouverne les éléments, dérobe le soleil et la lune, et épouvante les dieux eux-mêmes. Toute la longue lutte dont cette épopée raconte les vicissitudes n'existe point entre les fils des géants et les sombres habitants de Pohiola : elle est établie entre deux intelligences mystérieuses dont l'idée abstraite se révèle par des personnifications. L'un cherche la lumière, l'autre se plonge dans les ténèbres; l'une et l'autre s'attaquent, se combattent par des moyens magiques, et c'est la magie qui donne la victoire.

Dans toutes les traditions des peuples du Nord, on retrouve ce caractère superstitieux, cette absorption de la réalité dans la fantaisie, de l'action positive dans le symbole merveilleux. La nature sombre et grandiose au milieu de laquelle ils vivent, éveille en eux cette crainte in-

stinctive d'où naît la superstition. Les brumes aériennes, les nuages épais amassés autour d'eux, leur montrent mille formes bizarres, mille figures errantes auxquelles leur imagination donne la vie et la pensée. Les éléments capricieux dont ils sont à tout instant victimes, les phénomènes étranges qui éclatent sans cesse sous leurs yeux, devaient nécessairement, avant les découvertes de la science, produire dans leur esprit une terreur inexplicable et des croyances surnaturelles.

Les anciens Islandais expliquaient les tremblements de terre par les souffrances de Loki, comme les Grecs par les souffrances des géants. Leur tonnerre était le char d'airain du dieu Thor roulant sur les nuages, et leurs conteurs de sagas parlent constamment des *trolles* qui prédisent l'avenir, des armures magiques fabriquées par les nains. Odin lui-même, dans le chant de l'Edda qui lui est attribué, dans le Havamal, vante le pouvoir des incantations, le redoutable effet des runes.

Chez eux pourtant la force physique l'emportait sur la force intellectuelle. Aux yeux de cette race de pirates aventureux, le courage était la plus belle des vertus, le butin enlevé à l'ennemi

après une longue bataille, le plus noble des trophées. Le *berserkir* s'acquérait un renom illustre par ses duels sanglants ; le fier *vikinger*, appuyé sur son glaive, bravait audacieusement le pouvoir des princes et défiait, comme Ajax, les dieux eux-mêmes.

Les Finlandais, doués d'une humeur moins belliqueuse, dominés de côté et d'autre par des tribus guerrières, et vivant d'une vie retirée et sédentaire, cherchaient dans les rêves de leur esprit, dans les mystérieuses combinaisons des paroles cabalistiques, un soutien pour les heures de danger, une arme offensive et défensive, un élément d'influence et de fortune. « L'ignorant, dit un de leurs vieux proverbes, se donne beaucoup de peine et n'arrive à rien, l'homme habile atteint facilement son but, » et nul homme ne leur semblait plus habile que celui qui pouvait, soit par les leçons de son père, soit par ses propres études, acquérir la science magique. Tandis que les Scandinaves portaient sur toutes les côtes étrangères les signes sanglants de leur bravoure, les Finlandais s'illustraient au loin par leur sorcellerie. L'historien suédois Olaus Magnus la signale en termes bien pré-

cis[1]; Saxo le grammairien et Snori Sturleson en citent plusieurs exemples dans leurs livres, et Tacite a très vivement caractérisé les effets de cette sorcellerie, quand il dit en parlant des Finlandais : *Securi adversus homines, securi adversus deos*. Les sorciers de Finlande bravaient la terre et le ciel ; ils pouvaient jeter un nuage sur le soleil, soulever les vagues de la mer, faire mugir la tempête, ou enfermer le vent dans un sac de cuir et le vendre aux navigateurs comme une provision de voyage. Ceux qui se dévouaient à cette honnête profession de sorciers, jouissaient d'une haute considération et d'un redoutable ascendant ; on les recherchait et on les craignait ; ils avaient, comme tous les savants des écoles, leurs disciples et leurs sectateurs, et, comme tous les puissants de la terre, leurs courtisans et leurs favoris. Malheur à qui semblait douter de leur expérience, à qui osait affronter leur colère ! Ils pouvaient déchaîner contre lui la peste et la famine, lancer dans sa demeure les sangliers farouches et les ours affamés, renverser sa barque sur les vagues, anéantir ses moissons, faire périr ses troupeaux.

1 « Aquilonis regio, Finlandia ac Lapponia ita erat docta maleficiis olim in paganismo. »

Que dis-je? ils pouvaient même invoquer contre lui l'empire des morts, car la terre et l'air, les régions visibles et invisibles, l'onde et le feu, obéissaient à leurs enchantements. Mais si on savait les prendre adroitement, s'insinuer dans leurs bonnes graces, leur donner à propos une pièce d'argent, ces souverains des éléments étaient les meilleures gens du monde. Ils vidaient une cruche de bière comme de simples mortels, et acceptaient sans difficulté un témoignage palpable d'estime et de reconnaissance. On pouvait alors attendre d'eux toutes sortes d'agréables services. Ils guérissaient les maladies, ils retrouvaient les bestiaux égarés dans les bois, les objets volés, et quelquefois même le voleur. On venait les consulter de loin dans les divers accidents de la vie, et, quand ils se présentaient à la porte d'une maison, on accourait au devant d'eux avec respect.

Le christianisme n'effaça point ces grossières erreurs d'un peuple ignorant et crédule. Les sorciers, proscrits par les prêtres, continuèrent longtemps encore à pratiquer leurs maléfices, et la Finlande garda durant plusieurs siècles sa vieille réputation de contrée ensorcelée. Pendant la guerre de trente ans, on disait en Alle-

magne que Gustave-Adolphe avait parmi ses troupes une compagnie de Lapons qui, par ses enchantements, assurait le succès de ses armes. Voltaire lui-même, le sceptique, le railleur Voltaire, raconte, dans son *Histoire de Charles XII*, que les Russes attribuaient généralement à l'effet de la magie, à la puissance du diable, la perte de la bataille de Narva. Dans la dernière guerre de Finlande, en 1808, ces contes de sorcellerie trouvaient encore des oreilles crédules. A la fin de l'hiver, les Russes, essayant de conduire quelques canons sur la côte de Helsingfors pour assiéger la forteresse de Sveaborg, se virent tout à coup arrêtés par un tel amas de terre molle et fangeuse, qu'ils ne purent traîner plus loin leurs munitions. Les soldats attribuèrent cet accident à un vieux mendiant finlandais qu'ils avaient rudoyé le matin, et qui se vengeait de leurs mauvais traitements en entravant ainsi leur marche. A l'heure qu'il est, je ne suis pas sûr que, dans quelque *pœrte* enfumé de la Savolax ou de la Carélie, un sorcier finlandais n'exerce pas encore ses incantations pour assurer le succès d'une de ses entreprises, ou obtenir une meilleure récolte que ses voisins.

Le *Kanteletar*, publié par M. Lœnrot à peu près dans le même temps que le *Kalewala*, est un recueil de poésies lyriques composées en grande partie par les gens du peuple et chantées par le peuple. Le dieu des vers a vraiment légué sa harpe mélodieuse, sa *kantele*, aux Finlandais, et ils la font vibrer avec amour. Si le long des côtes, dans l'enceinte des villes, le sentiment de l'ancienne poésie nationale s'altère ou s'efface par le contact des étrangers et les relations multipliées du commerce; dans l'intérieur du pays, dans les provinces de la Carélie et de la Savolax par exemple, il subsiste encore avec toute son énergie et sa naïveté primitives, et il n'y a peut-être pas là, dit M. Lœnrot, une paroisse qui ne compte plusieurs poëtes.

Les poëtes sont de simples paysans bien plus pauvres encore que le pauvre Burns. Quelquefois ils improvisent leurs vers et les chantent aussitôt dans une fête, dans une cérémonie; quelquefois ils les composent lentement et avec soin; ils les modulent dans leur pensée, le matin en allant au travail, le soir en se reposant auprès du foyer. Souvent ils se réunissent plusieurs pour composer une même pièce [1]. S'ils savent

[1] M. Lœnrot en cite une qui se termine ainsi : « On a travaillé

écrire, ce qui n'arrive pas toujours, ils font une copie de leurs vers et la gardent précieusement; sinon, ils les conservent dans leur mémoire. S'il y a dans une paroisse deux poètes amis, ils se réunissent souvent aux heures de loisir, s'asseoient l'un en face de l'autre, se prennent la main, et, se balançant mutuellement en avant et en arrière, ils improvisent et chantent leurs chansons. L'un d'eux entonne la première strophe, l'autre marque chaque cadence, et, lorsque la strophe est finie, il la répète tout entière. Pendant ce temps l'improvisateur compose la seconde; puis il abandonne la suite du chant à son ami, et fait à son tour le rôle de répétiteur. S'ils sont plusieurs d'une force à peu près égale, ils s'adressent comme les bergers de Virgile, ou les minnessingers de la Wartbourg, des défis poétiques. Ils s'assemblent à certains jours sous les lambris enfumés du *pœrte*, leurs amis se rangent de côté et d'autre, comme les témoins d'un duel, et la lutte commence. Chacun des

toute la semaine à construire ces vers; la base en fut posée le dimanche; on y revint le lundi; on y ajouta quelque chose le mardi, puis le mercredi; on n'était pas libre le jeudi; le vendredi, ces vers touchaient à leur fin; le samedi, c'en était fait. Ce n'est pas un seul homme qui les a composés, ce sont plusieurs poètes habiles dans l'art et exercés au chant. »

concurrents doit tour à tour et sans hésiter prendre la parole. La facilité avec laquelle il répond à son adversaire est surtout ce que l'on admire, et je dois avouer que les suffrages des auditeurs ne sont pas pour celui qui chante le mieux, mais le plus longtemps. Il y a un proverbe finlandais qui dit : La nuit allonge le jour, et le chant allonge la cruche de bière. Quelquefois le combat des poètes dure toute la soirée et se continue encore pendant la nuit. Ils célèbrent ainsi leurs joies et leurs regrets, leurs rêves d'amour et de tristesse ; ils racontent leurs travaux et leurs chasses, et, s'il est arrivé quelque évènement dans le pays, ils en font aussitôt le sujet d'un long récit. Ils exercent parmi leurs concitoyens une sorte de magistrature populaire et morale très redoutable et très redoutée. Qu'une jeune fille commette une faute grave, qu'un paysan soit traduit devant la justice pour un vol, ou une rixe, ou un meurtre, à l'instant même voilà le poète du canton qui raconte la fâcheuse histoire dans ses vers, et son récit court dans tout le district, de maison en maison, de bouche en bouche. Il n'est pas une honnête femme qui n'en connaisse les détails, pas un enfant qui ne puisse faire rougir le front du coupable en le lui

répétant. C'est la gazette du pays, la chronique du scandale, le pilori du crime.

Quelquefois un sentiment d'inimitié personnelle, un besoin de vengeance, animent la verve de ces poètes champêtres, car ils sont aussi de la race irritable dont parle le sage Horace, et malheur à celui qui s'expose à leur colère! Ils l'étreignent dans leur vive et mordante satyre, ils le torturent et le déchirent; ils le revêtent d'un accoutrement grotesque, d'un masque hideux; ils le livrent comme une victime, pieds et poings liés, à la risée de tout le canton. Le pauvre patient a beau se défendre et beau faire, les rieurs sont contre lui; les flèches de la vengeance poétique, les traits acérés de l'épigarmme le suivent partout. Il trouve sa condamnation dans toutes les fermes, il lit son jugement dans tous les regards.

Dernièrement le sacristain d'une paroisse, ainsi honni et lacéré, ne sachant à quel moyen avoir recours pour mettre fin à ses douleurs, s'avisa de traduire devant le juge du district l'auteur de la diatribe qu'il entendait de tous côtés résonner à son oreille. Les vers avaient été souvent récités le soir dans les veillées de familles, mais personne ne les avait écrits, et

nul témoin ne voulait s'en souvenir devant le tribunal. Le juge fut prié d'en appeler à la mémoire de l'accusé, qui improvisa aussitôt un nouveau chant où il dépeignait le sacristain et racontait sa vie dans des termes parfaitement irréprochables. Impossible de le condamner sur un tel récit, impossible d'avoir le premier; le sacristain paya les frais de la procédure, et sa tentative devint un nouveau sujet de moquerie.

Cette anecdote m'en rappelle une autre qui indique la même présence d'esprit. Un paysan fut traduit devant le juge sous la prévention de sorcellerie. — Eh bien! mon brave homme, lui dit le juge, qui avait envie de prendre la chose au sérieux, on dit donc que tu fais toutes sortes de maléfices, que tu as formé un pacte avec le diable. — Ah! mon digne monsieur, il ne faut pas écouter tous ces propos du peuple. Que ne dit-on pas de tout le monde, des gens les plus respectables, de vous-même? — Eh bien! que dit-on de moi? — Je ne sais si j'ose... — Voyons parle. — On dit, monsieur le juge, que si je suis sorcier, vous ne l'êtes pas.

Dans certaines réunions, dans quelque solennités traditionnelles, les chants des paysans ont une forme dramatique, ils sont coupés par le dialo-

gue, mêlés à diverses pantomimes, et deviennent en quelque sorte le motif d'une représentation scénique. Il y a quelques chants, par exemple, où l'on célèbre encore, comme dans les anciens temps, la fête de l'ours et des chasseurs. C'est une longue cérémonie qui attire dans une même maison toutes les familles du village, et dont le programme demi lyrique, demi burlesque, égaie à la fois le vieillard et l'enfant, le maître et le valet. C'est une comédie à laquelle tous les assistants prennent part, ceux-ci par le chant qu'ils entonnent, ceux-là par le refrain qu'ils répètent, d'autres par leurs gestes; une comédie qui a sa marche régulière, ses péripéties et son joyeux dénouement.

Lorsqu'un ours a été pris dans le piège, la nouvelle s'en répand aussitôt dans la communauté, et la fête commence. Deux hommes s'en vont chercher le lourd animal dans la forêt et chantent en marchant.

Maintenant il faut prendre l'ours, s'emparer de ses poils d'or dans la paisible forêt, dans l'empire du vigilant Tuopio.

« J'ai été fort aussi dans un temps, fort et jeune comme beaucoup d'autres. Quand on s'assemblait pour la chasse, je m'avançais vers la

tanière de l'ours, je serrais de près le vieux camard. A présent je suis vieux, mais la chasse me plaît encore, la chasse m'attire dans le royaume de Tuopio, dans la tanière du buveur de miel.

« Je quitte ma demeure et m'en vais sous les arbres. Mielekki, reine des bois, mets un bandeau sur les yeux de l'ours, une natte sur sa tête, mets-lui du miel sur les dents et du beurre dans la gueule, afin qu'il ne flaire pas les chasseurs et ne les voie pas venir. »

Puis ils s'adressent à l'ours comme s'il était encore en vie, et le prient de s'adoucir :

« O toi, enfant de la forêt, enfant au large front et aux beaux membres arrondis, quand tu entends venir les fiers chasseurs, cache tes griffes sous tes pattes, tes dents dans ta mâchoire! prends garde qu'elles ne bougent et ne nous fassent mal, et mon bon ours, mon bon mangeur de miel, sois gentil comme un coq de bruyère, doux comme une oie. »

Ils lui demandent pardon de sa mort, et lui adressent toutes sortes de tendres paroles.

« Mon bel ami, mon cher ours, ce n'est pas moi qui t'ai jeté par terre, ce n'est pas mon frère, c'est toi même qui as chancelé dans ta marche,

qui as posé le pied maladroitement, qui as déchiré ta belle robe. »

Ensuite ils le prennent par les pattes pour l'emporter et le prient encore de se rendre aussi léger que possible.

« Mon cher ours au large front, mon joli mangeur de miel, il faut à présent que tu fasses encore un petit bout de chemin. Lève-toi légèrement sur tes pattes, mets-toi en route, roi de la forêt. Nous allons te conduire dans une nombreuse société, dans une maison qui a des piliers d'or et des lambris d'argent. Nous te présenterons comme un digne hôte, comme un noble étranger, et tu seras très bien là, tu auras du lait à boire et du miel à manger. Viens donc, laisse-toi conduire, sois léger comme la feuille qui voltige sur l'eau, comme une petite branche d'arbre, comme l'écureuil de la forêt. »

En approchant de la maison l'un des chasseurs sonne du cor. Toute l'assemblée écoute et demande ce que signifie ce son joyeux. Un de ceux qui sont là va au devant des chasseurs et les interroge; le chasseur répond fièrement : Nous apportons le roi de la forêt. Et alors on entonne un cantique d'actions de grace :

« Graces te soient rendues, ô Dieu, notre

créateur, ô toi qui nous as livré la bête aux larges membres, qui as conduit dans notre demeure le trésor de la forêt! Salut à toi, patte de miel qui t'avances sur notre seuil!

« Toute ma vie j'avais désiré, toute ma vie j'avais attendu l'heure où je te verrais venir, je t'appelais comme on appelle une bonne moisson à la fin de l'été, comme le patin appelle la neige de l'hiver, comme la jeune fille aux joues roses appelle un époux!

« Je regardais matin et soir par la fenêtre, et je me disais : N'entend-on pas la rumeur de la chasse, le cor des vierges de la forêt? n'amène-t-on pas le gros oiseau? »

Les chasseurs demandent ensuite si tout est préparé pour recevoir cet hôte vénérable : on leur montre la chambre qui lui est destinée; ils déposent l'ours sur un banc, et célèbrent sa force, sa beauté. Cependant le feu pétille dans la cheminée; l'ours est dépecé, jeté par morceaux dans la chaudière. On pose sa tête sur un pieu, on garde ses dents comme un trophée; le soir les poètes se mettent à chanter et ne se retirent que très tard, après avoir adressé, comme un témoignage de reconnaissance, au maître et à la maîtresse de la maison un nouveau chant.

Il y a plusieurs cérémonies du même genre pour les noces et les anniversaires. C'est l'opéra et le vaudeville de ces honnêtes paysans qui de leur vie n'ont vu un acteur ni un théâtre.

Souvent les femmes improvisent aussi des vers pour célébrer un mariage ou une naissance, pour déplorer la mort d'un être qui leur était cher, ou exprimer les pensées de leur amour. On a publié plusieurs pièces composées ainsi par de simples paysannes dans leurs moments d'émotion. En voici une qui a été citée diverses fois en Finlande, traduite par plusieurs voyageurs, et que je me plais à citer encore :

« Ah! s'il venait celui que je regrette! s'il paraissait celui que je connais si bien! comme mon baiser volerait sur sa bouche, quand même elle serait teinte du sang d'un loup; comme je serrerais sa main, quand même un serpent s'y serait entrelacé! Le souffle du vent, que n'a-t-il un esprit, que n'a-t-il une langue, pour porter ma pensée à mon amant, pour m'apporter la sienne, pour échanger des paroles chéries entre deux cœurs qui s'aiment! Je renoncerais à la table du curé, je rejetterais la parure de ses filles, plutôt que de quitter celui que j'aime, celui que j'ai tâ-

ché d'enchaîner pendant l'hiver et d'apprivoiser pendant l'été. »

Un paysan a lui-même publié dernièrement un recueil de vers qu'il a composés dans sa demeure solitaire, tantôt en allant labourer son champ, tantôt dans une heureuse journée de doux loisir, au milieu d'un cercle d'amis. Il a lui-même indiqué et noté quelques unes des mélodies qui doivent accompagner ses vers. C'est un petit livre remarquable par la naïve simplicité avec laquelle il est écrit, par le sentiment de vérité qui y règne d'un bout à l'autre. Parmi les diverses chansons qu'il renferme, en voici une dont l'idée n'est assurément pas neuve, mais qu'un poète distingué ne craindrait pas d'avouer s'il connaissait la grace harmonieuse, le charme qu'elle a dans l'original :

« Le sentiment de la joie se réveille dans mon cœur ; l'alouette revient et chante dans nos vallées.

« La voilà qui se balance dans l'air et gazouille ses doux accents, et loue avec amour le Dieu du ciel.

« Lorsque, tout jeune encore, j'entendis ta voix pour la première fois, oiseau charmant, il me semblait entendre la voix d'un ange.

« Va, va, ne te lasse pas de gazouiller et de chanter; mes oreilles t'écoutent, mes regards te suivent.

« Chante, mon petit oiseau, poursuis ton vol vers les nuages, porte à notre créateur l'accent de ma reconnaissance.

« Sois le bien venu chaque fois que tu reparaîtras dans nos vallées; ton chant repose le cœur et élève la pensée [1] »

Le *Kanteletar* est le vase de cristal où s'épanouissent les plus belles fleurs de cette poésie populaire; c'est l'anneau d'or qui réunit en un même faisceau les vers du vieillard et ceux de la jeune fille; c'est le romancero de cette tribu champêtre qui n'a point d'annales héroïques, ni de cycle chevaleresque, qui ne sait qu'aimer et travailler, souffrir et chanter. M. Lœnrot a passé cinq ans de sa vie à glaner çà et là, comme des épis épars, les diverses pièces rassemblées dans ce recueil. Quelques unes datent déjà d'une époque très reculée et ont fait la joie de plusieurs générations; d'autres ont été composées récemment dans le même mètre et le même esprit que les

[1] *Huwi Lauluja Hœmehesta*; Helsingfors, 1842. — M. Gottlund a aussi publié un choix de poésies d'une douzaine de paysans, avec la biographie de chacun d'eux.

anciennes ; chaque année et chaque jour on en fait de nouvelles, et chaque année l'infatigable investigateur de cette poésie pourrait ajouter quelques belles pages à son *Kanteletar*.

— O Providence ! s'écrie Uhland dans une de ses odes, je te remercie, car tu m'as donné un chant pour chaque joie, un chant pour chaque douleur. — Le paysan finlandais pourrait adresser à Dieu les mêmes paroles de reconnaissance : le sentiment poétique est pour ainsi dire inné en lui, et la mélodie du rhythme lui est presque aussi familière que le langage vulgaire. Chaque émotion l'inspire, chaque évènement donne l'essor à son enthousiasme. S'il est heureux, il faut qu'il exprime son bonheur en vers harmonieux ; s'il souffre et s'il pleure, il faut qu'il répande, comme Wæinemœinen, ses pleurs sur sa kantèle, qu'il dise ses souffrances au feuillage des bois que le vent balance, au lac qui soupire, à l'oiseau qui passe. Ce pauvre peuple occupe un sol ingrat ; la nature le condamne à un rude labeur, à de longues privations, souvent, hélas ! à la misère. La harpe est pour lui ce qu'était la harpe sainte de David pour l'ame malade de Saül : elle apaise ses craintes, elle assoupit ses douleurs, elle lui fait oublier l'orage de la veille

et la disette du lendemain. La tradition lui en a révélé le charme magique, il prend cette harpe avec amour et ne la quitte qu'à regret.

Il y a, dans le *Kanteletar,* des vers pour toutes les sensations du cœur et toutes les circonstances de la vie, pour les fiançailles et les noces, les heures de repas et les heures de travail, des vers pour la chasse et la pêche, pour les voyages d'hiver et les voyages d'été, des vers surtout pour célébrer la verdure des champs, la fraîcheur des bois, la beauté des eaux.

La plupart de ces vers sont empreints d'une profonde tristesse. Ils ont été inspirés par une pensée austère, ils sont nés sous un ciel sombre, au bord d'une mer inconstante. Ils n'ont point, ils ne peuvent avoir le riant éclat ni l'abondant parfum des roses du midi; ils sont pâles comme les pâles fleurs qui au retour du printemps, entr'ouvrent leurs corolles sur les plaines de neige. Plaintifs et timides, si parfois ils résonnent avec force, c'est la douleur même qui les fait vibrer ainsi; c'est le cri aigu de la souffrance qui leur donne un accent énergique.

Le premier chant du *Kanteletar* est comme le prologue de tous ces hymnes mélancoliques. « La harpe, dit l'auteur de ce chant, a été com-

mencée avec le souci et terminée avec le chagrin. Ses touches ont été façonnées dans les jours de douleur, ses flancs dans les jours d'orage, ses cordes filées avec angoisse, ses visses placées dans l'affliction. Voilà pourquoi ma harpe n'exhale point de sons joyeux, voilà pourquoi elle ne répand point la gaieté autour d'elle et ne fait pas sourire ceux qui l'écoutent, car elle a été commencée avec les soucis et terminée avec le chagrin. »

Le poème entonné avec cette amertume de l'ame se continue par mille accents aussi plaintifs. Tantôt c'est une pauvre orpheline qui songe à tous ceux qu'elle a perdus et qui s'écrie : « Pourquoi mes yeux sont-ils fatigués? Pourquoi mon ame est-elle sombre? Mes yeux sont fatigués, mon ame est sombre, parce que j'ai tant pleuré sur ceux qui sont morts, parce que j'ai porté le deuil de ceux qui sont partis.

« D'abord mourut mon vieux père : je le pleurai pendant un an; puis ma mère mourut : je la pleurai pendant deux ans; puis mon jeune fiancé : je le pleurerai tous les jours de ma vie. Les murs de l'église ne sont pas plus brillants, le cimetière n'est pas plus beau depuis qu'ils m'ont enlevé mon doux trésor, mon bien-aimé.

« Le gravier cache à présent ses mains, le sable couvre sa langue, la terre couvre son beau visage. Il n'en sortira plus, il ne s'éveillera plus, mon jeune fiancé. Il a des pierres sur la tête, des pierres sous son corps, des pierres de chaque côté. »

Tantôt c'est une femme qui a été transportée loin de sa terre natale et qui la regrette sans cesse :

« Autrefois je promettais de chanter, quand je viendrais dans ce pays, de chanter avec joie, comme l'oiseau du printemps, quand je serais sur la bruyère et sur la grève, ou dans le sein des bois.

« Lorsque je reviens de la fontaine, j'entends la voix de deux oiseaux. Si j'étais moi-même un oiseau, si je pouvais chanter, moi, pauvre femme, je chanterais sur chaque rameau, je réjouirais chaque buisson.

« Je chanterais surtout quand je verrais passer un pauvre être affligé, et je me tairais à l'aspect de ceux qui sont riches et heureux.

« A quoi reconnait-on la douleur? Ah! la douleur est facile à reconnaître. Celui qui souffre se plaint timidement; celui qui est gai triomphe.

« Qu'a-t-on pensé de moi et qu'a-t-on dit, quand on m'a vu prendre un époux hors de mon pays, tourner le dos à ma demeure? Sans doute on s'est demandé si je vivais trop bien dans ma demeure, si mon repos était trop long et mon sommeil trop doux.

« A présent me voilà sur une autre terre, dans des lieux inconnus.

« Mieux vaudrait trouver un peu d'eau dans mon pays, que de boire sur un sol étranger la meilleure bière dans une cruche d'argent.

« Si je pouvais avoir, comme tant d'autres, un cheval à atteler à un traîneau, si je pouvais avoir un harnais et des rênes, je prendrais les rênes d'une main légère, et j'irais, j'irais en toute hâte, et je ne m'arrêterais pas avant de voir les champs de Savolax et la fumée du toit de mon père. »

Quelquefois ce chant de deuil et de regret fait place à un conte léger et rustique :

« André, le jeune André, le fils d'un riche paysan du village, s'en va poser un réseau dans les bois, un piège pour le renard dans les champs, un piège pour les jeunes filles dans le village. Un coq de bruyère tombe dans le réseau des bois, un renard dans le piège des champs,

une jeune fille dans le piège du village. André, le jeune André tue le coq de bruyère, vend le renard dans la ville voisine; quant à la jeune fille, il la garde près de lui. »

Souvent c'est une naïve idylle comme dans ces vers :

« — Veux-tu devenir ma petite bien-aimée ? veux-tu être heureuse avec moi ?

— Quel bonheur peux-tu m'offrir ? Tes mains sont vides, ta poche est vide.

— Avec ces mains vides je t'emporterai à l'ombre des forêts, dans les plaines silencieuses, loin du monde et des regards, pour veiller tendrement sur toi.

— Quel est le lieu où nous irons ? quel est le sol où tu bâtiras notre demeure ?

— Il y a encore dans notre grande Suomi assez d'espace à habiter. Veux-tu venir dans les champs inhabités ? Veux-tu me suivre dans la forêt comme l'oiseau léger et joyeux ? Bientôt je t'aurai construit une demeure, où le vent te bercera, où je t'égaierai par mes chants. Je te ferai une maison d'arbres à fruits, un lit de sorbiers, et mes chansons te donneront de doux rêves. »

Mais les soucis et le besoin mettent bientôt fin à ces riantes inspirations :

« Il y a encore du grain dans la forêt, du foin dans la vallée, et moi j'ai encore les membres assez robustes, les bras assez forts pour labourer la terre et cueillir la moisson. »

C'est encore un dialogue qui peint un des anciens usages de la contrée. Un paysan veut marier sa fille; un prétendant règle avec lui les conditions du mariage; puis il va trouver celle qu'il désire épouser, et lui dit qu'il a le consentement de ses parents, que tout est conclu. — Qu'as-tu donné pour m'avoir? dit la jeune fille. — J'ai donné un cheval à ton père, une vache à ta mère, une paire de bœufs à ton frère, une brebis à ta sœur, une agrafe à ta belle-sœur. — C'est trop peu, s'écrie la fière jeune fille ; tu n'auras pas à ce prix une belle et brave femme. Et elle s'éloigne.

Bientôt la mélodie plaintive reprend son essor, les larmes suspendues recommencent à couler. Une jeune fille, séparée de son amant, ne peut plus chanter, parce qu'il ne l'entend plus :

« Je ne chanterai pas dans ma douleur, je ne rirai pas dans mes angoisses. A quoi sert de chanter? A quoi sert de rire? Quand ma voix

s'élèverait dans toutes les vallées, soupirerait au bord de tous les lacs, gémirait sur toutes les montagnes, et résonnerait dans toutes les forêts, mes soupirs seraient inutiles, mes plaintes seraient perdues.

« Ma voix n'arriverait pas à l'oreille de mon bien-aimé, mes gémissements n'atteindraient pas son cœur. Le sapin, cependant, m'écoute, l'arbre m'appelle son enfant chéri, le lac son oiseau bleu, le bouleau son amour.

« Je ne regarde pas le sapin, je ne penche pas ma tête vers le lac, je ne présente pas mes lèvres à l'arbre, ni ma main au bouleau. Mais s'il revenait, celui que j'aime, alors quelle joie! J'accourrais pencher ma tête sur la sienne, lui présenter mes lèvres et lui tendre ma main.

« Sa bouche est tendre comme le beurre fondant, ses lèvres douces comme le miel, sa barbe est comme de la rosée et son menton comme du velours; le soleil brille dans ses yeux, la lune dans ses sourcils, les étoiles du ciel sur ses épaules.

« Il est beau quand il marche, plus beau encore quand il s'avance vers moi. Je donnerais une grosse somme pour le voir revenir, des piè-

ces d'or pour chaque lieue qu'il franchirait, des pièces d'argent pour chaque pas. »

Puis c'est une mère qui tâche d'endormir son fils, et, tout en le berçant, songe avec douleur à son avenir.

« J'aime à chanter pour mon enfant, je cherche avec joie de douces paroles pour mon petit trésor. Faut-il lui dire un chant de berceau ou un chant de bergère que ma mère connaissait déjà, que ma mère m'a appris quand elle m'asseyait devant sa quenouille? Je n'étais pas alors plus haute que son rouet, je n'atteignais pas au genou de mon père.

« Mais pourquoi répèterais-je les chansons de ma grand'mère ou celles de ma mère? J'en ai moi-même assemblé plusieurs; sur chaque sentier j'ai trouvé un mot, sur chaque bruyère j'ai pensé à un sujet, j'ai pris mes vers sur chaque branche de la forêt, je les ai recueillis sur chaque buisson.

« La gélinotte est belle à voir sur la neige, l'écume de la mer est blanche sur le rivage. Plus beau est mon petit garçon, plus blanc est mon petit amour.

« Le Sommeil est à la porte, et demande : N'y

a-t-il pas ici un doux enfant au maillot, un joli garçon dans son lit?

« Viens, heureux Sommeil, près de son berceau; enlace l'enfant, mets-toi sous la couverture.

« Balançons, balançons le petit fruit des champs, berçons la légère feuille des bois. C'est un enfant que je berce, c'est un berceau que je balance.

« Mais, hélas! combien celle qui lui a donné le jour sait peu si l'enfant qu'elle berce ainsi sera sa joie dans l'avenir, son soutien dans la vieillesse!

« Non, jamais, malheureuse mère, tu ne dois attendre ton soutien de l'enfant que tu élèves.

« Bientôt il sera loin, il ira ailleurs avec ton espérance. Peut-être la mort s'emparera-t-elle promptement de lui? Peut être sera-t-il soldat, exposé au tranchant des armes, au feu du canon. Peut-être deviendra-t-il l'esclave des riches! »

En essayant de traduire ces poésies finlandaises, je sens à chaque instant que je les dépouille de leur parure, de leur charme, de leur beauté; il me semble que je tiens entre les mains une aile de papillon dont j'enlève la teinte d'or et d'azur, une fleur dont j'efface les nuances délicates, dont

j'effeuille les légères corolles, tellement qu'à la fin il n'en reste que la tige. La poésie finlandaise est peut-être, de toutes les poésies, celle qui perd le plus à être traduite dans un idiôme étranger ; qu'on le prenne au nord ou au midi, n'importe. La langue finlandaise est une langue à part, harmonieuse et sonore, riche en voyelles et en diphthongues, si souple et si flexible, qu'avec une seule racine on compose une centaine de dérivés. Par une seule terminaison, elle change tout le sens d'un mot ; par la plus légère accentuation, elle crée une nouvelle nuance d'idées. Elle a jusqu'à six degrés de diminutifs [1]. Ce qui ne peut se rendre dans les dialectes scandinaves, germaniques, latins, que par un adverbe ou une préposition, elle l'exprime par la transposition d'une ou de deux lettres. Rien de plus facile que de composer dans cette langue des mots qui, réunis ensemble, forment une image ou renferment une pensée qu'on ne pourrait faire passer dans une autre langue qu'à l'aide d'une longue périphrase. Elle ne compte pas plus de cinquante monosyl-

[1] Par exemple, *pieni*, petit ; *piennäinen*, plus petit ; *pienikainen*, très petit ; *pikkuinen*, beaucoup plus petit ; *pikkuruinen*, extrêmement plus petit ; *pikkuruikkonen*, presque imperceptible.

labes, et elle a des mots qui ont jusqu'à douze et même dix-huit syllabes. Elle est du reste pleine d'idiotismes et d'onomatopées, à l'aide desquels le poète donne à ses vers l'accent qui s'accorde le mieux avec sa pensée, et imite même les voix de la nature, le bruit du tonnerre, le soupir des vagues, le sifflement de l'oiseau.

Les vers finlandais sont pour la plupart de huit syllabes et allitérés [1]. Jamais dans notre langue, on ne parviendra à faire comprendre le caractère musical de l'allitération. Ces vers sont, en outre, composés en grande partie par un procédé de parallélisme, c'est à dire que le second vers de chaque strophe répète en d'autres termes ou représente avec d'autres nuances la pensée ou l'image tracée dans le premier, et il y a parfois dans ces deux vers qui sont comme le double écho d'un même sentiment, qui se fortifient l'un par l'autre, et s'en vont sur la même ligne sans se confondre, un charme indéfinissable et impossible à rendre. Qu'on ajoute à ces difficultés une quantité d'expressions figurées, d'hyperboles qui tiennent au génie même du dialecte finlandais, de locutions toutes locales, d'images empruntées

[1] On a essayé à diverses reprises d'y introduire la rime, mais elle ne flatte pas l'oreille des Finlandais comme l'allitération.

à la nature, aux coutumes, aux traditions des habitants, et qu'on juge de ce qui doit rester d'un chant lyrique composé avec de tels éléments, quand il a été traduit dans une autre langue et transporté dans un autre pays ! Mais ce chant résonne encore chaque matin comme celui de l'alouette au bord des lacs de Finlande ; il égaie chaque habitation, il anime chaque fête, et, tout en reconnaissant combien il nous était difficile d'en donner une juste idée, nous avons cru devoir rassembler quelques unes des pages les plus caractéristiques de cette mythologie bizarre, sauvage, conservée dans les souvenirs de la nation. Il nous a paru curieux de recueillir, au moment où elles viennent d'éclore comme des fleurs embaumées, ces poésies primitives, ces poésies de la nature, dont la source semble à présent tarie, et qu'on ne retrouve plus guère au cœur de notre vieille Europe que comme une science morte, dans les livres et les traditions.

—

LITTERATURE
MODERNE.

LITTÉRATURE MODERNE.

A SAINTE BEUVE.

Les Suédois, en s'emparant de la Finlande, en la convertissant au christianisme, y importèrent leur langue. Cette langue fut adoptée successivement par tous les hommes qui se rattachaient au pouvoir des conquérants, par les prédicateurs des nouvelles paroisses, par les écoles, quand il y eut des écoles. Elle devint la langue administrative, officielle et littéraire du pays, et il arriva une époque où la Finlande était tellement unie et assimilée à la Suède que les écrivains des deux contrées formaient un même

faisceau d'illustrations poétiques et partageaient la même auréole. Les chants qui retentissaient au bord du Melar étaient accueillis avec un sentiment national sur les rives de l'Aura, et les travaux de l'université d'Abo s'alliaient à ceux de l'université de Lund et d'Upsal. Le même fait est arrivé par les mêmes causes dans une autre partie des états scandinaves. Les poètes norvégiens Wessel et Holberg sont inscrits dans les fastes de la littérature danoise, et trois poètes finlandais occupent une noble place dans le panthéon des célébrités suédoises : c'est Choraus, Franzen et Runeberg. La terre qui les a vus naître, les réclame aujourd'hui comme ses enfants, et elle en a le droit; car, quoiqu'ils se soient développés par l'influence de la civilisation suédoise, qu'ils aient composé leurs vers en langue suédoise, ils n'en sont pas moins Finlandais par le cœur et par les souvenirs, par le caractère particulier de leurs talents et de leurs inspirations.

Choraeus[1], le moins distingué des trois poètes que nous venons de citer, était le fils d'un pauvre prêtre. Privé de son père à l'âge de seize ans, sans ressource aucune et sans soutien, il

[1] Né à Christinestad en 1774, mort à Abo en 1806.

partit un beau matin pour la Suède, comme on part quand on est jeune avec la muse qui chante au fond de notre cœur et l'ange des douces illusions qui, pour nous faire oublier les rigueurs du présent, déploie un voile d'or sur l'avenir.

A Westeras, Choraeus trouva un brave oncle qui eut pitié de lui et qui l'éleva. Il étudia à Upsal, puis vint faire un cours d'éloquence à l'université d'Abo, et fut nommé ensuite professeur de théologie à la même université.

Nous avons de lui un volume de poésies lyriques d'une nature peu hardie et peu élevée, il est vrai, mais tendre et touchante. Naïf enfant du peuple, mais simple et religieux, il n'a point cherché à s'élancer hors de l'humble sphère que le sort lui avait assigné; il a dit d'une voix émue les souffrances du pauvre peuple, les regrets de l'orphelin et de la mère, et les consolations que la foi répand dans l'ame de ceux qui pleurent. Nous choisissons dans son recueil une des pièces qui, selon nous, peuvent donner la plus juste idée de son caractère mélancolique et pieux et de son talent. Elle a pour titre : *Une Pensée sur mon Tombeau* [1].

[1] *En Tanke pa min egen Graf.* Ses poésies ont été publiées pour la première fois à Œrebro en 1815. Deuxième édition en 1826.

« Où est mon tombeau ? où est la demeure sombre où j'irai reposer solitairement. Plusieurs fois j'ai songé à ce dernier asyle, et j'y ai posé le pied avec calme.

Hélas ! non. Peut-être serai-je conduit vers une terre étrangère, peut-être ma dernière couche sera-t-elle préparée par une main inconnue.

Peut-être nul ami ne sera-t-il près de moi au moment suprême pour adoucir ma douleur, et répondre par sa prière au dernier battement de mon cœur.

Pour dissiper par sa tendresse les doutes qui me voileraient la lumière d'un monde plus heureux, pour recevoir les vœux de mon affection et mes derniers adieux,

Mes adieux pour ceux dont la main a guidé mes premiers pas dans le sentier de la vertu, pour ceux qui verseront en apprenant ma mort des larmes dont je ne pourrai les remercier.

Mais soit. Qu'importe en quel lieu tombera ma dépouille mortelle ? Je sais que partout je dois voir luire l'étoile d'un religieux espoir.

Je sais que partout je suis près de toi, ô notre père, Dieu de miséricorde ! que partout tu ac-

corderas à mes derniers jours un repos compatissant.

Un monument ! Ah ! je n'en ai nul besoin. Je le laisse à ceux qui l'ont mérité. Un monument n'ajoute rien à la paix du tombeau.

Ah ! que je vive seulement dans la mémoire d'un de ceux dont l'amitié me fut chère, d'un de ceux qui ont connu ma vie et mes souffrances. Ce sera là ma gloire.

Que quelquefois il accorde à ma destinée le tribut d'une larme, que quelquefois il prononce encore mon nom, je ne désire pas un autre hommage.

Et alors, ô terre chérie, ô ma bonne mère, reçois-moi dans ton sein, reprends mon corps dans tes entrailles et ensevelis ma cendre.

Garde-la jusqu'au jour où retentira la voix de celui qui doit éveiller les morts. Douce est la croyance, grande est sa consolation, et le Dieu qui nous la donne est vrai. »

Franzen est né à Uleaborg le 9 février 1772. Il fit ses études à l'université d'Abo et devint professeur. Après un voyage en France au beau milieu de la terreur, il retourna en Finlande, se consacra au sacerdoce, prit le grade de docteur en théologie, et mérita par la noblesse de

son caractère, autant que par la distinction de son esprit, d'être appelé à la dignité d'évêque. Il occupe aujourd'hui le siège de Hernœsand, l'évêché le plus septentrional de la Suède. C'est là que nous avons eu le bonheur de le voir, il y a quelques années, au milieu de sa belle et noble famille, au milieu des pauvres qu'il console, des jeunes gens qu'il éclaire de ses conseils, des vieillards dont il est encore le guide et l'appui, au milieu d'une honnête population qui le vénère comme un patriarche et l'aime comme un père. Nous écrivions, avant de l'avoir visité dans sa lointaine demeure, quelques pages[1] que nous croyons pouvoir reproduire après un nouvel examen de sa personnalité et de ses œuvres !

Franzen est un poète d'une nature tendre, rêveuse, idyllique, qui porte en lui tout un monde de pensées et les disperse comme des fleurs sur son chemin. En France, je ne connais rien à comparer à ses poésies, si ce n'est quelques unes des ballades les plus simples de Millevoye. En Allemagne, on pourrait les mettre à côté de celles de Hœlty et de Matthisson ; en Angleterre, elles rappelleraient à certains égards l'élégie de Burns ; mais Burns est plus profond et

[1] Histoire de la littérature en Danemark et en Suède, p. 361.

plus varié ; et s'il fallait leur chercher un pendant en Italie, on ne trouverait guère que l'idylle de Métastase.

A l'époque où Franzen s'annonça comme écrivain, la littérature de convention régnait encore en Suède. On faisait de la poésie une œuvre de versification coquette et parée. Il y avait dans le monde des beaux esprits une espèce d'armoire laquée où toutes les strophes galantes, les phrases à effet, et les rimes pompeuses, étaient classées et numérotées. A force de sortilèges, les poètes avaient même fait entrer la nature dans cette armoire, et ils l'emportaient avec eux, comme cet excellent prince que Gœthe a dépeint dans le *Triomphe de la sensibilité*. Là, on pouvait à tout instant voir apparaître la nature au milieu de ses touffes de gazon vert et de ses bosquets de chèvrefeuille. On lui mettait des rubans roses, des falbalas, des mouches sur le visage, un peu de poudre dans les cheveux, et on la présentait dans les salons comme une jeune personne bien élevée. Franzen fut le premier qui s'arracha à cette atmosphère factice, pour chercher la nature où elle était réellement, pour exprimer une prière touchante et une émotion vraie. Avec son ame

de poète, délicate et sensible, mais peu osée, il n'était pas de force à tenter une révolution littéraire, ni à s'élever dans les lointaines régions dont le romantisme allemand commençait à entrevoir les routes. Il s'arrêta sur les limites de ce monde merveilleux, où Gœthe et Byron devaient se rencontrer, et rassembla d'une main diligente les fleurs semées autour de lui. Son recueil de poésies lyriques est un de ces livres que l'on aime à avoir auprès de soi, et à relire souvent. Il porte à chaque strophe l'empreinte d'un cœur candide, qui ne cherche qu'à s'épanouir. Il raconte à chaque page un rêve qui séduit, un sentiment qui émeut, un espoir qui console. Il n'ébranle pas, il repose. Il ressemble à ces lacs qui nous attirent dans la vallée par la transparence de leurs eaux et leur vague murmure. L'eau de ces lacs n'est pas profonde, mais un coin du ciel s'y reflète sous une rangée de saules. Souvent cette poésie n'est qu'un cri de l'ame, une prière, souvent elle n'est qu'une rêverie fugitive saisie avec habileté. Puis elle devient l'élégie de la jeune fille qui courbe doucement sa blonde tête sous la main de la mort, et tombe comme une fleur; l'élégie de la pauvre mère, qui endort son enfant avec sa chanson

entrecoupée de soupirs, ou l'élégie de l'amant. En voici une que j'ai souvent entendu citer en Suède. Elle a pour titre l'*Unique baiser* (Den enda kyssen).

Tu pars. Au bord des flots je m'arrête et soupire,
Je te regarde encor. Je serai seul demain.
Pour la dernière fois, montre-moi ton sourire,
Pour la dernière fois, oh! donne-moi ta main!

C'en est fait à présent de ces heures de joie
Où ta porte m'était ouverte chaque jour,
Où le frôlement seul de ta robe de soie
Me faisait tressaillir et palpiter d'amour.

Les fleurs de ton salon, souvent dans ton absence,
Me disaient je ne sais quels mots mystérieux,
Et tout seul à l'écart, j'attendais en silence
Le bonheur de te voir apparaître à mes yeux.

C'en est fait à présent. De ta voix entraînante
Je ne dois plus chercher les chants harmonieux.
Ni m'asseoir près de toi, ni de ma bouche errante
Effleurer en tremblant tes boucles de cheveux.

Adieu! laisse-moi prendre un seul baiser de frère;
Ce sera le premier, ce sera le dernier.
Une larme furtive a mouillé ta paupière;
Dans ce baiser d'adieu laisse-moi l'essuyer.

Que ta famille approche et qu'elle me pardonne!
Mon amour résigné ne garde point d'espoir
Comme un enfant timide au sort je m'abandonne;
Je sais que je ne dois plus jamais te revoir.

Adieu donc, et de loin pense à celui qui t'aime.
Mais, non ! garde à jamais le repos de ton cœur.
J'emporte mes regrets au dedans de moi-même.
Les regrets de l'amour sont encore un bonheur.

Franzen est un poète essentiellement lyrique. Quand il a voulu s'essayer dans des compositions d'un autre ordre, il a échoué. Il a pris une anecdote du temps de Gustave III et en a fait une comédie en cinq actes qui n'a jamais pu être représentée. Il a écrit sur le mariage de Gustave Wasa un poème en vingt chants, long et monotone. Il a écrit un autre poème sur la révolution française, qui n'est autre chose qu'un assez froid épisode entremêlé de réflexions dogmatiques.

Un jour, on annonça de lui un nouveau poème intitulé : *Un soir en Laponie*. C'était un beau sujet, et le public pouvait s'attendre à trouver là une description originale de ces contrées étranges où Franzen a vécu longtemps, de ces populations nomades qu'il a visitées, de ces huttes de peaux de rennes, disséminées dans le désert, au milieu des collines sans arbres et des plaines sans moisson. Mais le poème n'offre rien de semblable. C'est tout simplement une conver-

sation philosophique entre un prêtre qui vient habiter la Laponie et une femme qui déclare qu'elle préfère ces champs dépeuplés, ces montagnes nues, aux fêtes et au tumulte des grandes villes. Du reste, Franzen semble avoir lui-même compris qu'en abandonnant son royaume de poésies lyriques, il se trompait. Il avait commencé un long poème sur Christophe Colomb, et il ne l'a pas achevé.

Runeberg est né en 1806, à Borgo, dans une condition obscure. Sans aucune fortune, et presque sans appui, il surmonta par une énergique volonté les entraves que le sort avait jetées sur sa route. Etudiant à l'université d'Abo, pauvre et fier, il suppléait à sa pauvreté en donnant des leçons, puis, comme cette ressource était encore insuffisante, il entra comme précepteur dans la maison d'un fonctionnaire, et revint avec le fruit de son travail et de ses économies reprendre le cours de ses études. Il est aujourd'hui professeur au gymnase de Borgo. Voilà tous les évènements de sa vie.

Mais qui pourrait dire combien d'ardentes émotions ont traversé cette existence modeste, combien de douces rêveries ont entouré le poète dans l'isolement de sa demeure; combien de

fois le soir, au milieu de ses veilles silencieuses, il a vu passer devant lui la troupe ailée des sylphes qui venaient murmurer à son oreille des chants mystérieux, car c'est là le privilège et la gloire du poète. Souvent sa vie extérieure ressemble à l'eau paisible d'un lac dont nul vent ne ride la surface, et ce lac cache dans son onde les plantes vivaces qui ne germent pas sur la terre, les nénuphars aux corolles sans tache. Souvent à voir passer le poète, on le prendrait pour un homme de la foule, et l'on ne sait pas qu'il a comme Aladin la lampe merveilleuse avec laquelle il évoque les esprits et élève des édifices magiques.

Ce qui nous plaît surtout dans les œuvres de Runeberg, c'est leur vérité locale, c'est leur couleur toute septentrionale et toute finlandaise. Autrefois quand nous en étions encore à chercher en poésie des thèmes classiques et à nous imposer des figures de convention, Runeberg eût peut-être voulu donner aux paysages qu'il décrit une teinte factice, et aux personnages qu'il met en scène une physionomie grecque; au temps des pastorales, il eût peut-être habillé les rustiques habitants de la métairie en bergers coquets, et donné aux jeunes filles des chapeaux

de fleurs et des devises prétentieuses. Grace à Dieu, ce temps-là est passé : chaque nation a été affranchie de cette soumission aveugle à des règles de convention ; chaque contrée a pu, comme au sortir d'une mascarade, quitter ces vêtements d'emprunt et reparaître sur la scène du monde avec sa véritable physionomie ; chaque poète a reconquis le droit de s'abandonner à son inspiration et de composer un drame ou une épopée sans se servir des machines étiquetées par le père Bouhours ou de la friperie cousue par Le Batteux.

Le premier ouvrage qui attira l'attention sur Runeberg fut une histoire dramatique intitulée : *La Tombe de Perrho*, l'histoire de six jeunes frères, six enfants de la Finlande, qui s'en vont héroïquement attaquer une troupe de brigands. Cinq d'entre eux succombent ; leur vieux père s'avance sur le champ de bataille, regarde ses fils bien-aimés étendus sur le sol, verse une larme amère, puis tout à coup une pensée plus douloureuse encore que sa pensée de deuil lui a traversé l'esprit. Il a regardé les morts et les blessés et n'a pas reconnu parmi eux Thomas, son fils aîné, celui qu'au fond du cœur il préférait à tous, et dans lequel il avait le plus de con-

fiance. Qu'est devenu Thomas, s'écrie-t-il, aurait-il abandonné ses frères, aurait-il jeté sur ma tête la souillure de la lâcheté? Il rentre dans sa demeure avec ce doute qui le torture, et la crainte de trouver l'aîné de sa race indigne de lui l'emporte dans son ame sur le malheur d'avoir perdu les autres.

Thomas était absent lorsque le combat s'engagea. Il arrive trop tard pour soutenir ses frères, mais les voyant tous baignés dans leur sang, il s'élance comme un lion furieux à la poursuite des brigands, les atteint, les massacre l'un après l'autre, coupe la tête de leur chef, puis s'en revient couvert de blessures, la jeter aux pieds de son père, qui meurt de joie comme un Spartiate en embrassant ce glorieux soutien de son nom.

L'Académie suédoise récompensa par une médaille d'or l'auteur de cette œuvre originale, et Runeberg poursuivit ses peintures finlandaises. En 1832 et 1836, il écrivit deux idylles franches, naturelles, plus vraies que la *Parthénaïde* de Baggesen, plus intéressantes que la *Louise* de Voss, inférieures seulement à l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe. L'une est le roman d'amour de deux étudiants qui se réunissent pen-

dant les vacances chez un prêtre de campagne; l'autre, le récit d'une chasse à l'élan au milieu de l'hiver. Toutes deux présentent un tableau profondément senti et habilement fait de la nature finlandaise, et une foule de détails caractéristiques, quoique parfois un peu minutieux, sur les mœurs, sur la vie des habitants de cette contrée.

Les poésies lyriques de Runeberg dénotent la même influence et portent la même empreinte. Ce qui n'est souvent dans d'autres pays que l'expression d'une pensée éphémère, quelquefois un rêve et quelquefois une erreur, est malheureusement ici une réalité. Ces poésies sont vraies par cela même qu'elles sont tristes. Il semble que ce jeune écrivain ait été saisi de bonne heure par la mélancolie de ses bois de sapins, de ses lacs solitaires et de son ciel brumeux. Si nous vivions encore au temps des croyances mythologiques, on dirait que le Nek, cet esprit des cascades et des fleurs, lui a révélé dans les nuits d'automne, ses mélodies les plus plaintives, que Hulda, la pauvre nymphe éplorée des forêts, l'a emmené dans sa sombre retraite pour lui murmurer un chant de deuil; car tous ses vers ont un caractère de souffrance comprimée et de douloureuse

résignation. Et puis on le voit, cette souffrance ne tient pas seulement à la nature du pays, à l'influence atmosphérique d'où provient, disent les physiologistes, le *spleen* des Anglais. L'auteur de ces poésies a aimé, il a été malheureux dans son amour, et il exprime ses regrets dans des élégies plus douloureuses que celles de Kirke-White. Puis après ce cri de désolation, le voilà qui revient sur lui-même et tâche de se maîtriser et s'impose le douloureux repos de la résignation.

« Dors, s'écrie-t-il, ô mon pauvre cœur, dors. Oublie ce que tu as recherché, ce que tu as aimé dans ce monde; que nulle espérance ne trouble ton repos, et nul rêve ton sommeil.

Pourquoi songes-tu encore à l'avenir? Que peux-tu en attendre? Une plante salutaire pour guérir tes blessures? Hélas! oublie encore cette pensée; tu as cueilli les roses de la vie et la plante qui doit te guérir fleurit dans la terre du sommeil.

Dors comme le lis brisé par le vent d'automne, dors comme le cerf atteint par un dard qui saigne dans son repos. Pourquoi regretter les jours d'autrefois? Pourquoi te rappeler que

tu fus heureux? Il fallait bien que ta joie se flétrît avec tes beaux jours.

Tu as eu aussi ton mois de mai, mais il ne devait pas durer éternellement. Ne cherche plus ses doux rayons que dans les ombres de l'hiver. Il fut un temps où le bonheur était avec toi. La terre avait reverdi, les oiseaux chantaient et de suaves parfums inondaient ton temple d'amour.

Te souviens-tu des doux embrassements que tu as connus? Te souviens-tu du cœur ardent qui te cherchait et du baiser de la jeune fille aimée? Alors mes yeux lisaient dans ses yeux et ma pensée se reflétait dans sa pensée. Alors c'était le temps de veiller, ô mon pauvre cœur. Maintenant il faut oublier et dormir. »

Voici un autre chant que plus d'un lecteur pourrait prendre pour sa propre élégie. Il est intitulé : *Le Retour du vieillard.*

« Comme l'oiseau de passage qui, à la fin de l'hiver, revient visiter son île et sa demeure, je reviens à toi, ô ma terre natale, je cherche le repos évanoui des jours de mon enfance.

Depuis que j'ai quitté tes rives aimées, j'ai traversé bien des mers, j'ai passé bien des années de tristesse. Souvent dans les contrées loin-

taines j'ai goûté quelque joie, mais souvent aussi j'ai versé des larmes amères.

Me voici de retour. Je revois la maison où reposa mon berceau; je reconnais le bois, les flots, les champs et les rochers, tout ce monde de mes anciens jours.

Tout est comme autrefois. Dans la même vallée l'arbre s'élève avec la même couronne de verdure et le même chant retentit dans les airs et dans les bois.

Les vagues légères se jouent ainsi que par le passé avec le Nek et l'écho des îles répond au cri joyeux de la jeunesse.

Tout est comme autrefois. Mais moi je ne suis plus le même, ô mon pays aimé. Mon visage a pâli, mes artères battent moins vite et ma joie s'est éteinte.

Je ne sais plus apprécier tout ce qu'il y a de doux dans ta beauté, de bon dans tes présents, je ne comprends plus le murmure de tes ruisseaux, ni le langage de tes fleurs.

Mon oreille est fermée au son des harpes célestes qui vibraient sur tes vagues, et mes yeux ont cessé de voir les elfes qui dansent sur les collines et dans les prairies.

Quand je partis j'étais si riche, si riche et si

plein d'espérances! J'emportais sous tes saints ombrages tant de pensées brillantes!

J'emportais le souvenir de tes beaux printemps et la paix de tes campagnes. Dès mon enfance, tes bons génies étendaient leurs ailes sur moi.

Et maintenant qu'ai-je rapporté du monde lointain? Des cheveux blancs, un cœur malade et l'envie de mourir.

Je ne te redemande pas, ma douce terre natale, tout ce que j'ai perdu. Donne-moi seulement une tombe au pied des peupliers, au bord de la source plaintive?

Là je m'endormirai en paix sous ton appui fidèle, jusqu'à ce que je renaisse pour commencer une nouvelle vie. »

Après avoir enfin subjugué la Finlande qu'il convoitait depuis si longtemps, le gouvernement Russe cherche par tous les moyens possibles à affermir son autorité dans ce pays, et un de ces moyens est de faire peu à peu prédominer la langue russe sur la langue suédoise. Il y a à l'université de Helsingfors, deux professeurs de langue et de littérature russe, et tous les étudiants qui aspirent à entrer dans l'armée ou dans l'administration, doivent prouver, par un

examen spécial, qu'ils sont aptes à parler la langue russe. Mais on ne déracine pas dans l'espace de trente années un idiôme implanté depuis huit siècles dans le cœur d'un peuple. La seule langue littéraire et administrative de Finlande, est encore la langue suédoise. C'est dans cette langue que les juges rédigent leurs arrêts, et les gouverneurs leurs règlements, que les professeurs font leurs cours et les prédicateurs leurs sermons. C'est dans cette langue que les jeunes écrivains s'exercent à formuler leur pensée en prose ou en vers. Il y a en Finlande dix imprimeries, et je ne sache pas qu'il en soit sorti aucune page russe, si ce n'est peut être quelque ukase, ou quelque pièce de circonstance. Quelques journaux sont rédigés en finlandais, et la plupart en suédois. Soumis à une censure sévère, ils sont d'une nullité complète pour tout ce qui a rapport à la politique. Ils ignorent les capricieux débats de nos *premiers Paris* et ne peuvent qu'enregistrer brièvement, sans commentaire, et sous le bon plaisir de leurs *mentors*, les nouvelles de la contrée et les nouvelles étrangères. Mais ils publient parfois d'intéressantes dissertations historiques et critiques. Le *Morgonblad* entre

autres, le *Suomi* et le journal de Borgo se distinguent par le zèle avec lequel ils s'occupent de rassembler tout ce qui se rattache aux anciennes traditions, aux mœurs, au caractère distinct de la contrée, et c'est là qu'il faut chercher les essais poétiques les plus récents. Il en est dans le nombre qui promettent à la Finlande des hommes dont elle aimera un jour à citer les noms, et à recueillir les œuvres.

—

VIBORG.

VIBORG.

A MICHEL CHEVALIER.

L'industrie des bateaux à vapeur a pris depuis quelques années un grand accroissement dans le Nord, et nulle contrée ne doit mieux en apprécier les avantages que ces lointaines provinces de la Finlande et de la Scandinavie, isolées à l'extrémité de l'Europe, séparées l'une de l'autre par des bras de mer et des golfes, enfermées pendant plusieurs mois dans une barrière de

glace. Le bateau à vapeur est le magicien béni qui abrège les milliers de werstes, qui rapproche l'une de l'autre ces peuplades dispersées sur un espace immense, qui apporte en quelques jours, comme par miracle, les richesses d'une autre terre, les fleurs du midi. Dans ce pays de rochers, de montagnes coupées par tant de fleuves, le chemin de fer est impossible, c'est le bateau à vapeur qui le remplace! Plusieurs bateaux à vapeur passent chaque semaine à Helsingfors, les uns allant à Stockholm, d'autres à Revel et à Pétersbourg. Ce sont de grands et beaux bâtiments construits en Angleterre ou en Amérique, et ornés avec luxe. Leur nom aristocratique annonce à la fois leur caractère imposant et les habitudes du pays auquel ils appartiennent; l'un s'appelle *le Grand-Duc*, l'autre *le Prince Mentschikoff;* un troisième, beaucoup plus faible et plus modeste, porte tout simplement sur sa poupe le nom de *Helsingfors*. Il s'en va de ville en ville, le long des côtes, et, si le vent et le courant ont quelque complaisance pour sa petite machine, il s'avance jusqu'à Viborg. Le 3 juin, j'allai m'embarquer sur ce bateau, et j'en parle avec reconnaissance, car il m'a fait faire un doux et heureux trajet. Rien de plus frais, de

plus riant à voir, par un beau jour d'été, que les rives du golfe de Finlande, à partir d'Helsingfors. En longeant les côtes, on navigue sans cesse entre des bois et des collines dont les contours, les formes, les couleurs, varient à chaque instant. Ici c'est une île arrondie et couverte de sapins, posée comme une corbeille de verdure au milieu des eaux ; là c'est une longue vallée ombragée par les bouleaux aux branches pendantes comme celles des saules et parsemée d'habitations ; plus loin, on rencontre les chaînes de rocs, les pyramides de granit rouge et veiné où l'on a taillé la colonne d'Alexandre et le piédestal de la statue de Pierre-le-Grand. Parfois la mer, coupée par des îles parallèles, apparaît de loin comme un fleuve plus large que le Rhône, plus pittoresque que le Rhin, puis elle s'étend, elle s'élargit de nouveau, et l'on n'entrevoit plus qu'à l'horizon lointain la grève noyée dans une brume d'azur. Bientôt cependant on rentre dans un vaste archipel, et, à voir ces forêts nouvellement reverdies, ces rameaux de pins et de sapins, d'aunes et de bouleaux avec leurs diverses nuances, ces promontoires effrangés par les vagues, ces baies mystérieuses qui s'enfuient dans l'ombre, on

dirait un parc immense sillonné par des rivières, traversé par des lacs. Un vent léger plissait comme une dentelle d'argent la surface des flots, un ciel sans tache s'étendait sur nos têtes, et la mer reflétait tour à tour dans son sein les rayons du soleil, la pourpre des rochers, la verdure des bois.

Je m'éloignais à regret pourtant de cette ville d'Helsingfors où j'avais passé tant d'heures charmantes, et les regards tournés vers le rivage, qui peu à peu fuyait derrière nous, j'adressais à ceux qui m'avaient accueilli là avec tant de bonté, ce dernier espoir et ce dernier adieu :

Oh ! oui, je reviendrai sur vos riantes plages,
Où l'amitié, l'étude, ont en si peu de jours
Jeté dans mon esprit tant de fraîches images
Et tant de souvenirs qui me suivront toujours.

Je reviendrai revoir votre ville si belle,
Avec ses verts jardins, son large Sveaborg,
Et sa mer, où, courbé sur la forte kantele,
Le dieu des vers pleurait en disant ses runor.

Nous irons contempler vos cascades chéries,
Vos lacs miroir du ciel, vos grands bois de sapins
Qui dans leur long rempart entourent les prairies
Et couronnent l'azur des horizons lointains.

Nous irons visiter dans votre Carélie
Ce peuple qui maintient les mœurs de ses aïeux,

Et chante encor ses chants pleins de mélancolie
Que Lœnrot réunit avec un soin pieux;

Puis votre noble Abo, votre dôme gothique,
Radelma qu'illustra la beauté, le savoir,
Amine où l'on retrouve un beau nom historique,
Lemmsœholm dont l'aspect sourit à notre espoir.

Et surtout nous irons, nous irons voir encore
Standsvik que l'on parcourt le soir d'un pas rêveur,
Træskenda qu'embellit le rayon de l'aurore,
Mailand qui chasse au loin les noirs chagrins du cœur.

Ah ! lorsque le poète errant dans son voyage
Recueille quelques fleurs au chaste et doux éclat,
Il ne les livre point au souffle de l'orage,
Il ne les brise point sous un autre climat.

Sur son chemin souvent une voix le rappelle
Aux jours qu'il a bénis, aux lieux qui l'ont charmé,
Il revient les chercher, confiant et fidèle,
Heureux de les aimer et de se croire aimé.

Six heures après notre départ, nous arrivions à Borgo, pauvre petite ville dont les maisons chétives, les rues tortueuses et obscures, faisaient un singulier contraste avec l'éblouissant spectacle que nous venions d'avoir sous les yeux. Borgo est cependant le siège d'un évêché, et c'est là que demeure Runeberg, le poète chéri de la Finlande. Heureusement la nature qu'il aime et qu'il chante avec un rare talent n'est pas loin

de lui : il n'a qu'à faire quelques pas hors de sa sombre cité, et il retrouve cette nature sérieuse et belle, et elle lui parle le doux langage qu'il traduit en vers harmonieux. Le lendemain, nous entrions dans la ville de Louisa, qui méritait vraiment de porter un nom de femme, car elle est riante et gracieuse. Une de ses rues descend jusqu'au bord de la mer, d'autres s'élèvent en amphithéâtre sur les flancs d'une colline; son origine ne remonte pas au-delà d'un siècle; elle a la fraîcheur et la gaité de la jeunesse.

Le Helsingfors, qui nous conduisait ainsi de station en station, est bien le bateau le plus complaisant que l'on puisse voir; ses heures de départ et de halte ne lui sont guère prescrites que pour la forme. C'est un philosophe qui ne se soucie point de se donner des fatigues inutiles; il ne court pas, il se promène d'île en île, comme un heureux mortel qui aime à respirer l'air frais et à contempler la belle nature. S'il y a un passager en retard, il l'attend; si un pêcheur errant sur le golfe invoque son obligeance, il lui jette une corde et le remorque bénévolement. Grace à ces caprices du bateau, au lieu d'arriver à Frederikshamn à cinq heures, selon les promesses du programme, il était près de minuit

quand nous vîmes poindre la flèche de son clocher.

Un rempart construit d'après le système de Vauban entoure cette ville depuis un siècle; il faut qu'il soit bâti sur un plan bien défectueux et dans une situation bien mauvaise, pour que la Russie le laisse tomber en ruines, car dans ce pays, partout où il se trouve une île, un roc qui puisse défendre un coin de terre, on peut être sûr qu'il y a là un bastion ou des soldats. En venant de la puissante forteresse de Sveaborg, nous avons vu sur notre route une citadelle à Svartholm, une autre à quelques lieues plus loin, à l'endroit où, il y a soixante ans, Gustave III remporta une victoire navale sur les Russes, une autre encore à six werstes de Viborg.

Frederikshamn était autrefois la résidence du gouverneur de la province; une tour massive, bâtie au milieu d'une place, la dominait, et toutes les rues aboutissaient au pied de cette tour comme les rayons d'une roue. C'est là que fut signé, le 5 septembre 1809, le traité de paix qui sanctionnait la conquête de la Finlande par la Russie. Un incendie a ravagé, il y a quelques années, les rues construites sous les auspices

d'un roi de Suède, et la maison où les plénipotentiaires d'un de ses successeurs abandonnaient au descendant des tzars le pays tant de fois envié et envahi par les Russes; le traité seul est resté, et Dieu sait quel incendie il faudrait pour l'anéantir! Ce n'était cependant pas, je l'avoue à ma honte, un souvenir historique, ni un sentiment poétique qui m'attirait à minuit avec mes compagnons de voyage dans cette ville; c'était simplement le désir d'obtenir un morceau de pain, car le restaurateur du *Helsingfors*, persuadé que nous irions, selon la coutume admise à bord du bateau, dîner de côté et d'autre, n'avait pour toute provision que du thé et de l'eau de vie, la denrée obligée des équipages de mer. Les bons habitants de Frederikshamn dormaient déjà depuis trois heures d'une profond sommeil; pas une porte ouverte, pas un léger nuage de fumée au dessus d'un toit. Le garde de nuit, sa hallebarde à la main, s'en allait seul de long en large, criant l'heure à tue-tête, et ne sachant trop que penser de notre invasion nocturne. Peut-être aurions-nous été fort mal reçus par cette vigilante sentinelle préposée au repos du bourgmestre et des citoyens, si nous n'avions eu avec nous un officier finlandais, dont on

voyait briller au clair de la lune les épaulettes d'argent. L'épaulette est, dans les domaines de l'empire russe, le symbole du pouvoir ; tout le monde la redoute et la respecte. Le garde de nuit s'interrompit dans son refrain en nous voyant passer, et salua militairement comme un homme qui sait sa consigne. Ce fut l'officier qui se chargea de nous héberger ; il frappa à la porte d'une petite maison en bois, décorée du nom d'hôtel. Une vieille femme mit sa tête échevelée à la fenêtre, murmura d'une voix aigre quelques paroles fort peu courtoises, puis disparut, et tout retomba dans le silence. Pendant ce temps, nous regardions les rues, où pas une ame ne remuait, et les étoiles, qui avaient l'air de se moquer de nous. Au bout d'un quart d'heure, l'officier, se croyant méconnu, frappa de nouveau d'une main impérieuse ; alors la vieille femme vint elle-même nous ouvrir la porte dans un costume que je n'essaierai pas de décrire. Elle nous fit passer par une chambre où toute une famille dormait dans quatre couchettes voisines l'une de l'autre, et nous conduisit dans une petite salle sombre où elle avait eu déjà la sage précaution de déposer une lumière, ce qui nous empêcha de fouler le corps d'un

enfant étendu sur une botte de paille, et de nous heurter contre un large bahut qui barrait à moitié le passage. Nous nous assîmes en silence sur un banc rustique, pour ne pas troubler le repos des pauvres gens, qui en avaient probablement grand besoin. La digne hôtesse ouvrait son armoire, rôdait d'un pied léger dans la cuisine; l'aspect magique des épaulettes lui avait donné l'activité de la jeunesse. Après ces nombreuses tournées, elle revint, rapportant des galettes de pain d'orge, du beurre qui était excellent, et quelques verres de lait. Les ressources de l'hôtel n'allaient pas plus loin, et, pour des lits, il ne fallait pas y songer. Toutes les couvertures de la maison et une partie de la paille de la grange étaient déjà occupées. D'ailleurs, nous nous serions fait un scrupule de tenir plus longtemps sur pied notre bonne vieille femme; nous la remerciâmes donc très cordialement de son hospitalité patriarchale, en appuyant nos remerciements de quelques roubles, et nous retournâmes à bord.

Le bateau n'avait pour tout meuble que quatre bancs en bois et un pliant; les quatre bancs et le pont furent en un instant occupés par mes compagnons de voyage. Le capitaine était assis

sur le pliant comme un pacha sur son tapis. Par bonheur, la chaloupe suspendue à l'arrière du bateau restait vide; elle n'avait rapporté que quelques flots d'eau salée à la suite de ses excursions. J'y jetai mon manteau, et, tout seul à l'écart dans mon lit aérien, je m'endormis bercé comme une mouette par la brise de la nuit, en dépit d'une nuée de cousins. Le jour suivant, nous continuâmes notre route à travers une large mer dont on ne distinguait plus que de loin en loin les côtes vaporeuses. Rien ne ralentissait plus notre voyage. A quatre heures de l'après-midi, nous arrivions dans le port de Viborg, un beau et large port formé par deux grandes îles qui coupent la mer comme deux jetées. Il y a là une centaine de maisons occupées par des marchands, des ouvriers, des aubergistes, et une immense quantité de planches et de poutres qui, dans quelques mois d'ici, couvriront peut-être les murailles d'une ville portugaise ou d'un palais de Cadix; car la Finlande expédie ses bois jusque dans les contrées les plus reculées de l'Europe.

La ville est à douze werstes du port, au fond d'une large baie dont elle couvre le rivage avec ses vieux remparts et ses deux faubourgs. Son

château, ravagé par un incendie, tombe aujourd'hui en ruines; il fut construit en 1293 par le valeureux Torkel Knudtzon, l'un des hommes les plus illustres dont les annales de la Suède aient gardé le souvenir; les remparts datent du quinzième siècle. Viborg était alors l'une des cités les plus importantes de la Finlande, le siège d'un évêché, le chef-lieu d'un des trois grands districts du pays. A différentes époques, elle fut attaquée par les Russes, et leur résista plusieurs fois vaillamment. En 1710, Pierre-le-Grand en fit le siège et s'en empara après quelques semaines d'une lutte opiniâtre. En 1721, le traité de Nystad lui en concéda la possession définitive avec celles des terres environnantes. En 1743, le traité d'Abo élargit encore cette première conquête.

Pendant un siècle, les districts désignés sous le nom d'ancienne Finlande (*gamla Finland*) furent soumis aux mêmes règlements, à la même administration que les autres provinces russes. Après la conquête entière de la Finlande, un ukase impérial les a réunis au pays dont ils avaient été disjoints, et leur a accordé les mêmes privilèges. Viborg est aujourd'hui le chef-lieu d'un gouvernement et le siège d'une cour su-

prême de justice. On y compte trois mille habitants et plusieurs milliers d'hommes de garnison. La Russie ne l'a pas régi si longtemps sans y marquer fortement son empreinte. Cette ville a plus que toutes les autres cités de Finlande, y compris même Helsingfors, l'aspect d'une ville russe. Vous traversez une place, et vous arrivez à une caserne; vous tournez un coin de rue, et vous voyez un corps de garde; vous allez un peu plus loin, encore une caserne ou un bastion; partout les officiers revêtus du matin au soir de l'uniforme, et partout des soldats. Le clairon sonne à chaque heure, le tambour bat de tous côtés; c'est une compagnie de cosaques du Don qui monte à cheval, un bataillon d'infanterie qui va à la parade, un corps d'ingénieurs qui fait l'exercice, une escouade de gendarmes qui manœuvre. Nous sommes pourtant en pleine paix.

La population bourgeoise se compose de quatre races distinctes : les Finlandais, qui les premiers ont occupé cette province; les Suédois, qui l'ont conquise; les Allemands, qui sont venus à diverses époques s'y établir, et enfin les Russes, qui dominent le tout. Chacune de ces peuplades a son église à part, ses prêtres et ses

usages particuliers. Par complaisance l'une pour l'autre, et quelquefois par nécessité, elles essaient de parler tour à tour les quatre langues admises dans la vie publique et privée de Viborg, et il en résulte une incroyable cacophonie de dialectes et d'accents. Chaque idiôme, jeté ainsi à force de barbarismes dans la circulation, a pourtant son domaine à part, et, s'il voulait rester dans ses limites, il ne serait pas trop maltraité. La langue suédoise est la langue judiciaire et administrative; la langue russe est celle des soldats; l'allemand est employé surtout par les négociants, le finlandais par les gens du peuple et les domestiques.

La science et les études sont représentées à Viborg par les professeurs du gymnase, qui possèdent une bibliothèque de quelques milliers de volumes; l'art et la littérature, par des musiciens et des comédiens qui, en faisant le trajet de Pétersbourg, daignent accorder leurs instruments ou chausser le cothurne pour les habitants de Viborg.

Le jour de mon arrivée dans cette ville, j'eus le bonheur d'assister à une de ces représentations extraordinaires que de temps à autre la fortune procure aux dignes habitants de Viborg,

pour maintenir dans leur esprit le goût des belles choses. A voir du dehors la salle de spectacle, on l'eût prise pour l'état-major de la place. Tous les gradins étaient garnis d'officiers et de soldats; c'était un soldat qui recevait les billets, un soldat qui faisait le métier d'ouvreuse de loges, un autre circulait le long des couloirs pour saluer les officiers à leur passage, afin qu'ils trouvassent jusque dans le sanctuaire des Muses le tribut d'honneur qui leur est dû.

Quatre quinquets éclairaient la rampe, un piano flanqué d'une basse et d'un violon servait d'orchestre, et une toile, représentant trois évêques la mitre en tête, formait le fond inamovible de toutes les décorations. Pourquoi ces évêques étaient-ils là? c'est ce que je n'ai pu comprendre. Probablement la toile sur laquelle ils avaient été peints pour figurer dans quelque tragédie chrétienne, était la seule qui pût fermer convenablement la perspective du théâtre, et les vénérables prélats se trouvaient ainsi condamnés à assister en effigie à la comédie, au drame, à l'opéra et au vaudeville, car on jouait tout cela sur le théâtre de Viborg, et tout cela dans une même soirée. Voici le programme de la représentation à laquelle j'ai assisté, copié fidèlement sur l'af-

fiche : 1° une grande scène de l'opéra de *Tancrède*, 2° deux scènes du *Don Carlos* de Schiller, 3° un grand air du *Mariage de Figaro*, 4° une petite comédie de Saphir, 5° une comédie en un acte de Kotzebue, 6° une scène de *Sargines*, opéra de Påer, 7° la scène du serment dans la *Norma ;* de plus, en guise de ballet, *la cachucha*, dansée par Mlle Rothmeyer. C'était une seule et même famille, une famille composée de quatre individus, qui donnait ainsi au public, moyennant 1 fr. 50 cent. par personne, cet échantillon de tant de chefs-d'œuvre. Le père jouait dans la comédie les grands seigneurs, les vieillards, et dans l'opéra faisait tour à tour la basse et le ténor ; la mère figurait tantôt comme duègne et tantôt comme grande coquette. Les jeunes filles représentaient dans la même soirée des chevaliers, des princesses, des héros, des prêtresses majestueuses et des amantes éplorées. A la fin de la dernière pièce, tous les acteurs furent rappelés l'un après l'autre ; heureusement ils n'étaient que quatre. Mlle Rothmeyer mit la main sur son cœur et adressa au public un petit discours qui n'était pas annoncé sur le programme, et qui mit le comble à l'exaltation du public. Son père, qui parut ensuite, promit de re-

venir l'hiver prochain et de prendre des mesures pour que le théâtre fût chauffé. Les spectateurs se retirèrent en bénissant cette heureuse perspective.

Le district de Viborg s'étend jusqu'à la frontière russe, à huit lieues environ de Pétersbourg. Ses habitants jouissent en général d'une plus grande aisance que ceux des autres provinces de la Finlande; il est rare qu'ils soient obligés d'avoir recours au pain d'écorce de bouleau, comme cela arrive assez fréquemment aux pauvres gens de l'intérieur du pays. Un grand nombre d'entre eux vivent du produit de la chasse et de la pêche, d'autres naviguent pour le commerce sur les bâtiments de Finlande. Ils ne gagnent pas plus de 12 à 15 francs par mois, c'est assez pour satisfaire à leurs modestes besoins. D'autres, plus ambitieux, s'engagent sur les navires anglais, où on les accueille avec empressement, car ce sont d'excellents marins. Ils reçoivent là 60 à 70 francs par mois, et s'en reviennent quelques années après riches de leurs économies. Beaucoup d'entre eux sont rangés dans la classe des *torpars* ou fermiers. Le torpar cultive pour son propre compte une certaine étendue de terrain, et paie son propriétaire en

journées de travail, quelquefois deux, quelquefois trois par semaine; quelquefois encore il s'engage à faire pour son maître un ou deux voyages par an à Pétersbourg ou à Viborg. C'est une espèce de servage volontaire réglé par un bail, un servage assez pénible, si l'on pense que le torpar est souvent obligé de quitter son champ dans les moments les plus importants et de s'en aller lui-même, à cinq ou six lieues de distance, se mettre à la disposition de son propriétaire; mais le Finlandais est doué du caractère le plus patient et le plus résigné. Nul autre peuple n'accomplit comme celui-ci la sentence de la Bible : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Il travaille sans murmurer, et souffre sans se plaindre. Tel je l'ai vu, il y a trois ans, dans les sombres provinces du Nord, tel je le retrouve ici sur ces côtes méridionales, et je l'observe avec un profond sentiment d'intérêt et de sympathie.

Malgré le mélange de races établi dans la province de Viborg par la conquête et les colonisations du commerce, la tribu finlandaise a encore conservé plusieurs de ses anciens usages. On rencontre encore çà et là des familles nombreuses qui depuis plusieurs générations for-

ment un petit monde à part, cultivent les mêmes champs, vivent de la même vie, et ne s'allient à aucune famille étrangère. Un des vieillards de la tribu a sur elle un ascendant patriarcal; il ordonne et il conseille, il apaise les différents et condamne les coupables. Sa parole est aimée et respectée comme celle d'un père, et son jugement a plus d'autorité que celui d'un tribunal. A voir une de ces honnêtes familles réunie dans l'enceinte de ses domaines, prenant part aux mêmes travaux et s'associant aux mêmes fêtes, on dirait une institution de frères moraves, moins les rigueurs d'une loi systématique et la contrainte d'un devoir journalier. Tout est ici amour, union, confiance; tous les membres de cette communauté sont attachés l'un à l'autre par les souvenirs d'une affection héréditaire, par les liens du sang. Celui qui les dirige est leur parent à tous, leur père, et leur aïeul, leur Nestor par l'âge, leur Mentor par l'expérience, leur maître par un sentiment réciproque de confiance et de tendresse. L'intérêt et l'orgueil ont amené la révolte dans le sanctuaire de ces pieuses associations. De jour en jour leurs liens se relâchent et se brisent. Un vieux proverbe finlandais dit : « Mieux vaut une bonne guerre qu'une mauvaise

paix ; quand les membres de l'ancienne communauté sentent que les fondements de la concorde générale sont ébranlés, ils se retirent et s'en vont chercher ailleurs une autre demeure. Bientôt il ne restera plus de ces touchantes réunions de famille qu'une image voilée et un souvenir lointain.

Les cérémonies usitées autrefois dans les fiançailles et le mariage subsistent encore dans la plupart des paroisses. Quand un jeune homme veut se marier, il choisit parmi ses parents ou parmi les paysans les plus expérimentés du village un orateur chargé de formuler sa demande. Tous les deux s'en vont devant la maison de celle dont ils veulent solliciter la main ; les parents de la jeune fille, prévenus de leur visite, les amis et les voisins, sont réunis dans une même salle. L'orateur prend la parole, il énumère en termes pompeux les qualités, les mérites du prétendant, tout ce qu'il possède déjà et tout ce qu'il possèdera un jour. Quand il a fini sa harangue, son client s'avance et offre des présents aux plus proches parents de la jeune fille, un anneau à celui-ci, une ceinture à celui-là, quelques pièces d'argent au père et à la mère. Si ces présents sont acceptés, il est admis comme

fiancé, et il a la permission d'aller dans la chambre voisine chercher sa future épouse, qui, pendant ce temps, est restée seule à l'écart. Les fiançailles se célèbrent ordinairement dans le cimetière : est-ce une idée philosophique qui amène là le jeune couple? est-ce une pensée religieuse? Les deux fiancés, en échangeant leur anneau sur la demeure des morts, doivent-ils abaisser leurs regards vers la terre et se dire que là est le terme de toutes les joies humaines, ou les élever vers le ciel et songer à ces régions éternelles où ceux qui se sont aimés dans ce monde se réunissent un jour pour ne plus se quitter?

Quand cette première cérémonie est accomplie, la fiancée s'en va avec une femme, qui est son interprète, faire une tournée dans la paroisse. L'orateur féminin prend la parole et appelle la sympathie de ses auditeurs sur celle qui bientôt quittera son heureuse vie de jeune fille pour se dévouer aux soucis, aux anxiétés d'épouse et de mère, et chacun alors lui apporte son offrande. Celui-ci lui donne de la laine pour tisser ses vêtements, cet autre quelques ustensiles de ménage, ou du linge, ou une pièce d'argenterie. C'est là le complément de sa dot, l'humble trésor qu'elle

recueille avec joie et reconnaissance, car à chacun de ces modestes présents est attaché un vœu du cœur, un sentiment d'affection. Les jeunes filles riches font aussi cette collecte nuptiale; si elles n'ont pas besoin des dons qui leur sont offerts, elles aiment pourtant à placer autour d'elles, dans leur nouvelle demeure, ces dîmes volontaires de l'amitié, comme des égides protectrices ou des amulettes.

Les noces se célèbrent avec une grande pompe. Tous les parents et amis y sont invités à plusieurs lieues à la ronde. La mariée apparaît au milieu des convives avec une couronne dorée qui ne lui appartient pas; elle l'emprunte le matin et la rend le soir. N'est-ce pas un touchant et mélancolique symbole du bonheur qui brille aujourd'hui sur un front riant et demain répand ses lueurs célestes sur un autre visage? A la fin du dîner, la mariée s'avance comme une walkyrie des temps anciens, et verse elle-même la bière à tous les convives; puis on lui fait encore de nouveaux présents pour la remercier de son hospitalité, et elle quitte la maison de ses parents pour entrer dans celle de son époux.

Dans quelques paroisses, on croit que les morts s'éveillent de leur long sommeil trois fois

par an, aux grandes fêtes qu'ils sanctifiaient pendant leur vie au sein de leur famille, à Noël, à Pâques et à la Saint-Jean. Ces jours-là, leurs proches parents déposent sur leur tombe des jattes de lait, des pâtés de poisson vulgairement appelés dans le pays *piregues*, afin qu'en soulevant la terre qui couvre leur cercueil, ils retrouvent un souvenir des fêtes qui les réjouissaient, et des êtres aimés qui les célébraient avec eux.

Après avoir vu et revu les casernes de Viberg, visité son église grecque pleine d'images et de dorures, parcouru ses environs, qui sont très beaux et très pittoresques, causé tour à tour avec le fonctionnaire et le marchand, l'officier et le bourgeois, il fallait cependant songer à continuer ma route vers Pétersbourg, et ce n'était pas un petit problème. L'unique diligence qui existait ici il y a quelques années a cessé ses voyages, et l'on invoque en vain le secours d'un bateau à vapeur; il n'y en a point. Force me fut d'avoir recours aux charrettes de paysan, et de me livrer aux misères d'une route qui jouit dans toute la Finlande d'une juste célébrité. Par bonheur, j'avais rencontré un négociant de Lyon, M. Besson, jeune homme d'un esprit cultivé, d'une humeur gaie et confiante, qui se proposait de faire le

même trajet, et je me joignis à lui avec joie. A une si longue distance du sol natal, au milieu d'une peuplade étrangère, il est si doux de retrouver l'harmonie de la langue maternelle, de serrer la main d'un compatriote, d'entendre parler de la France avec amour et expansion !

Nous voilà donc tous deux montant sur une charrette découverte, à quatre roues, et nous asseyant qui de ci, qui de là, sur nos malles et nos valises, le corps sans appui, les jambes pendantes, très occupés de nous tenir en équilibre sur un siège vacillant, et demandant au ciel d'arriver autant que possible sains et saufs à Pétersbourg. Si Scarron nous eût vus sur notre tombereau, avec nos cartons à chapeau d'un côté, nos sacs de nuit de l'autre, nos oscillations à chaque cahot, il eût ajouté un chapitre de plus à son *Roman comique*. Tout alla bien cependant sur un espace de quelques milles. Les voitures étaient assez larges, les postillons honnêtes et complaisants, la contrée pittoresque. Nous étions partis le soir, et nous jouissions avec bonheur d'une de ces belles nuits, ou plutôt d'un de ces charmants demi-jours qui pendant l'été répandent sur les paysages du Nord tant de teintes si douces d'ombre et de lumière. Nous nous en

allions sur notre rude siège, tantôt contemplant en silence, à travers le feuillage des arbres, les teintes de pourpre de l'horizon que le soleil n'abandonnait que pour un instant, tantôt nous rappelant l'un à l'autre avec enthousiasme les plus beaux sites de notre pays, et évoquant dans nos causeries, au milieu des profondes forêts de la Finlande, les riants aspects de nos vallées et de nos montagnes.

Mon compagnon de voyage n'avait qu'une prédilection qui me chagrinait fort. Il vantait toujours les rives du Rhône et de la Saône, les vertes prairies d'Oullens, les côteaux de Fourvières, moi je voulais qu'il se passionnât également pour les bords du Doubs et les montagnes de Franche-Comté, et c'était là un long sujet de discussion. A la fin, nous fîmes un traité de paix, et il fut convenu que nos chères provinces étaient les deux plus beaux pays que l'on pût voir et leurs habitants les plus excellentes gens qui se trouvassent dans le monde.

La satisfaction qui entra dans notre cœur lorsque nous eûmes conclu et arrêté avec une sagesse de diplomates tous les articles de ce contrat patriotique, fut bientôt amèrement troublée par l'aspect des nouvelles stations où nous chan-

gions de chevaux et de voitures. A la place des larges charrettes que nous avions trouvées aux environs de Viborg, voici des tombereaux où nous ne parvenons à nous asseoir qu'en nous pelotonnant sur notre coffre, le menton sur nos genoux. A la place de nos bons et officieux postillons de Finlande, voici des paysans qui appartiennent à je ne sais quelle race, et qu'on prendrait pour des sauvages; la civilisation n'a encore rien fait pour ces hommes-là; le rasoir n'a point attenté à leur barbe, les ciseaux du coiffeur n'ont jamais touché leurs longs cheveux semblables à une quenouille d'étoupes; le tailleur ne s'occupe pas de leur vêtement. Ils ne portent qu'une grande paire de bottes et une chemise nouée sur les flancs par une ceinture de couleur; quelques uns mettent une veste ronde en toile sur cette chemise, mais il nous a paru qu'en général ils regardaient ce surcroît de vêtement comme un luxe fort inutile. Les maisons où nous nous arrêtons exhalent une odeur fétide. A sept heures du matin, nous en apercevons une dont l'aspect extérieur nous séduit. Nous entrons dans le corridor; il est occupé par quatre paysans étendus tout de leur long sur le plancher. Dans la chambre voisine,

une femme est couchée à moitié nue sur la couverture de son lit; nous voulons nous asseoir et toutes les chaises sont couvertes d'une si épaisse poussière, que nous ne savons comment les prendre. Notre intention en entrant là était de demander une tasse de lait : il ne fallait que jeter un coup d'œil sur les pièces de vaisselle ébréchées et dispersées de côté et d'autre pour oublier aussitôt la soif la plus impérieuse.

Quant à la route où notre postillon nous conduisait, comment la décrire? Dans quelle langue, dans quel dictionnaire trouver des mots assez caractéristiques pour représenter ces lambeaux de pavés interrompus par des crevasses, coupés par des ornières, ces amas de pierres jetées pêle-mêle, ces bonds impétueux de notre charrette et ces vacillements perpétuels? Le meilleur carrossier de Paris n'inventerait pas, avec toute son habileté, des ressorts assez flexibles pour rendre supportables les secousses d'un landau dans cet atroce trajet. Que l'on juge de ce qu'on doit souffrir dans un tombereau posé sur deux brancards! A chaque instant nous étions obligés de nous cramponner aux lambris de notre équipage pour ne pas rouler dans une ornière, ou d'étendre les deux mains sur no-

tre bagage de voyageur pour l'empêcher de se perdre en pleine campagne. Après une demi heure de marche, ou pour mieux dire de navigation orageuse sur ces rocs et ces écueils, le cadenas d'une de nos malles avait éclaté en morceaux, une de nos valises s'était brisée, un de nos sacs de nuit était déchiré, un carton à chapeau s'en allait en lambeaux. En arrivant à Pétersbourg, tout ce que nous avions emballé avec une rare dextérité de voyageurs était renversé, froissé, couvert de boue et de poussière.

Quelques paysans de cette province, qui croient que les morts peuvent à certaines époques visiter leurs maisons, et qui n'ont nul envie de les revoir, placent le cercueil qu'ils conduisent au cimetière sur la charrette la plus rude et la font passer par les cahots les plus violents, afin que dans leur fosse, les pauvres morts se souviennent des fatigues de cette route cruelle et ne soient pas tentés d'y remettre le pied. Il me semble que les chemins et les charriots de poste de Viborg ont été fait en vue des étrangers avec la même intention, et ceux qui ont eu cette idée ont parfaitement atteint leur but. Je suis bien sûr qu'à moins d'y être absolument forcé, pas un voyageur qui aura connu par expérience les

duretés de ce chemin de Viborg ne les affrontera de nouveau.

A huit lieues environ de Pétersbourg, notre cocher arrêta ses chevaux au pied d'une large barrière en bois qui traverse la route, ôta respectueusement son chapeau, et entra avec une profonde humilité dans une maison gardée par des factionnaires. Nous étions à la frontière russe, et cette maison était la douane. La Finlande est pourtant incorporée à la Russie depuis plus de trente ans. Probablement on ne se fie pas encore assez à son contrôle, à ses lumières, pour lui abandonner le soin de visiter et de juger les voyageurs qui arrivent dans la capitale de l'empire. Du gouvernement de Viborg, conquis par Pierre-le-Grand, on entre dans celui de Pétersbourg comme dans une contrée étrangère.

Deux hommes vinrent prendre nos malles et les visitèrent avec un soin minutieux. Les livres surtout attirèrent leur attention; j'avais eu la précaution de renvoyer à Stockholm tous les ouvrages d'histoire ou de littérature que j'avais recueillis pendant mon séjour en Finlande; il ne me restait qu'un dictionnaire russe et un roman russe de Sagoskin; un employé supé-

rieur prit ces ouvrages, les feuilleta en tous sens pour s'assurer qu'ils ne renfermaient pas quelque supercherie, et les montra à un de ses collègues pour se mettre à l'abri de tout soupçon. Après cette double inquisition, mes innocents livres russes me furent rendus; mais une malheureuse feuille égarée d'un journal français allongea la visite d'une bonne demi-heure. Les employés reprirent l'un après l'autre mes effets pour voir s'il ne s'y trouvait pas encore quelque fragment de ces feuilles funestes, et comme, grace à Dieu, je n'en avais nullement fait provision, on nous congédia très civilement; nous regagnâmes aussitôt notre voiture.

Après les employés de la douane, c'était le tour du maître de poste; il vint nous demander à voir notre *podoroshna*. Le podoroshna est le titre officiel en vertu duquel un voyageur obtient des chevaux le long de sa route, ou, si l'on aime mieux, un supplément de passeport inventé pour soumettre à une seconde rétribution tout individu à qui il prend fantaisie de se promener en voiture dans le pays. Le maître de poste nous rapporta notre podoroshna visé, bien entendu, moyennant une nouvelle taxe, et nous força de payer quatre chevaux, ce qui était encore un

autre mode d'impôt ; nous n'avions eu que trois chevaux jusque-là, et il nous semblait que c'était bien assez. Quand il eut ainsi réglé nos comptes par roubles et par kopecks, il nous montra du doigt un cabaret rouge comme un nez de buveur, et nous demanda si nous ne voulions pas y entrer pour boire, disait-il, une bonne bouteille de vin. Cette fois il nous parut qu'il outrepassait les règlements, et, malgré notre respect pour sa casquette à galons et son habit à collet vert, nous crûmes pouvoir, sans nous rendre coupables d'une trop grande insubordination, résister à sa demande.

A la station suivante, nouvel examen du poderoshna et nouvelle taxe ; nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Pétersbourg, et nous aurions pu nous croire au milieu des sombres et silencieux districts du Nortland ; car, de tous côtés, nous ne voyions qu'une épaisse forêt de pins et de bouleaux, et pas une pointe de clocher, pas une habitation. Enfin, nous arrivons à la barrière gardée par une demi-douzaine de factionnaires et un bataillon de grenadiers ; un douanier visite encore de fond en comble nos coffres, un officier fait une inspection minutieuse de nos papiers ; grace à Dieu, c'est fini, et nous

sommes à Pétersbourg. Pas du tout : les puissants maîtres de Pétersbourg qui, dans le cours d'un siècle, ont couvert d'édifices un si vaste espace, aspirent à en occuper un plus vaste encore, et, pour ne pas être obligés de reculer quelque jour les barrières de leur capitale, il les ont mises, par une sage précaution, à une bonne lieue de ses limites actuelles. Nous voilà donc errant encore pendant une grande heure sur notre charrette, sautant comme des poupées de carton sur ses brancards et supportant avec une merveilleuse résignation ces secousses inattendues. La première chose que nous cherchâmes en arrivant dans la capitale de l'empire russe, ce ne fut, je l'avoue, ni l'église en marbre d'Isaac, ni le Palais d'Hiver, ni tout autre édifice dont le *Guide du Voyageur* nous avait dépeint les magnificences dans ses métaphores officielles : ce fut une maison de bains. Cette première incursion *intra muros* nous procura la satisfaction d'apprendre, en payant cinq francs pour une heure de repos, que nous étions dans la ville d'Europe où la vie est le plus coûteuse.

—

PÉTERSBOURG.

PÉTERSBOURG.

A. M. TH. GRÉTERIN.

Je comprends à présent quelle surprise durent éprouver les confidents de Pierre Ier, lorsqu'il leur avoua le projet qu'il avait conçu de déplacer la capitale de son empire, et de la transporter du sanctuaire auguste du Kremlin sur les plages de la Néva. J'admire plus que jamais l'esprit de divination de ce grand homme, l'idée d'avenir qui lui donnait une noble audace, et l'inébranlable énergie avec laquelle il exécutait ses projets les plus téméraires. Qu'on se repré-

sente à l'une des extrémités de la Russie, à la pointe du golfe de Finlande, une vaste plaine nue et froide baignée par une rivière que les grands bâtiments ne peuvent remonter. Quand Pierre Ier choisit cette plaine pour y jeter les fondements de sa future résidence, ce n'était encore qu'un marais fangeux et sans cesse exposé aux inondations de la Néva; mais il avait appris en Hollande comment on dessèche le sol le plus humide, et comment on le garantit des ravages d'une onde impétueuse. Ce qui semblait aux autres un labeur effroyable n'était pour lui qu'un obstacle facile à surmonter, et il se mit à l'œuvre. Il commença par bâtir une forteresse pour défendre le cours de la Néva contre l'invasion des Suédois. Avant d'entreprendre cette construction, il fallait affermir et exhausser le sol. Les ouvriers appelés de toutes les parties de l'empire à cette œuvre nouvelle n'avaient pas même assez de hoyaux et de charrettes; ils portaient la terre dans les pans de leurs vêtements ou dans des nattes de paille. Une maladie, engendrée par le changement de climat, par les fatigues et l'humidité les décimait; mais rien n'ébranlait l'inflexible volonté du tzar. La forteresse fut achevée dans

l'espace de cinq mois. Les Suédois, inquiets de ces préparatifs, s'avancèrent avec une armée de douze mille hommes; Pierre marcha à leur rencontre, les défit et revint à son œuvre. Quelque temps après, il avait joint à la forteresse, inaugurée par une victoire, une double rangée de petites maisons en bois, une église, un arsenal, un corps de garde, une chancellerie, une pharmacie. La marine lui manquait encore. Pierre, qui était tour à tour soldat, ingénieur, architecte, matelot, qui enseignait par son exemple à sa nation tout ce qu'elle devait oser, s'en alla sur les rives du lac Ladoga élever un chantier et y construisit quinze bâtiments; puis il descendit jusqu'à l'embouchure de la Néva, et détermina la position où devait être bâtie la forteresse de Cronstad. L'année même où il avait entrepris et achevé tant de travaux, un bâtiment hollandais arriva jusqu'à la ville naissante; il fut reçu avec acclamation, et ses officiers s'en retournèrent comblés de présents.

Pour hâter l'exécution de ses plans, Pierre établit sa résidence sur les bords de la Néva. Il habitait une petite maison en bois composée seulement de deux chambres, d'un vestibule et d'une cuisine. C'est le premier palais impérial de

Saint-Pétersbourg; c'est le monument sacré que tout étranger est avide de voir, et devant lequel tout vrai Russe devrait se prosterner avec respect. Non loin de cette humble demeure, Mentschikoff en construisit une autre pour lui également en bois, mais plus large et plus élégante. C'était là que Pierre Ier donnait ses audiences.

Cependant l'exemple du souverain commençait à attirer un grand nombre de familles sur une plage naguère encore complètement déserte. Des ouvriers, des marchands, devinant tout ce qu'il y avait à gagner dans une capitale nouvelle, accoururent en foule. Il en vint de la Finlande et de la Livonie, de la vieille cité de Novogorod et des steppes des Tartares. On leur donnait un terrain, du bois, et ils se construisaient une habitation. Non content de cette colonisation volontaire, le tzar, pour l'accroître et la régulariser, eut recours à son autorité absolue, et sans cette autorité inflexible il est probable qu'il n'aurait jamais pu exécuter aucun de ses audacieux projets. Il ordonna à trois cent cinquante familles nobles de venir s'établir à Pétersbourg, aux marchands et aux industriels de bâtir trois cents maisons, aux propriétaires riverains de la Néva d'élever un quai le long de ses bords. Tous

les bateaux et navires qui remontaient le fleuve furent obligés de prendre pour lest un certain nombre de pierres de construction. En 1714, cette ville enfantée comme d'un jet par la volonté de Pierre Ier, comptait déjà plusieurs milliers d'habitations. Quelle joie et quel orgueil éclateraient dans les regards ardents de cet homme de génie s'il pouvait voir son œuvre telle qu'elle est aujourd'hui! En transportant son glaive et son sceptre à l'extrémité de ses états, son but était d'achever la conquête de la Finlande, d'étendre ainsi son empire jusqu'à la Baltique et de le mettre en contact avec les nations les plus civilisées de l'Europe. Ce but a été poursuivi avec persévérance et atteint avec éclat par ses successeurs. La Finlande tout entière appartient maintenant à la Russie, et la civilisation est entrée dans Saint-Pétersbourg à pleines voiles.

Il faut le dire, la Russie est dans un remarquable état de progrès. Ses établissements publics, ses manufactures, ses routes et ses canaux, tout annonce dans ce pays un développement d'idées, d'industrie, qu'il serait ridicule de vouloir nier encore. Seulement le gouvernement se trouve placé dans une singulière situation. Il a

désiré le progrès, il a tendu les mains à la civilisation, il lui a ouvert les ports de Cronstad et les remparts de ses grandes villes : à présent qu'il la voit de plus près, à présent qu'elle a mis le pied sur le sol russe et qu'elle entre fièrement dans les bourgades sans s'inquiéter des factionnaires, elle lui apparaît comme le fantôme gigantesque qui cachait dans sa large enveloppe le diabolique esprit de Méphistophélès et épouvantait Faust. Il l'évoque pourtant, comme le magicien allemand évoquait les génies d'un autre monde pour satisfaire aux exigences de son ame inquiète, pour donner un nouvel essor à son pouvoir ambitieux. Il aime cette civilisation, il la veut ; mais il la voudrait innocente et candide comme au jour de son enfantement, dépouillée de son appareil formidable d'idées et de constitutions libérales, soumise comme un enfant à tous les articles de ses ukases et priant comme une jeune fille dans l'église de Kasan pour la prospérité du tzar et de sa famille. Il l'a prise avec une pensée d'absolutisme, comme un instrument qui ne devait point résister à sa direction ; il voudrait la tenir entre ses mains, comme il tient l'autorité militaire et ecclésiastique, la gouverner comme un pope, la discipliner comme

une recrue, la passer au tamis comme un grain qui a besoin d'être épuré, la répandre lui-même à son gré, par petites doses, comme une médecine dangereuse. De là tant d'efforts pour l'empêcher de s'infiltrer sans sa participation dans l'esprit de ses peuples, tant de journaux coupés par ses ciseaux impitoyables aux endroits dangereux, tant de livres mis à l'index; de là tant d'hommes de police et de censeurs postés comme des sentinelles sur les frontières des régions scientifiques et littéraires, pour arrêter au passage toute phrase trop excentrique et toute idée trop aventureuse : véritable comédie de Beaumarchais ! précaution inutile ! Le sage docteur porte les clefs de sa maison attachées à sa ceinture, et on les lui vole. Il ferme la porte de sa demeure, et on entre par la fenêtre. Il croit garder sa pupille pour lui, et on la lui enlève. Toutes nos brochures politiques et la plupart de nos journaux sont sévèrement interdits en Russie ; mais un grand nombre des romans et des ouvrages littéraires dont on tolère l'entrée sont imprégnés des idées qui occupent la presse périodique. Nul cabinet de lecture russe ne reçoit *le National*, mais on reçoit partout la *Gazette de France*, organe d'un libéralisme que l'on peut bien pren-

dre à la lettre (1). Les Russes n'obtiennent que difficilement la permission de voyager en France, et cette défense ne fait qu'irriter leur curiosité. Quand ils sont en Allemagne ou en Italie, ils recherchent avec ardeur tout ce qui vient de la France. On veut empêcher les principes d'examen, de discussion, de libéralisme, d'entrer dans l'empire, et les hommes même du pays, les voyageurs, apportent ces principes dans les replis de leur cœur et de leur conscience, là où la main de la police ni les ciseaux de la censure ne peuvent pénétrer. L'idée que l'on redoute, l'idée proscrite par tant de règlements et entourée de tant de barrières, arrive en dépit de tous les obstacles qu'elle doit franchir. Elle traverse les mers, elle flotte sur les grandes routes, elle répand partout ses germes, comme ces semences légères que le vent emporte sur ses ailes d'une contrée à l'autre. Nul cordon sanitaire n'en peut arrêter la marche.

[1] On trouve aussi le *Journal des Débats* dans plusieurs cafés de Pétersbourg et dans les riches familles; mais la poste ne le livre pas à moins de cent écus par an, et n'en donne souvent que d'informes lambeaux, car, à son arrivée à Pétersbourg, chaque journal étranger est soumis à une censure rigoureuse, et je laisse à penser les ravages qu'elle exerce sur nos *premiers Paris* quand je dirai qu'elle mutile parfois jusqu'aux plus innocentes feuilles d'Allemagne.

Jusqu'à présent l'instruction, la science, les œuvres de l'art et de la civilisation sont restées concentrées dans les hautes classes de la société. Le gouvernement, les nobles, les riches particuliers, sont seuls possesseurs de ce nouveau domaine, comme de l'ancien domaine territorial. Le peuple est encore plongé dans une ignorance profonde, dans le sommeil de l'indifférence et les ténèbres de la superstition. Cultiver ses terres et celles de son seigneur, gagner son existence à la sueur de son front, soit par le labeur de la charrue, soit par quelque métier, se prosterner et se signer devant chaque église et chaque croix qu'il rencontre, voilà tout son savoir et toute sa religion. On peut dire sans exagération que les quatre cinquièmes des paysans russes ne savent ni lire ni écrire, ils ne savent pas même, pour la plupart, prononcer une prière dans leur église. Le signe de croix remplace pour eux toutes les invocations. Les prêtres, qui devraient les éclairer et les instruire, sont en général trop ignorants eux-mêmes ou trop insouciants pour remplir cette noble mission, et l'état précaire dans lequel ils vivent, ou pour mieux dire leur pauvreté, ne leur permet pas d'avoir sur leurs paroissiens l'influence légitime qui résulte d'une hon

nête aisance. Toutefois, ce peuple si ignorant encore, si abandonné à lui-même, a été doué par la nature d'une aptitude merveilleuse à comprendre et à saisir tout ce qui s'offre à son instinct. La misère, le besoin, qui souvent amortissent ou brisent les ressorts de l'intelligence, éveillent au contraire celle du paysan russe, et l'obéissance est pour lui un mobile puissant. Dans les régiments russes cantonnés loin des villes, le chef fait de ses soldats tout ce qu'il veut; il dit à l'un : Toi, tu seras cordonnier ; à un autre : Tu seras tailleur ; à un troisième : Tu seras maréchal-ferrant; et ces hommes prennent les ustensiles du métier qui leur a été assigné et deviennent ce qu'on leur a ordonné d'être, ouvriers patients et laborieux, souvent artisans habiles. Dans les campagnes, il en est qui, trouvant par hasard un livre, ont appris à lire, puis se sont efforcés d'avoir d'autres moyens d'instruction, et ont acquis ainsi des connaissances remarquables, tout en continuant à labourer le sol et à charrier leurs denrées. Je sais un jeune serf qui, de sa propre impulsion, s'est dévoué à l'étude de la médecine. A force de relire et d'analyser les livres dont il a besoin et qu'il n'a réunis qu'après de longues recher-

ches, ce jeune homme est parvenu à subir un examen très honorable devant une faculté. Aujourd'hui il est installé comme médecin dans la propriété seigneuriale à laquelle il appartient. Dans les villes, il y a un grand nombre de serfs qui, partis tout jeunes de leur cabane avec la permission de leur maître, se sont fait, par leur industrie, une haute position de fortune. M. Scheremetieff compte parmi ses serfs plusieurs millionnaires. Le gouverneur d'une des premières forteresses de l'empire et le premier fabricant de tabac de la Russie ont été serfs. Un des plus riches marchands de Moscou ne sait pas même lire les traites qu'il doit payer; on ne lui a jamais donné aucune leçon : l'intelligence mercantile s'est développée en lui par une sorte d'instinct inné, par la pratique journalière du commerce, et il fait pour plusieurs millions d'affaires par an.

J'avais déjà remarqué à l'extrémité du Nord cette aptitude du Russe pour tous les genres de travaux et tous les genres de métiers. Là, les populations avec lesquelles il établit des rapports deviennent bientôt ses tributaires; il les domine par sa patience, par son habileté, et, disons-le, souvent aussi par son astuce. Le navigateur

russe entreprend de traverser la mer Glaciale avec des bâtiments auxquels un bon matelot norvégien dédaignerait d'amarrer un cordage, et à une époque où les autres navigateurs se hâtent de regagner le port. Le pêcheur russe jette de larges filets là ou le pêcheur de Finnmarck ne sait encore poser, comme ses pères, qu'une ligne infructueuse. Le marchand russe enlève en deux semaines, avec quelques sacs de farine et quelques objets de quincaillerie, tout ce que le pauvre paysan de Norvège et le Lapon nomade ont péniblement pêché dans les eaux, atteint sur les rocs, pendant l'été et l'hiver.

A Saint-Pétersbourg, j'ai retrouvé sur une plus grande échelle, parmi les gens du peuple, les ouvriers, les cochers qui stationnent sur les places publiques, la même tenacité dans le travail, le même instinct du lucre et la même souplesse habile dans leurs transactions. La classe des cochers ou *ischwosky* est surtout une race d'hommes à part et éminemment caractéristique. On ferait un livre curieux sur leurs mœurs, sur leur manière de vivre, sur les scènes journalières de drame ou de comédie dont ils sont les principaux héros. La plupart de ces cochers

sont Russes et serfs de naissance; ils arrivent jeunes à Saint-Pétersbourg, servent d'abord comme valets jusqu'à ce qu'ils aient recueilli assez d'argent pour acheter un cheval, un droschky et un sac d'avoine, et alors les voilà heureux et fiers, maîtres de leur équipage, courant librement dans la grande ville, promenant tour à tour d'un des quartiers à l'autre le bourgeois de Pétersbourg et les voyageurs étrangers, l'officier et la marchande de modes, le grand seigneur qui n'a pas voulu se servir de sa voiture et l'ouvrier appelé par une pratique. Les voilà au milieu de la cité impériale vivant d'une vie plus nomade que les Tartares des steppes ou la tribu laponne, assoupis aux heures de repos sur leur siége, achetant au coin des rues un morceau de pain, un verre de kvass, et se mettant en route au premier signal. Leurs chevaux sont comme eux habitués à supporter la faim, la soif, la fatigue et toutes les intempéries d'un climat inconstant et rigoureux. Leur petite voiture est en général très propre et bien tenue, et la plupart d'entre eux, avec leur longue barbe, leur cafetan bleu noué sur les flancs par une ceinture de couleur, et leur chapeau évasé, ressemblent assez à des cochers de bonne maison.

Nuit et jour, l'*ischwosky* sillonne les quais et les rues, marchant au petit pas, guettant çà et là le piéton. S'il vous voit arrêté au bord d'un trottoir, il accourt; si vous passez sans mot dire, il vous suit encore du regard; si vous vous retournez de son côté, il donne un coup de fouet à son cheval, et le voilà près de vous. Si enfin vous vous décidez à monter dans son droschky, alors commence la grande affaire. Comme il n'est soumis à aucune taxe régulière, il demande ordinairement par course ou par heure trois fois plus qu'il n'a droit d'attendre; et comme on se récrie sur ses prétentions exorbitantes, il a pour le soutenir une quantité de phrases apprises depuis longtemps, qu'il débite avec une incroyable volubilité. Il parle de la longueur des distances, du mauvais temps et du mauvais pavé; il vante la vigueur de son cheval et l'élégance de son équipage. Si c'est un jour de fête, il a un autre thème bien plus long et bien plus difficile à écarter que celui des jours ordinaires. Par malheur pour lui, tandis qu'il pérore ainsi, d'autres cochers, guettant comme lui l'occasion de gagner quelques roubles, arrivent à la hâte. Il voit le danger de la concurrence, il cède, et une fois que le marché est conclu, l'*is-*

chwosky est à vous avec son cheval et sa voiture, comme un vrai serf. Il obéit tête baissée au moindre signe que vous lui adressez. Il vous parle respectueusement en ôtant son chapeau, comme s'il parlait à son seigneur et maître. Il arrête à votre gré la marche de son cheval, il fend la presse des voitures, tourne à droite et à gaûche avec une dextérité merveilleuse. Son droschky n'est certes pas très commode. On s'y asseoit en l'enfourchant comme un cheval, on y ressent parfois de rudes cahots, et on n'y trouve aucun abri contre le vent et la pluie; mais c'est une voiture d'une légèreté extrême, avec laquelle on franchit rapidement les longues distances de Pétersbourg.

Si ce cocher ne connaît pas votre langue, n'importe, il vous comprend à un regard, à un signe. Il devine vos désirs, il vous secourt dans votre embarras. Qu'on lui dise seulement le nom de la rue, de la maison où l'on veut aller, il interroge lui-même le passant ou le boutchnik pour trouver les personnes que vous voulez voir. Un jour j'avais pris un *ischwosky* pour me conduire dans la Liteinia. Le lendemain je le rencontre à une autre extrémité de la ville, je lui indique la même rue, et sans mot dire il me

conduit au pied de la même demeure où il m'avait déposé la veille. Deux trajets de suite lui avaient révélé les habitudes de l'amitié [1].

Le paveurs, les charpentiers, sont, comme ces cochers, doués d'un rare instinct et d'une résignation innée. La plupart n'ont d'autre instrument de travail qu'une hache; avec cette hache, ils façonnent des meubles, des lambris, ils cisèlent le bois, ils construisent des maisons et des navires. Ils travaillent patiemment tout le jour, et s'endorment l'hiver sous leur charpente, l'été au coin des rues. Le pavé nu leur sert de lit, une pierre est leur oreiller, et leur pelisse en peau de mouton devient leur couverture. Quand j'étais à Saint-Pétersbourg, je voyais chaque soir, à l'angle du pont de fer qui conduit au palais du grand duc, une pauvre femme, assise sur un banc de pierre, et dormant, la tête appuyée sur un panier. C'était une marchande de gâteaux, qui, l'été, ne cherchait pas

[1] Le prix des voitures est du reste pour celui qui sait s'entendre avec les cochers ce qu'il y a de meilleur marché à Pétersbourg. Un trajet d'un quartier à l'autre avec un droschky ne coûte ordinairement qu'un rouble assignation (1 fr. 25 c.). Ce sont ces cochers qui font le service des commissionnaires, et portent avec leur léger équipage les lettres et paquets qu'on leur confie.

un autre asyle. Elle venait là à la nuit tombante, et se réveillait au point du jour pour aller de côté et d'autre exercer son humble industrie. A la fin de l'hiver, la plupart de ces ouvriers, venus de l'intérieur du pays, s'en retournent dans leur famille avec le fruit de leur labeur et de leurs économies. Je les ai rencontrés par grandes bandes sur la route de Moscou, portant le havresac sur l'épaule, les souliers d'écorce aux pieds, et marchant avec gaieté, comme des gens qui vont revoir le sol où ils sont nés et le toit qui leur est cher.

Qu'on observe avec impartialité tout ce qu'il y a de dons naturels, de force physique, de patience et de germes incultes chez ce peuple auquel nous appliquons encore journellement l'épithète de barbare; qu'on pense au développement que l'instruction même la plus restreinte pourrait lui donner, et je laisse à deviner jusqu'où il ira quand il aura porté la main à l'arbre de la science, et trempé son esprit à la source vive de la civilisation.

C'est par ses qualités naturelles et sa politique d'intuition que la Russie proprement dite, qui, il y a trois siècles, se composait de six millions d'hommes, a peu à peu subjugué, absorbé les

innombrables peuplades qui l'entouraient, et conquis la moitié du globe. Dans son ignorance grossière, elle a su faire reconnaître sa supériorité intellectuelle aux hordes de Tartares et de Cosaques; elle les a séduites par ses présents, attirées par des négociations, enchaînées par la subtilité de son esprit et de ses moyens d'action. Bien inférieure pour la civilisation aux provinces finlandaises et aux provinces allemandes de la mer Baltique, elle a su se les attacher par des concessions temporaires de politique et d'administration, et des générosités adroitement faites. Son grand art a été d'étudier le caractère des peuplades qu'elle essayait de vaincre, de respecter leurs coutumes héréditaires, leur culte et leur genre de vie, d'adapter son système de gouvernement à leurs exigences, et de chercher à se les assimiler graduellement par la communauté des vues et des intérêts; c'est, en un mot, on ne peut le nier, un mode de gouvernement très doux et parfois presque paternel. Seulement il ne faut pas qu'une de ces populations, traitées avec tant de précautions, s'avise de faire entendre un cri de révolte, car alors le système d'assimilation cesse tout à coup. L'épée de fer pèse dans la balance, et malheur aux vaincus!

Je reviens à Pétersbourg, et d'abord, je dois le dire, pendant tout le temps que j'ai passé dans cette ville, je n'ai point reconnu cette vénalité des employés, ni éprouvé ces inquisitions de la police, qu'on me présentait de loin comme un épouvantail. Il n'est que trop vrai pourtant que ces deux plaies existent au sein de l'administration et de la magistrature russe; les hommes du pays eux-mêmes ne m'en ont point fait mystère. Mais ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai point vu la bureaucratie me tendre la main, et que je n'ai eu recours à aucune séduction pécuniaire pour en obtenir ce que j'allais lui demander. Les petits employés ont seulement l'esprit étroit et l'humeur tout à la fois humble et arrogante. Il y a en eux de la nature du serf et de l'affranchi. Ils prennent au pied de la lettre le règlement qui leur est prescrit, obéissent comme des Cosaques à leur consigne, se courbent comme des valets devant leur chef, et se redressent de toute leur hauteur devant celui qui a besoin d'eux. Les employés supérieurs sont, en général, des hommes très affables, parlant facilement plusieurs langues, et pleins de courtoisie envers l'étranger. J'en citerais avec plaisir plusieurs, si je n'avais de bonnes raisons de

croire qu'ils n'ont nulle envie de voir leur nom imprimé. Quant à la police, comment faire pour la dépeindre avec tous ses attraits et tous ses charmes ? C'est la grace en personne et l'urbanité même. Elle est coquette comme une jeune fille et mielleuse comme un faiseur de madrigaux ; elle porte sur ses épaules un habit vert, symbole d'espérance, et un collet bleu comme l'azur du ciel. Je cherchais toujours sous ses broderies en or, sous ses rubans moirés, quelque griffe cachée, quelque pointe de hallebarde, et, de quelque côté que je me tournasse, je ne rencontrais qu'un regard velouté et un sourire caressant. Il y a surtout à la chancellerie de M. le comte de.... un petit général qui est chargé de recevoir les étrangers, et qui parle comme un livre. Il a des compliments comme ceux de Vadius, et des épigrammes noyées dans des flots d'encens. A l'entendre, rien ne lui plaît plus que de voir les Français venir en Russie, et il voudrait qu'ils y restassent longtemps ; leurs observations l'intéressent, leurs récits de voyage l'enchantent. Qu'une fois cette belle harangue finie, il dépêche un ou deux de ses agents à la suite de ces Français qu'il est si heureux de voir, que le domestique qui les sert, le maître d'hôtel qui

les héberge, soient chargés de surveiller leurs occupations et de rendre compte de leurs démarches, c'est ce qui me paraît au moins fort probable; mais cette inquisition journalière s'opère en silence et sans qu'on s'en aperçoive. Les ressorts de la police sont cachés comme ceux d'une montre sous un cadran d'émail; on sait qu'ils existent, qu'ils tournent régulièrement dans le cercle qui les renferme, on n'en distingue pas les mouvements, et on serait tenté parfois de les croire arrêtés, lorsqu'un beau jour les voilà qui sonnent l'heure fatale, et un homme que vous avez rencontré vingt fois, errant d'un pas de flâneur sur la Perspective, ou lisant d'un air fort grave les journaux au café Béranger, vient très poliment prier l'étranger de vouloir bien partir dans vingt-quatre heures, ou le citoyen russe de monter dans une kibitka qui va le conduire au delà de l'Oural, dans la Sibérie, que l'on dit être fort belle.

La police des rues s'exerce avec le même silence que celle de l'intérieur des maisons. En allant de côté et d'autre, on ne rencontre point de sergents de ville, point de gendarmes à pied ou à cheval. De distance en distance, on aperçoit seulement la petite cabane du boutschnik.

Il y a là trois hommes vêtus d'une redingote militaire, qui se promènent tour à tour devant leur corps de garde avec une hallebarde et un sifflet dont ils se serviraient au besoin pour appeler à leur secours le poste voisin. Il est rare qu'ils soient obligés d'en venir à cette extrémité. Leur plus fréquente occupation consiste à relever quelques hommes du peuple jetés par l'ivresse sur le pavé, ou à rappeler à l'ordre quelques cochers de fiacre imprudents. Le reste du temps, ils peuvent dormir en paix dans leur gîte, ou s'asseoir paresseusement au soleil. Leur place leur a été accordée comme une retraite. La plupart d'entre eux ont été militaires, et on leur donne, après vingt ou trente ans de service, cet emploi d'agent de police comme on donne chez nous les invalides. Et pourquoi d'ailleurs se préoccuperaient-ils d'un vain souci, ces honnêtes boutschniks ? Les voleurs de Pétersbourg sont les voleurs les plus délicats qui existent. Ils n'exercent point leur métier avec la hache et l'effraction ; ils ne frappent pas et n'assomment pas leur victime. Fi donc ! ce sont là des cruautés auxquelles ils n'osent pas même songer. Non ; ils vous enlèvent d'une main légère votre bourse ou votre portefeuille, ils glissent en pas-

sant une petite lame sous votre gilet, et voilà votre chaîne de montre partie. Les Spartiates, ces sages républicains qui se faisaient une loi d'honorer tous les genres de mérite, tantôt par un titre pompeux et tantôt par la prison, n'auraient pas manqué de récompenser des filous si experts, et les bons boutschniks, qui ne sont pas assez riches pour leur donner eux-mêmes cette récompense, les laissent du moins poursuivre en paix le cours de leurs exploits. Une fois qu'on sort des difficiles parages du monde politique, il y a dans l'ame de la police de Pétersbourg une sorte de commisération paternelle vraiment touchante. Il semble qu'elle se dise chaque matin en s'éveillant et en reprenant l'exercice de ses fonctions : Il faut que tout le monde vive; et elle enveloppe dans cet axiôme charitable les filous et les voleurs, pourvu qu'ils se conduisent décemment et qu'ils ne fassent pas de bruit. Le premier jour de mon arrivée à Pétersbourg, mon compagnon de voyage rencontra dans l'église de Kasan un de ces industriels ambulants, qui, jugeant à la rotondité de sa poche qu'il portait là un fardeau trop lourd, se fit un devoir de l'en délivrer, et lui enleva un portefeuille renfermant six cents

roubles. Le pauvre voyageur, privé ainsi d'une somme dont il comptait faire un tout autre usage, s'adressa à plusieurs habitants de Pétersbourg, et leur demanda quel moyen il devait employer pour la recouvrer : il lui fut répondu que toute démarche serait inutile, que la police le soumettrait à une foule de formalités fatigantes, coûteuses, et ne lui rendrait rien.

Le voyageur qui tient quelque peu au bien que la fortune lui a départi doit se tenir sur ses gardes dans un hôtel comme dans une petite forêt de Bondi, ne laisser, quand il sort, sur sa table que ce qui ne peut tenter aucune cupidité, mettre un double cadenas à sa malle, et fermer sa porte à double tour. Ces hôtels ont encore un autre inconvénient, non moins pénible à supporter ; c'est une saleté dont on ne trouverait peut-être pas d'exemple dans les plus obscures *posadas* de l'Espagne. Je demeurais, à Pétersbourg, dans un hôtel que l'on m'avait indiqué comme un des meilleurs. Tous les sept ou huit jours, quand mon moujik, las de bâiller sur l'escalier, ne savait plus que faire, il venait relever la couverture de mon lit, versait un peu d'eau fraîche dans ma cuvette, et s'en allait enchanté d'avoir accompli de telles merveilles. Quant à

nettoyer une commode, essuyer un fauteuil, c'était une œuvre par trop indigne de lui; il laissait paisiblement les flots de poussière s'amasser sur les meubles.

Quel contraste entre ces hôtels si sales, si déplaisants, et les grandes et majestueuses rues de Pétersbourg! On a tant de fois décrit l'aspect imposant de cette capitale, que je ne sais ce que je pourrais ajouter à tout ce qui en a été dit. Je ne me soucie point de dépeindre l'un après l'autre tous ces quartiers, et de refaire ici le *Guide de l'étranger*. C'est sans contredit la ville la plus splendidement bâtie qui existe en Europe: des rues larges comme les *squares* de Londres, dessinées symétriquement comme les allées d'un jardin du dix-huitième siècle; des édifices qui ont un demi-quart de lieue d'étendue, et qui renferment à eux seuls une population plus nombreuse que celle d'un grand nombre de petites villes de Suède, voire même d'Allemagne. Point de ruelles étroites et grossièrement construites, point de carrefours sombres; on dirait que cette immense cité n'est habitée que par des millionnaires; partout le même nivellement, partout de l'air et de l'espace, des maisons de tailleurs enrichis qui ressemblent à des châteaux; des habitations de gentilshom-

mes qui feraient envie à des princes; à chaque pas le balcon ciselé, la grille en fer, la colonne dorique, le bronze et le marbre, le porphyre et le granit. Tout cet ensemble de riches constructions, dominé par des toitures vertes, par des coupoles arrondies et dorées, par des flèches étincelantes qui s'élancent dans l'air comme des aiguilles, produit au premier abord un merveilleux effet. On s'en va de côté et d'autre avec une curiosité toujours croissante, on s'arrête et on regarde avec une surprise qui ne ressemble en rien à la surprise produite par l'aspect des autres villes. Bientôt à cet étonnement si nouveau succède je ne sais quelle fatigue d'esprit qui est comme un désenchantement. Dans ces rues si larges, si droites, à travers ces places bordées de tant de vastes édifices, il n'y a rien qui fixe l'œil et attire la pensée. L'histoire n'a pas encore donné à ces monuments splendides son auguste consécration, l'art ne leur a pas imprimé l'immortel caractère de sa perfection, la poésie ne les couvre pas de ses ailes; une ville sans histoire et sans souvenirs est comme une belle femme sans ame. L'histoire de Pétersbourg ne date que d'un siècle, et quand on a vu la chaloupe, la cabane, la première habitation de

Pierre-le-Grand, l'Ermitage, quel est celui de ces édifices qui rappelle quelque glorieux souvenir? Pétersbourg est une ville toute jeune, qui se développe avec l'ardeur de la jeunesse et marche à pas de géant. Il y a trente ans, on ne voyait encore qu'un marais et des broussailles là où s'élève aujourd'hui un de ses quartiers les plus animés. On m'a cité un gentilhomme qui, revenant à Pétersbourg après quinze ans d'absence, et s'imaginant que les limites de sa ville natale étaient encore où il les avait laissées, s'arme un matin de son fusil, prend ses chiens, et se dirige vers la forêt où il avait coutume dans sa jeunesse d'aller chasser les loups et les sangliers; mais, en suivant la route naguère encore si solitaire et si sauvage, il trouve une double rangée d'élégantes maisons, et là où il n'avait jamais vu qu'un épais taillis, il aperçoit des magasins et des hôtels.

Entraînée ainsi par sa marche rapide, la population de Pétersbourg semble n'avoir eu jusqu'à présent qu'une pensée, celle de couvrir au plus tôt d'édifices l'immense espace qu'elle occupe, et de donner à ces constructions, par une étendue démesurée, par un luxe inoui de matériaux, un aspect colossal et pompeux. Quant à l'art même,

à l'art qui, pour se développer dans sa grâce et sa majesté, n'a pas besoin de tant de blocs de pierres et de tant de dorures, on voit bien qu'elle a tenté aussi de le saisir; mais il a échappé à ses efforts. La plupart des édifices publics de Pétersbourg sont bâtis dans le plus mauvais goût : maladroite imitation de la renaissance, lourd pastiche de la forme grecque, copie fardée du rococo; peu de proportion dans l'ensemble; quelques jolis travaux çà et là dans les détails. L'église d'Isaac, toute bâtie en marbre, en porphyre et en granit, décourage déjà par son aspect ceux qui l'ont entreprise; elle aura cependant une magnifique partie : le fronton de M. Lemaire et le fronton d'un artiste russe de naissance, italien d'origine, dans lequel il y a une tête de vierge de toute beauté. Les deux statues en bronze placées devant l'église de Kasan sont d'une telle lourdeur de formes, qu'elles offusquent le regard le moins difficile en matière d'art, et la statue de Suwaroff, érigée près du pont de Kaminoi, est si grotesque, que je ne comprends pas qu'on la laisse encore debout. Restent parmi les œuvres de sculpture les quatre chevaux du pont Anischkoff, fiers, forts, superbes, pleins de vie, le léger monolithe de granit

qui porte la statue d'Alexandre ; et la statue équestre de Pierre-le-Grand, admirable conception de notre Falconet ; parmi les édifices, on remarque le palais du grand-duc Michel, qui est d'une structure noble et élégante, et le Palais d'Hiver. Il n'y a pas dans le monde beaucoup de demeures aussi imposantes que celle-ci. C'est là que réside huit mois de l'année cet empereur dont la domination s'étend sur les deux hémisphères, cet homme qui gouverne soixante millions d'hommes, ce souverain sans constitution, qui ordonne et qui est obéi, qui peut d'un trait de plume, d'un signe de tête, envoyer en Sibérie le plus puissant de ses nobles, et élever un pauvre serf au rang des princes. Auguste ne régnait pas sur un empire aussi vaste, et Louis XIV n'avait pas un pouvoir si absolu sur ses sujets. Les gens du peuple de Pétersbourg regardent ce palais avec un singulier mélange de respect craintif et de confiance; ils savent que là est leur destinée, leur loi suprême, la loi qui a régi leurs pères et qui régira peut-être encore leurs enfants. Les yeux fixés sur la demeure impériale, ils répètent leur proverbe traditionnel : « Près « du tzar le pouvoir, près du tzar la mort. »

Dans l'espace d'un siècle, ce palais a été le

théâtre des fêtes les plus éclatantes et des plus profondes angoisses. C'est là que Catherine réunissait parfois la société d'élite dont elle aimait à s'entourer, et c'est là qu'Alexandre apprit l'entrée des Français à Moscou. « Et quelle est, a dit un écrivain de Pétersbourg, quelle est la noble famille de Russie qui n'ait aussi quelque glorieux souvenir à revendiquer dans ces murs? Nos pères, nos ancêtres, toutes nos illustrations politiques, administratives, guerrières, y reçurent des mains du souverain et au nom de la patrie le témoignage de distinction dû à leurs travaux, à leurs services, à leur valeur. C'est ici que Lomonosoff, que Derjavin, firent résonner leur lyre nationale, que Karamsin lut les pages de son histoire devant une assemblée auguste. Ce palais est le palladium de toutes nos gloires, le Kremlin de notre histoire moderne.

Le jour où l'on vit ce Kremlin moderne envahi tout à coup par les flammes, dévasté, incendié, fut pour Pétersbourg un jour de douleur générale. Il semblait que chacun eût perdu sa propre maison en perdant cet édifice, orgueil de la ville, et des milliers de citoyens demandèrent spontanément à le rebâtir à leurs frais. Le comte Barincky offrit à l'empereur un million de

sa fortune pour aider à sa reconstruction. Un pauvre marchand offrit avec empressement une somme de quinze cents roubles, fruit de ses travaux et de ses épargnes. Deux jours après l'incendie, Nicolas traversait une rue, seul, dans son léger droschky. Un homme portant la longue barbe et le cafetan de moujik accourt à sa rencontre, lui met sur les genoux vingt-cinq mille roubles en billets de banque, et s'enfuit sans même dire son nom. L'empereur n'a point voulu accepter ces offres généreuses, et le palais a été rebâti en quelques mois tel à peu près qu'il était autrefois, avec ses parquets de différentes couleurs, pareils à des mosaïques, ses petits appartements frais et mystérieux, ornés de colonnes de malachite, de meubles en lapis-lazuli, ses grandes salles de réception éblouissantes de splendeur, celle-ci dorée du haut en bas comme une image byzantine, celle-là revêtue du plus beau marbre. Une de ces salles est consacrée à la mémoire de Pierre-le-Grand, une autre à celle d'Alexandre. On aime à voir dans la demeure d'un souverain se perpétuer ainsi le souvenir de ses prédécesseurs les plus illustres; ils sont là auprès de lui comme les génies protecteurs de sa maison et de ses états. L'hommage qu'il leur

décerne est comme un engagement qu'il prend d'imiter leur courage ou leur vertu, et, dans des circonstances difficiles, leur aspect peut lui inspirer d'heureuses pensées. Deux autres salles sont couvertes des portraits de tous les généraux qui ont fait la mémorable campagne de 1812; et de tous les maréchaux de l'empire russe. C'est là que j'ai vu pour la première fois un portrait de Potemkin. C'était un homme d'une taille colossale et d'une figure charmante, étonnant tout à la fois par la force de ses membres et la douce expression de ses yeux bleus, vraiment fait pour commander une armée de Cosaques et troubler le cœur d'une femme. Tous les meubles, les ornements précieux qui décoraient l'ancien palais, avaient été sauvés des flammes; ils décorent aujourd'hui le nouvel édifice. Il y a là des pyramides de vases d'or et de vermeil offerts à l'empereur et à son fils par les différentes villes qu'ils ont visitées; dans la chapelle, des images chargées de rubis, de diamants, d'émeraudes; et le petit Ermitage conserve la riche galerie de tableaux admirée de tous les connaisseurs.

S'il y a, comme nous l'avons dit, peu de véritable sentiment de l'art dans les constructions de Pétersbourg, cet état de dénuement et de mé-

diocrité ne durera pas longtemps, nous osons le croire. L'empereur et les princes aiment les artistes, ils les accueillent avec distinction et les paient largement. Quand on sera moins pressé de bâtir, on fera à Pétersbourg des constructions d'un meilleur goût, on ornera les places publiques, les édifices, de monuments vraiment mémorables. En attendant, j'aimerais mieux revoir les rues étroites de Rouen ou de Nuremberg, que les larges avenues de cette immense ville.

Je dois noter pourtant deux quartiers qui font à juste titre l'orgueil des habitants de Pétersbourg et charment constamment l'étranger : c'est le quartier de la Néva et celui de la Perspective de Newski. La Néva est l'un des plus beaux, des plus majestueux fleuves qui existent. Il sort du lac de Ladoga, et presque à sa source même, porte de gros navires. Pareil à la grande cité qu'il arrose, il surgit et se déroule au loin tout d'un coup; comme elle, il a été longtemps ignoré, et, comme elle, il a aujourd'hui un nom européen. C'est un fleuve actif et aristocratique, qui ne s'endort point sur les sables d'une grève déserte, et n'arrose pas d'obscures cabanes. Des quais splendides l'enferment dans leur double rempart, des phares et des palais bordent de

chaque côté son onde limpide, des flèches dorées scintillent sur ses flots comme des étoiles. Si à quelque distance de Pétersbourg il se divise lui-même en plusieurs branches, si les rivières qui sortent de son lit s'en vont de côté et d'autre courir comme des enfants capricieux, elles ne compromettent pas la dignité de leur origine; elles enlacent dans leurs contours comme un bracelet d'argent les îles où se rassemble chaque été la haute société de Pétersbourg; elles serpentent le long des parcs impériaux et le long des frais *cottages*, au pied des tilleuls embaumés et des lilas en fleurs. La principale branche du fleuve poursuit cependant sa course solennelle; elle s'en va porter à la mer les denrées nationales et en rapporte les livres, les œuvres d'art et d'industrie de l'Europe occidentale, qui se répandront ensuite par les canaux, par les lacs, jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire. Pétersbourg est le principal foyer de la civilisation européenne en Russie, et la Néva est la route féconde par laquelle cette civilisation arrive avec les bâtiments à voiles et les bateaux à vapeur, avec les cargaisons de marchands et les voyageurs.

L'été, à cette heure si douce dans les contrées

du Nord où le soleil descend lentement à l'horizon et ne disparaît dans sa couche de pourpre que pour se relever bientôt plus pur et plus riant ; quand la nature entière semble tout à la fois voilée par une gaze diaphane et éclairée par un crépuscule d'or et d'argent, qui répand sur les bois, sur les eaux, sur les plaines, les nuances les plus insaisissables et les teintes les plus suaves ; qu'il est beau de voir du milieu des larges ponts qui la traversent, entre les hauts édifices qui la dominent, cette Néva sillonnée par des navires et des chaloupes, poursuivant en silence son cours imposant, rassemblant sur ses vagues profondes les hommes et les œuvres de deux hémisphères, lien de la nature entre des régions divisées, instrument de Dieu dans le progrès de ses lois humanitaires ! Mais j'oublie que M. de Maistre a dépeint dans de charmantes pages ce même tableau ; je le copierais maladroitement en essayant de le reproduire.

Ce fleuve, si pur, si vénéré, est pourtant, comme le Rhône à Lyon et l'Y à Amsterdam, une cause perpétuelle d'effroi, au printemps, par le charriage de ses glaces ; en automne, par ses inondations. En 1726, 1752, 1777, il bondit sur ses rives, et entraîna dans son débordement

impétueux tout ce qui se trouvait sur son passage. En 1824, il menaçait la ville d'une dévastation entière. Les habitants effrayés montaient sur les toits, cherchaient un refuge sur la cime des arbres; c'était une vraie scène du déluge. On a marqué de tous côtés la hauteur à laquelle l'eau s'était élevée. Quelques pouces de plus et la ville était perdue.

La Perspective de Newsky est la rue la plus longue, la plus riante et la plus animée de Saint-Pétersbourg. Elle aboutit, d'un côté, à la façade de l'Amirauté, et s'étend au-delà du pont Anischkoff. C'est le boulevart Italien, le Regent-Street de cette capitale du Nord, le foyer du luxe, le centre du mouvement. C'est là que se révèle surtout le caractère varié, cosmopolite, de cette cité, bien plus européenne que russe: des enseignes bariolées et revêtues d'inscriptions en toute sorte de langues, des librairies françaises, allemandes, anglaises, cinq églises appartenant à cinq religions différentes, des hôtels de grands seigneurs et des magasins éblouissants de marchandises et de modes de Paris; à côté du bijoutier de Tula, le tailleur de Berlin; en face du marchand de cuirs d'Astracan, la porcelaine de Sèvres mêlée à celle de Russie;

le riche bazar anglais, qui paie 50,000 roubles de loyer par an, côte à côte avec le confiseur russe. La rue fuit en ligne droite, comme une vraie perspective. Sur toute sa longueur, elle est bordée d'un excellent pavé en bois et de larges trottoirs. Au milieu est l'immense édifice de *Gastinnoi Dvor*, ville de boutiques et de comptoirs, amas gigantesque de toutes les denrées du Nord et de l'Orient, de toutes les productions de l'industrie nationale et de l'industrie étrangère. Là se presse une foule de marchands et d'oisifs, de filous expérimentés et de chalands précautionneux, de juifs et de chrétiens, de bourgeois et de soldats. C'est aux environs de ce bazar et le long des maisons qui aboutissent à l'opulente librairie de M. Bellizard que les gens du monde et les désœuvrés de toute sorte s'en vont respirer le grand air et flâner capricieusement vers les deux ou trois heures de l'après-midi. Je ne connais pas un spectacle plus vivant, plus curieux, que celui-là, un coup d'œil plus pittoresque et plus mobile. On dirait un panorama dont les différentes images changent à tout instant, un caléidoscope dont les figures et les couleurs se reproduisent sans cesse sous des formes et des nuances nouvelles. Vous

apercevez le dandy, rasé, parfumé, serré dans son gilet de cachemire, à côté du moujik au large cafetan et à la longue barbe, qui se fait une gloire de garder l'antique costume et les mœurs primitives de ses pères. Le mahométan passe la tête haute devant l'église que le Russe salue en se signant trois fois; l'Arménien croise le catholique; la lourde charrette du paysan finlandais s'avance péniblement à la suite de la kibitka polonaise. Un *feldjager*, le manteau gris sur les épaules, le plumet blanc sur le chapeau, part au galop, Dieu sait pour quel lointain district. Ces feldjagers sont les courriers particuliers de l'empereur; ce sont eux qui, par l'incroyable rapidité de leur marche, rapprochent les immenses distances qui séparent Saint-Pétersbourg des frontières de l'empire. Assis sur une mauvaise charrette sans ressort et sans dossier, dont ils doivent changer à chaque relais, ils entreprennent des voyages de plus de mille lieues, et s'en vont nuit et jour, sans prendre de repos et sans dormir. C'est l'un des plus cruels métiers qui aient jamais été imaginés; aussi les feldjagers sont-ils bien payés. Ce sont pour la plupart des fils de soldats, qui ont été élevés par le gouvernement, et qui entrent dans

ce corps de courriers comme sous-officiers. En portant au nord ou au sud les dépêches de l'empereur, en allant dans l'espace de quelques jours faire exécuter au delà de l'Oural, au pied du Caucase, un ordre de leur souverain maître, ils deviennent promptement officiers, et en vérité, quand on voit avec quelle ardeur ils remplissent leur mission, et à quelles fatigues ils se condamnent, on doit avouer qu'ils gagnent courageusement leurs épaulettes.

Ce qui contribue surtout à donner à la Perspective un aspect étrange, unique dans le monde, c'est la quantité d'habits brodés d'officiers et de soldats que l'on rencontre à tout instant. Il y a à Pétersbourg soixante mille hommes, infanterie, cavalerie, tartares et cosaques, allemands et circassiens, et un détachement formé de cinq hommes, choisis dans chacun des régiments de l'empire, qui représente comme une députation tous les uniformes et tous les corps de l'armée. Le plus beau, le plus riche, est celui des gardes circassiennes. Elles portent le costume national, la toque argentée avec une bordure de poil noir, le cafetan et le pantalon bleu avec de larges galons d'argent, à la ceinture le poignard ciselé du Caucase, sur la poitrine seize cartouches en-

pect de ces vêtements argentés, dorés, bariolés de différentes couleurs, de ces casques et de ces chapeaux à panaches ondulants, de ces troupes qui circulent continuellement à pied ou à cheval, avec le tambour ou le clairon, enfin de tous ces soldats qui passent isolément, et qui, du plus loin qu'ils aperçoivent un de leurs chefs, se découvrent et s'en vont jusqu'à lui le bonnet à la main. Il y a, comme je l'ai dit, soixante mille hommes de garnison à Pétersbourg. En retranchant d'une population de cinq cent mille hommes les femmes et les enfants, on peut dire que chaque sixième ou septième homme que l'on rencontre est un militaire. Ajoutez à cela les uniformes à parement vert, bleu, rouge, des divers fonctionnaires, car ici chacun doit avoir un uniforme, le chef d'administration et l'employé subalterne, le professeur et l'étudiant. Sur l'uniforme d'un homme qui est depuis plusieurs années au service, il est rare qu'on ne voie pas briller une ou plusieurs croix. Tout ce que les voyageurs disent de ce luxe de décorations est encore bien au dessous de la réalité; le nombre des croix va sans cesse en augmentant. Les décorations sont ici un signe de distinction presque indispensable. La plupart des gens du

monde ou des fonctionnaires n'attachent peut-être pas une valeur réelle à tel ou tel bout de ruban; cependant ils se trouveraient humiliés de ne pas avoir le droit de le porter comme leur collègue ou leur voisin. Certaines croix sont d'ailleurs l'emblème visible d'une dignité nominale; d'autres sont comme le certificat d'un certain nombre de services. Le grand fonctionnaire veut avoir la plaque en diamant pour paraître plus convenablement aux fêtes de la cour; l'employé subalterne aspire au ruban de Wladimir, pour avoir une attitude plus imposante devant ses égaux ou ses inférieurs; et quand on a une décoration, on trouve que c'est peu : chacun tend la main, sollicite, espère, attend, et les croix de Stanislas, de Wladimir, de Sainte-Anne, etc., tombent de la chancellerie impériale, et rafraîchissent comme la rosée du ciel l'ame altérée du Russe fidèle. La croix du Christ a sauvé le monde; les croix du tzar sauvent chaque jour les fonctionnaires de l'empire du doute et du découragement.

Au milieu de la Perspective est l'église de Kasan, bâtie en 1811, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, toute ruisselante d'or, d'argent et de pierres précieuses, et décorée des

trophées de guerre de 1812 et 1815. On y voit les drapeaux enlevés à nos troupes pendant notre terrible retraite, le bâton de commandement du maréchal Davoust, perdu dans la même campagne, et les clefs des villes de France envahies trois ans après par les alliés. On n'a pas pu du moins y mettre celles de ma chère ville de Besançon, grace au courage inébranlable avec lequel la vieille cité séquanaise fut défendue par le général Marulaz et la milice franc-comtoise [1]. Non loin de là est la belle bibliothèque impériale, qui renferme aujourd'hui près de quatre cent mille volumes. Cette pacifique institution, qui ne devrait reposer que sous les ailes des muses, est pour la Russie un monument de

[1] Nos journaux ont annoncé dernièrement en quelques lignes la mort de ce général, puis on n'en a plus parlé. S'il eût été député, son nom aurait occupé longtemps la pensée des différents partis. Mais c'était tout simplement l'un des soldats les plus braves et l'un des hommes les plus honorables de notre vieille armée. Elevé de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant général, honoré de l'estime de Napoléon, fidèle à ses souvenirs et à ses sympathies, quand vint la Restauration il se retira dans son modeste domaine de Filain, et ne rechercha aucun emploi et ne brigua aucune faveur. J'ai vu un jour chez lui un petit billet qui lui avait été remis mystérieusement pendant le siège de Besançon. Le prince de Lichtenstein, qui avait signé de sa main ce billet, lui offrait un million s'il voulait rendre la ville. C'est l'héritage de mes enfants, me disait le noble général en me montrant ce témoignage de son honneur et de son patriotisme, et il est vrai qu'il ne leur en a guère laissé d'autre.

conquête militaire. C'est par la guerre qu'elle s'est enrichie, c'est le sabre qui lui a donné ses trésors. Il y avait jadis à Ardibil, ville forte, sépulture de plusieurs générations de shahs persans, cent soixante-six volumes d'une rare valeur. En tête de la plupart de ces volumes ornés de vignettes et d'encadrements, on lisait ces mots : « Abba, de la famille de Sefy, chien gardien du seuil du sépulcre d'Aly, fils d'Abou Tahil, avec qui soit la paix, a légué ces livres au tombeau illustre du shah Sefy, sur lequel Dieu étendra sa miséricorde. Il sera libre à tout le monde de les lire, à la condition toutefois qu'on ne les emportera pas hors du mausolée. Et si quelqu'un osait les enlever, que le sang de l'iman Hussein, à qui Dieu donne la paix, retombe sur lui. » Les Russes n'ont pas eu peur du sang de l'iman Hussein. Le général Paul de Suchtelen est entré en 1827 dans le mausolée d'Ardibil, et a rapporté les cent soixante-six volumes à la bibliothèque impériale de Pétersbourg. Il y avait à Akhaltsikhé, dans la mosquée d'Ahmed, une bibliothèque orientale de trois cents volumes. Le maréchal Paskewitch l'a enlevée en 1839, avec cinquante manuscrits qui se trouvaient à Erzeroum, et, non content

de cette capture guerrière, s'est fait donner par le shah de Perse, comme supplément obligé, dix-huit ouvrages de luxe, parmi lesquels se trouvent le *Shah-Nameh*, le divan de Hafiz, les œuvres complètes de Saadi. Les généraux russes connaissent la bibliographie. Un de nos orientalistes n'aurait pas mieux choisi. Mais ce ne sont là que de modestes tributs comparés à ceux qu'a payés la Pologne. Le comte Stanislas Zalouski, évêque de Cracovie, avait amassé, à force de recherches, de temps et d'argent, une bibliothèque de près de trois cent mille volumes, célèbre jadis dans toute l'Europe. Il la laissa en mourant à son neveu, André, évêque de Kiew, qui la légua à la république de Pologne. Elle fut transportée à Varsovie et ouverte en 1746 au public. Suwaroff, en subjuguant la Pologne, fit enlever par ses Cosaques cette magnifique collection, et l'envoya à Catherine. En 1813, nouvelle invasion militaire à Varsovie et nouvel enlèvement de livres. En 1838, il restait encore sur cette inépuisable terre des Jagellons et des Sobieski cent cinquante mille volumes, recueillis à Varsovie, et plus de sept mille volumes rangés dans le château des princes Czartoriski. Cette fois, tout fut enlevé, jusqu'à la plus

mince brochure, jusqu'au plus léger carton de manuscrits. Voilà l'origine de la bibliothèque de Pétersbourg.

A côté de cette collection formée par la force et l'injustice, il y en a une autre, recueillie sur notre sol, et qui est seulement l'œuvre de l'adresse. C'est un peu plus honnête, hélas! et nous n'avons pas le droit de réclamer. Pendant les premières années de notre révolution, il y avait en France un diplomate russe nommé Doubrowski, qui avait voyagé en Angleterre, en Allemagne, étudiant partout les catalogues, cherchant les livres rares, et qui arrivait à Paris juste à point pour satisfaire à bon marché ses goûts bibliographiques. Dans ce temps d'agitation et de désordre, de massacres et de terreur, on ne s'occupait guère de la valeur d'une bibliothèque et de l'importance d'un manuscrit. Les archives des monastères et des châteaux étaient saccagées et bouleversées, les livres jetés dans les rues par la populace, ou vendus à l'encan; et l'habile Doubrowski était là qui allait, qui venait librement, protégé par son caractère de diplomate, qui s'enquérait de la démolition de la Bastille, du pillage des abbayes, pour savoir ce qu'il en pouvait retirer, et qui achetait

de gré à gré, pour quelques méchants assignats, un manuscrit, une charte, un recueil de lettres inédites, un livre au besoin, pourvu que ce fût un livre vraiment curieux; car il s'y connaissait, le terrible diplomate, et, dans ce champ immense où il récoltait une si belle moisson, il ne se serait pas amusé à glaner quelque volume vulgaire. Quelques années après, il retournait dans son pays emportant l'une des collections les plus précieuses qui existent, manuscrits sur vélin, documents inédits, trésors inestimables enlevées aux archives de notre histoire.

Sur les larges rayons où est rangée cette bibliothèque française dont je mesurais l'étendue avec douleur, on compte cent vingt volumes in-folio des lettres de nos princes et de nos souverains, cent cinquante volumes d'autographes de différentes célébrités, un volume des lettres de Maurice à Henri IV, et plusieurs lettres de différents ministres et ambassadeurs de France. Parmi les manuscrits, on m'a montré une feuille de papier sur laquelle Louis XIV a écrit six fois de suite, en grosses lettres péniblement formées : « L'hommage est dû aux rois; ils font tout ce qui leur plait. » C'était là le sage axiome

que son maître lui donnait à copier comme modèle d'écriture.

Je n'examinai que rapidement les manuscrits classiques grecs et latins décrits d'ailleurs très exactement par M. Adelung. Les ouvrages qui rappellent un de nos noms chéris ou une page de nos annales m'arrêtèrent plus long-temps. Je remarquai dans le nombre un petit volume renfermant les prières et psaumes en français, imprimé en lettres rapportées par Madame Elisabeth pendant les longs jours de deuil et d'angoisses que la malheureuse princesse a passés en prison.

Cette bibliothèque possède un autre monument de douleur d'une femme qui n'avait pas les mêmes vertus et qui ne mérite pas la même admiration, mais dont le nom éveille toujours, en dépit de ceux qui ont essayé de le noircir, une tendre sympathie, et dont l'image nous apparaît, à travers le voile du temps, entourée d'une auréole de grace et de beauté. C'est un livre d'*heures* de Marie Stuart. La pauvre femme l'a porté en Ecosse et en Angleterre, et l'a lu souvent, on le voit, avec de profanes distractions. Les versets austères des psaumes, les exhortations évangéliques tracées sur les pages

de ce livre, les guirlandes de fleurs, les miniatures religieuses qui les entourent, ne détournaient point ses yeux et sa pensée des images mondaines. En essayant de se recueillir devant Dieu, elle entendait encore vibrer dans son cœur l'accent mélodieux d'une voix aimée ou le rire farouche d'une rivale sans pitié. Tantôt elle se laissait aller aux rêveries de son amour, et elle écrivait sur les marges du livre pieux :

Pour récompense et pour salaire
De mon amour et de ma foi,
Rendez-m'en, ange tutélaire !
Autant que je vous en doi.

Et un peu plus loin :

Si mes pensées sont eslevéz,
Ne l'estime pas chose étrange ;
Ils méritent d'être approuvez,
Ayant pour objet un bel ange.

Tantôt elle fléchit sous le poids de son infortune, et, à côté des prières qui n'ont pu la consoler, elle écrit çà et là, selon l'émotion saisissante du moment, ces strophes douloureuses :

Un cœur que l'outrage martyre
Par un affront, par un refus,

A le pouvoir de faire dire :
Je ne suis plus ce que je fus.

En feinte mes amis changent leur bienveillance,
Tout le bien qu'ils me font est désirer ma mort ;
Comme si en mourant j'étais en défaillance,
Dessus mes vêtements ils ont jeté le sort.

La vieillesse est un mal qui ne se peut guérir,
Et la jeunesse un bien que pas un ne ménage,
Qui fait qu'aussitôt né l'homme est près de mourir,
Et qui l'on croit heureux travaille davantage.

Je n'entreprendrai pas de décrire les autres établissements scientifiques de Pétersbourg. Je les ai visités comme tout voyageur qui a quelques désirs de s'instruire doit les visiter, mais pour pouvoir en parler convenablement, il faudrait avoir fait une étude spéciale de leur organisation, un examen approfondi de leur développement et ils mériteraient d'être à eux seuls l'objet d'un livre sérieux et étendu [1]. Ce que j'en ai vu a suffi du moins pour me démontrer

[1] On trouve sur ces divers établissements, et sur ceux qui sont aujourd'hui répandus dans les principales villes de l'empire russe, des documents détaillés dans le livre que M. Krusenstern a publié sous le titre de : *Précis du système, des progrès et de l'état de l'instruction publique en Russie*, 1 vol. in-8° ; Varsovie, 1837. Il y en a aussi de très exacts et de très essentiels dans deux ouvrages de M. Schnitzler : *Statistique de la Russie*, et

que le gouvernement russe comprend toute l'importance des travaux de la science, encourage avec zèle leurs progrès et récompense libéralement les hommes qui s'y dévouent.

L'école des mines est une vaste et splendide institution qui a déjà rendu de grands services à la Russie et qui doit, par la suite, lui en rendre de plus grands encore. Elle fut fondée par l'impératrice Catherine en 1773 et réorganisée en 1834. Elle est placée aujourd'hui sous la direction de M. le général Tschefkine qui joint à des connaissances variées, à un savoir profond, une amabilité de caractère dont je ne suis pas le premier à faire l'éloge. Cette école renferme trois cent vingt élèves, divisés en deux sections, la première suit des cours de grec, de latin, comme dans les collèges, la morale entre dans l'étude approfondie des sciences mathématiques et physiques. Une partie des élèves est entretenue aux frais du gouvernement, d'autres sont envoyés à l'école par divers établissements de mines, et quelques autres payent eux-mêmes

Finlande, Russie et Pologne. Enfin, quiconque voudra entrer dans l'étude de cette importante question ne devra pas manquer de consulter les rapports officiels que M. Ouwaroff, ministre de l'instruction publique, adresse chaque année à l'empereur, et qui se publient à Pétersbourg en russe et en allemand.

leur pension. Au sortir de l'école, les élèves sont envoyés dans des usines où ils doivent faire pendant deux ans des études pratiques, puis ils entrent au service du gouvernement, soit avec le grade d'officiers, soit avec celui de conducteurs, selon les études qu'ils ont faites et l'apitude qu'ils ont montrée.

Les collections de cette école des mines sont magnifiques, on y trouve un assemblage complet des riches minéraux du nord, des plus beaux produits de l'Oural et de la Sibérie, un bloc d'émeraude renfermant vingt-trois de ces pierres précieuses dont les plus petites ont un pouce de longueur, un morceau de platine natif pesant dix livres, et évalué à 100,000 fr., un bloc de malachite de plus de trois pieds de diamètre, et une quantité de perles, de topazes, de diamants.

J'ai vu là aussi pour la première fois le squelette entier d'un mammouth, ce monstrueux animal auprès duquel un éléphant semblerait petit. Quand il errait autrefois dans les vastes plaines où ses ossements sont à présent ensevelis, il devait faire trembler la terre sous ses pas [1].

[1] Les habitants de la Sibérie, étonnés de la quantité d'ossements de mammouth qu'ils trouvent dans la terre, et que les rivières débordées arrachent à leurs berges, se sont imaginé

L'université de Pétersbourg est l'une des plus riantes académies de l'empire russe. Catherine II avait formé dans sa capitale, un gymnase normal qui plus tard fut transformé en un institut pédagogique. En 1819, sur la demande de

que cet animal habite sous terre comme les taupes, et qu'il périt s'il est frappé par la lumière du jour. Les Chinois, qui ont sans doute aussi des ossements de mammouth dans les contrées septentrionales de leur empire, ont adopté une fable pareille. Ils croient que le mammouth est semblable à une souris, avec cette légère différence seulement qu'il est plus gros qu'un éléphant.

C'est un anatomiste de Franche-Comté, M. Duvernoy de Montbéliard, qui, en examinant l'immense quantité d'ossements envoyés des provinces de Sibérie à Pétersbourg, et en les comparant avec le squelette d'un éléphant, essaya le premier de démontrer que ces ossements appartenaient à un animal du même genre.

Les naturalistes ont beaucoup disserté sur l'origine du mammouth. Selon les uns, les cadavres de ces monstrueux quadrupèdes auraient été apportés dans les régions du nord par une immense inondation; selon d'autres, le climat de la Sibérie aurait été autrefois assez chaud pour des éléphants. Enfin quelques auteurs prétendaient que de même qu'Annibal avait conduit des éléphants en Italie, les conquérants arabes et mongoles pouvaient bien en avoir introduit un certain nombre en Sibérie.

Depuis que par les savantes études de notre célèbre compatriote G. Cuvier, il a été prouvé que le mammouth est une espèce particulière de l'éléphant des Indes et de l'Afrique, une espèce couverte de deux sortes de poils, on comprend très bien que ce quadrupède ait pu vivre et se propager dans les froides contrées du nord. Reste à savoir par quelle catastrophe cette espèce a été anéantie, au point de ne laisser aucun rejeton sur la face actuelle du globe. Mais comme l'a remarqué M. G. Cuvier, c'est un fait qui ne s'applique pas seulement au mammouth; beaucoup d'autres animaux ont également disparu, et on ne les connaît aujourd'hui que par leurs restes fossiles. — *Dictionnaire des sciences naturelles*, tome 28.

M. Ouwaroff, ministre de l'instruction publique, cet institut fut élevé au rang d'université. Dans l'espace de vingt années, elle a pris un grand accroissement. En 1824, il ne s'y trouvait que trente-huit professeurs et cinquante un étudiants. En 1841, elle comptait cinquante huit professeurs et cinq cent trois étudiants. La somme affectée à ses dépenses s'élève chaque année à près de 300,000 fr. Le traitement des professeurs ordinaires est de 5,800 fr., celui des professeurs extraordinaires de 4,000 fr. De cette université ressortissent neuf gymnases, et deux cent quatre vingt-six écoles d'un ordre inférieur, qui en 1841 renfermaient ensemble seize mille cinquante quatre élèves. Le curateur de cette université est M. le prince Grégoire Wolkonsky, qui tout jeune encore s'est fait remarquer dans son pays par ses études sérieuses, par les connaissances qu'il a acquises en France et dans d'autres contrées. C'est lui qui régit cette grande institution et les écoles qui en dépendent sous la direction de M. Ouwaroff, l'un des hommes les plus intelligents et les plus spirituels qui existent dans le monde lettré. L'empereur honore cet habile ministre d'une bienveillance particulière, et la Russie entière lui doit de la

reconnaissance pour les services qu'il lui a rendus dans le cours de sa longue administration [1].

Pétersbourg, en été, n'est pas seulement à Pétersbourg; il faut aller le chercher aux îles de la Néva, où la haute société se retire, à Peterhoff, où est la résidence de l'empereur, à Oranienbaum, où s'élève le château bâti par Mentschikoff, favori de Pierre-le-Grand, qui abritait sa grandeur sous des lambris dorés, tandis que son maître poursuivait son œuvre dans une cabane, enfin à Tsarkoselo et Pawlowski. Un chemin de fer a été établi, il y a quelques années, entre cette résidence et Pétersbourg. Pour un rouble d'argent, on fait vingt-sept werstes en trois quarts d'heure. A peine sorti de Pétersbourg, on se retrouve déjà dans la plaine monotone et froide; plus de mouvement, plus rien qui rappelle le voisinage d'une grande ville; çà et là seulement quelques petits villages de colons

[1] Une Notice sur Gœthe, publiée en allemand par M. Ouwaroff, et une autre sur le prince de Ligne, publiée en français, attestent chez le ministre de l'instruction publique en Russie une rare connaissance des langues étrangères et une grande habileté d'écrivain.

Qu'il me soit permis de citer encore parmi les fonctionnaires de l'université de Pétersbourg M. le recteur Pletnieff. En le signalant comme un des hommes qui honorent cette vaste institution, j'accomplis un acte de justice et j'obéis à un sentiment de cœur.

allemands qui ont défriché cette terre et qui continuent à la cultiver. Bientôt, cependant, on voit surgir dans les airs la haute coupole dorée du palais de Tsarkoselo. Il y a cinquante ans, non seulement la coupole, mais le toit des édifices, les bordures extérieures des fenêtres, tout était doré. A présent, les toits sont peints en vert ; les arabesques, les ciselures des portes et des fenêtres, sont revêtues d'une couleur jaune foncée, ce qui produit, sur une large façade blanche, un effet assez désagréable.

Tsarkoselo (village du tsar) n'était d'abord qu'une modeste propriété que Pierre-le-Grand donna à la belle Catherine. Catherine se contenta d'y faire bâtir quelques maisons en bois et une église. L'impératrice Elisabeth prit en grande affection ce coin de terre, je ne sais pourquoi, et voulut en faire une attrayante résidence, ce qui n'était pas facile. Catherine II continua l'œuvre d'Elisabeth. On sait que la fière impératrice ne se laissait pas arrêter par les obstacles, quand elle avait un caprice à satisfaire ou une idée à réaliser. Il lui fallut d'abord une route pour se rendre plus commodément, dans ses lourds carrosses, à ses palais d'été, et cette route coûta près d'un million.

Elisabeth avait déjà construit deux ou trois édifices et tracé les contours d'un parc immense, le plus grand parc peut-être qui existe en Europe. Catherine appela à elle des architectes, des sculpteurs, des jardiniers disciples de Le Nôtre, et des peintres de l'école de Watteau. On éleva des colonnades, des terrasses, des voûtes, des escaliers magnifiques; on décora l'intérieur des appartements de tout ce que le mauvais goût, aidé par le trésor impérial, pouvait imaginer de mieux pour suppléer à l'art : ici des salons en nacre de perle, en laque de Chine, en lapis-lazuli, là des boudoirs couverts d'ambre, partout des meubles d'une recherche splendide.

Une partie du parc a été dessinée d'après les règles symétriques des beaux jours de Le Nôtre, une autre façonnée en forme de jardin anglais. Tout a été employé pour lui donner l'apparence la plus pittoresque; là où il n'y avait autrefois qu'une terre aride et fangeuse, on a planté des bois, tracé des routes tortueuses, semé des gazons, creusé des pièces d'eau. On a formé, à force de patience et de travail, des allées d'arbres presque touffues, et des points de vue qui ont la prétention de paraître imposants et sauvages. Inutile de dire que le promeneur retrouve là

tout ce qui entre dans le procédé de fabrication d'un parc anglais bien organisé, ponts couverts, sources artificielles, fermes suisses, tours gothiques. De plus on a l'agrément de découvrir, en errant de-côté et d'autre, des mosquées turques, des obélisques égyptiens, un village chinois, une colonne élevée en commémoration d'une victoire d'Orloff, et non loin de cette colonne historique un monument de deuil et de regret, la tombe des chiens favoris de Catherine et leur marbre funèbre, sur lequel trois courtisants de l'impératrice, M. de Ségur en tête, ont fait graver une longue épitaphe pour les recommander à l'amour de la postérité. Si les nymphes des eaux et des bois, les divinités austères de la nature du Nord, ne sont pas satisfaites de tous ces embellissements, il faut convenir qu'elles sont bien difficiles.

Quand on a vu l'une après l'autre ces fades ou prétentieuses inventions d'une époque de luxe et de galanterie, on aime à se reposer dans la maison de la ferme, qui est meublée très simplement et renferme pourtant un vrai trésor, une collection de quelques uns des meilleurs tableaux de Paul Potter, Berghem, Dujardin. Le bâtiment le plus curieux à visiter est un ar-

senal gothique consacré aux souvenirs du moyen-âge et à des souvenirs de guerre plus récents. Une des salles de cet édifice renferme une nombreuse collection d'armes et armures, cottes de mailles, arquebuses, fusils, pistolets ciselés, de l'Europe occidentale et de l'Orient; des boucliers, œuvre charmante de quelque Benvenuto ignoré; des sabres et des poignards façonnés avec amour par les artistes de la Perse et du Caucase; une bibliothèque composée tout entière de poèmes du moyen-âge, d'ouvrages français, anglais, allemands, relatifs à la chevalerie, à ses lois, et à ses mœurs. Dans une autre salle, douze chevaliers armés de pied en cap et assis sur leurs chevaux caparaçonnés représentent les douze preux de la Table-Ronde. Une troisième renferme les présents offerts à l'empereur de Russie par le sultan, chaque fois que ce pauvre sultan a perdu une bataille et livré une partie de ses états, et quels présents ! des housses et des selles tissues d'or et d'argent étincelantes de pierreries; des brides et des mors couverts d'émeraudes, de rubis, de turquoises; des sabres d'un travail exquis et chargé de brillants. C'est une générosité bien chrétienne pour un mahométan. Sur une table, à l'é-

cart, on voit un plateau en argent avec une tasse et une cafetière, trophée de combat plus précieux que toutes ces lames damasquinées et ces diamants. C'est le plateau et la tasse qui servaient au déjeuner de Napoléon pendant la retraite de 1812 et qui furent pris par un Cosaque.

A trois werstes de Tsarkoselo est Pawlowski, résidence de M. le grand-duc Michel. On y arrive par une allée d'arbres imposante. Le parc est entretenu avec le même soin, la même propreté minutieuse que tous les parcs impériaux, et le palais construit avec la même élégance. Mais la nature a donné à Pawlowski ce qu'elle a refusé à Tsarkoselo : des terrains accidentés, des collines ondulantes, des vallons traversés par une rivière. On n'a eu qu'à jeter çà et là quelques groupes d'arbres, tracer ici un chemin, ouvrir ailleurs une clairière, et Pawlowski est devenu l'un des sites les plus pittoresques qui existent autour de Pétersbourg, une rareté charmante dans un pays plat. Le grand duc n'occupe pas ce palais, que l'impératrice sa mère lui a légué avec cette vaste propriété ; il s'est fait construire un peu plus loin une demeure beaucoup plus simple, dans laquelle il se retire avec joie, chaque fois qu'il a quelques heures de pleine liberté.

Dans l'enceinte de son parc, sur la pente des collines, au bord de la forêt, de tous côtés, on aperçoit un grand nombre de jolies maisons nouvellement bâties. C'est en été la demeure de plusieurs milliers de familles de Pétersbourg, auxquelles le grand-duc abandonne gratuitement le terrain qu'elles désirent occuper, à condition seulement de lui soumettre le plan de l'habitation qu'elles veulent y élever, afin de maintenir autant que possible, par la correction des détails, l'harmonie de l'ensemble.

Au milieu du parc, sur un coteau d'où l'on jouit d'un large point de vue, on a dessiné un jardin, planté des allées d'arbres, construit une salle de bal et de concert. Chaque jour, la musique d'un régiment vient jouer dans ce Wauxhall des airs nationaux et des fragments d'opéras de France et d'Allemagne. Les familles de la colonie s'y rassemblent aussi après dîner, et l'on s'asseoit sous les rameaux de lilas, on erre à travers les allées du jardin, tantôt causant, tantôt prêtant une oreille rêveuse aux mélodies de Rossini, aux chants de Mozart. C'est une réunion gaie, variée, où la présence fréquente des princes entretient certaine bienséance sans aucune rigueur d'étiquette, une réunion qui me rappe-

lait les soirées du Prater à Vienne, et les maisons de bain du midi de l'Allemagne. Le jour où je visitais cette résidence avec deux jeunès Russes dont l'entretien augmentait encore pour moi le plaisir de cette soirée, le grand-duc se promenait de long en large au milieu de la foule; sans cortège et sans état-major, allant de groupe en groupe, causant avec chacun, comme un bon voisin. Une dame, chez laquelle j'avais eu l'honneur de dîner ce jour-là, voulut bien me présenter à lui; il me reçut avec une bienveillance à laquelle je ne me reconnaissais aucun titre, et me parla avec une aimable et touchante simplicité du bonheur qu'il éprouvait à venir passer une soirée au milieu de ses chers habitants de Pawlowski. Nous continuâmes notre promenade avec lui; chacun se levait respectueusement quand il passait, mais son aspect n'imposait ni gêne pénible ni contrainte. Quand nous partîmes, il nous accompagna jusqu'au dehors du jardin, et reconduisit jusqu'à sa voiture, avec une parfaite galanterie, la personne qui m'avait présenté à lui.

Toute cette société de nobles, de fonctionnaires, réunie l'hiver dans les magnifiques quartiers de Pétersbourg, dispersée l'été dans les îles de la Néva, dans les villas de Peterhof, de Pawloswki,

est sans aucun doute l'une des sociétés les plus aimables et les plus attrayantes qui existent. En lui donnant cet éloge, je ne fais que répéter ce qui a été dit maintes fois par ceux qui l'ont connue. Tout ce qui forme l'élément d'une véritable aristocratie, naissance et fortune, illustration historique, exercice du pouvoir, appartient à cette société. Tout ce qui tient à l'ornement d'un salon, élégance choisie, goûts d'art et d'étude, musique et poésie, on le trouve dans ses demeures, au milieu d'un cercle de femmes gracieuses, instruites, nées sous le ciel brillant de la Crimée ou sur les rives nuageuses de la Néva, réunies comme des fleurs de différentes contrées dans l'enceinte pompeuse de la capitale et portant encore sur leur front le type majestueux de la beauté orientale ou la douce expression de la beauté du Nord.

Cette noblesse de Pétersbourg, si riche qu'elle soit, si splendide qu'elle apparaisse encore dans certaines circonstances, n'offre cependant plus aux regards de l'étranger ce faste royal que tous ses ancêtres avaient coutume de déployer. On ne voit plus ces seigneurs d'autrefois traversant les rues avec des carrosses de parade, escortés d'une garde à cheval, comme des souverains, entourés

à leur table, comme des patriciens romains, d'une foule de clients, sacrifiant cent villages au plaisir de donner une fête brillante. Il existe encore des seigneurs qui ont, comme des princes, leur chancellerie, leur chapelle, leur musique; mais il n'y a plus de Potemkin. La nombreuse domesticité qui peuple encore les escaliers, les antichambres des maisons russes, est souvent entretenue par un sentiment de piété plutôt que par une idée de luxe. Un gentilhomme, en héritant des biens de son père, hérite en même temps de ses vieux serviteurs. Il les garde autour de lui, quoiqu'ils lui soient en grande partie inutiles, pour qu'ils vivent jusqu'à leur dernier jour sous le toit où ils ont été élevés, à la table où ils se sont assis pendant de longues années. J'ai connu un jeune homme, non marié, qui avait dans sa demeure quinze domestiques. « Je serais beaucoup mieux servi, me disait-il, si je n'en avais que deux; mais ceux-ci m'ont été légués par ma mère, ceux-là par mon frère. Ils sont venus à moi portant le deuil de ceux que j'aimais, ils sont entrés dans ma maison comme dans l'asyle qui leur était naturellement ouvert, et ils y resteront. » La plupart de ces domestiques coûtent, du reste, fort peu à leur maître. Ce sont des

serfs qu'il prend tout jeunes dans un de ses villages, qu'il revêt d'une livrée de jockey, de laquais, qu'il élève plus tard au poste important de cocher ou de valet de chambre, et auxquels il donne de temps à autre une légère gratification. Servitude pour servitude, ils aiment mieux celle de l'hôtel du maître que celle de leur pauvre cabane de paysan, et une fois qu'ils sont entrés dans cet état de domesticité, ils n'y renonceraient pas volontiers. Il n'y a que le cuisinier dont les idées hautaines contrastent avec cette résignation innée des habitants de l'antichambre; le cuisinier a des prétentions d'artiste et croit faire beaucoup d'honneur à son maître en lui consacrant, moyennant quelques milliers de francs, le fruit de ses veilles et les inspirations de son génie. L'usage d'avoir des cuisiniers français coûte encore énormément à la Russie. C'est un tribut annuel que nous imposons à ce pays avec celui de nos coiffeurs et de nos modistes.

D'année en année, les vieilles coutumes de la noblesse russe se modifient. Les grossières magnificences d'autrefois font place à des habitudes d'élégance et de confort. Moscou et Pétersbourg ont ouvert la marche, et les autres villes suivent leur exemple. Je ne sais s'il existe encore dans

quelque antique château de l'intérieur de l'empire quelques uns de ces rudes boyards dont il est si souvent question dans les anciennes descriptions de voyages, qui passaient leurs journées à courir le cerf ou à s'enivrer, et qui, pour se distraire dans une heure d'ennuis, faisaient fouetter devant eux un de leurs paysans; mais assurément on ne voit plus rien de tel dans les deux capitales.

Les gentilshommes russes sont dès leur enfance entourés de maîtres qui leur enseignent plusieurs langues. A l'âge où nous commençons à peine nos études, la plupart d'entre eux, exercés par la conversation journalière, parlent déjà français, russe, allemand, avec une irréprochable pureté. Ils entrent ensuite dans une école de cadets ou à l'université; puis ils voyagent en pays étrangers. Il n'y a qu'à voir dans nos théâtres, dans nos salons, ces grands jeunes hommes à la chevelure blonde, aux manières élégantes, applaudissant avec enthousiasme Mlle Rachel ou Mme Persiani, et, quelques heures après, discutant avec esprit sur le mérite d'un opéra ou d'un livre nouveau, sur le talent d'un orateur de la chambre ou la portée d'un article politique : ce sont les descendants

de ces farouches gentilshommes de l'ancien temps dont on nous a fait une peinture si sombre ; ce sont les fils de ces prétendus barbares du Nord qui viennent modestement s'instruire à l'école d'Athènes.

Les femmes ont la même instruction et le même goût pour la science étrangère. Tous les ouvrages de littérature qui paraissent à Paris sont rapidement envoyés à Pétersbourg et rapidement répandus dans des centaines de familles. Il y a là un tel besoin de lire et de savoir, qu'on recherche avec empressement des livres qui chez nous n'ont pas arrêté un seul regard. Je pourrais citer plus d'un auteur dont les œuvres naissent et meurent parmi nous sous le voile fatal de l'oubli, et qui occupent un rang assez honnête dans l'estime des salons de Pétersbourg. Avec ses mille préoccupations de chaque jour, ses joies et ses soucis d'une heure, sa vie si affairée et si mobile, Paris n'enregistre qu'à la hâte, et en courant de la bourse à la chambre, quelques noms qui l'arrêtent bon gré mal gré, quelques livres qui le surprennent dans un bon moment. Pétersbourg, plus calme et moins distrait par le tourbillon naissant de tant de projets et de tentatives, note avec une conscience de bibliogra-

phe tous les produits de notre littérature. Si le catalogue minutieux de M. Quérard ou le journal périodique de M. Beuchot venaient à disparaître, on en retrouverait les plus belles pages dans la mémoire de telle jeune femme du monde de Pétersbourg, qui fume nonchalamment ses *paquitos* sur un divan de satin. Si nos poètes pouvaient entendre dans une maison de la capitale russe, honorée d'un beau nom historique, leurs vers récités par une jolie muse du Nord, à l'œil noir, à la physionomie vive et expressive, qui écrit elle-même de charmantes strophes, et qui oublie ce qu'elle écrit pour ne songer qu'à ce qu'elle lit; s'ils pouvaient voir leurs noms gravés dans sa pensée avec leurs meilleures élégies, je suis sûr qu'ils ne demanderaient pas une autre gloire et pas un autre panthéon. Le temps que nous employons à parler du vote de l'adresse, de la réforme électorale, de la crise ministérielle, Pétersbourg l'emploie à parler d'art, de musique, de littérature. Qu'il y ait dans le cours de ses lectures ou de ses entretiens des manifestations d'idées fausses, des enthousiasmes déplacés, des admirations gratuites; que toutes ces petites mains de femmes qui posent avec tant d'empressement nos livres devant elles, laissent parfois

monter trop haut ou tomber trop bas un des bassins de cette balance où nous pesons le mérite de nos écrivains; que les hommes auxquels elles communiquent leurs impressions commettent la même légèreté et associent dans leur estime des noms sans valeur à des noms dignement appréciés, en vérité je ne saurais le nier. Après tout, c'est une injustice dont nous nous rendons nous-mêmes souvent coupables, et dont les conséquences sont moins dangereuses à Pétersbourg qu'à Paris, car là-bas elle reste ignorée de celui pour qui elle serait un motif de triomphe ou un sujet de douleur, et chez nous elle peut enfler d'orgueil la médiocrité ou décourager un noble talent. Puis, une fois l'injustice commise, nous la maintenons par amour-propre ou par esprit de parti, et la société russe y renonce dès qu'elle l'a reconnue. Nos rivalités de coterie, nos haines jalouses et orgueilleuses ne l'atteignent point: elle entre comme une cohorte neutre dans nos camps ennemis, et cueille partout où il lui plaît les fleurs de notre littérature, sans s'inquiéter, dans son heureux éclectisme, qu'elles soient préconisées par tel aréopage de critique et condamnées par tel autre. Tout ce que cette société veut, c'est lire, c'est apprendre, sauf à

revenir ensuite sur ce qu'elle aura amassé à la hâte, à épurer le fruit de ses lectures et de ses études. Sous des formes légères, sous un langage frivole, elle porte, sans s'en rendre compte peut-être à elle-même, le sentiment de sa haute mission. Placée en tête de ces innombrables peuplades plongées encore dans une ignorance profonde, elle sait que c'est elle qui doit faire jaillir à leurs yeux une lumière nouvelle, les arracher peu à peu à leur grossière indifférence et les régénérer. C'est cette société qui est l'organe de la loi de progrès dans un pays où il reste encore tant de grandes réformes à entreprendre, et qui sert d'intermédiaire à des peuples qui, sans son assistance, se rapprocheraient peut-être difficilement. C'est par elle surtout que les idées de civilisation se répandent dans les lointaines régions de l'empire russe, et c'est elle qui, par ses manières séduisantes et son hospitalité libérale, fait chérir cette contrée à tous les voyageurs.

En quittant Pétersbourg, après y avoir éprouvé mainte émotion pénible et mainte joie inespérée, je me rappelais cette apostrophe que lui adressait Pouschkin : « Ville magnifique, ville misérable, esprit de servitude, régularité sytématique, brume des cieux, vert pâle, ennui froid,

et granit, je te regrette pourtant, car dans tes rues je vois courir parfois un pied léger, je vois flotter une boucle de cheveux blonds. » Comme le poète, je regrettais Pétersbourg, mais c'était en songeant à cette société au sein de laquelle j'avais passé bien des heures de causeries et d'épanchements affectueux, à cette société aimable et sérieuse qui allie dans son incessante activité les traditions du passé aux rêves ambitieux de l'avenir.

—

MOSCOU.

MOSCOU.

—

A EDGAR QUINET.

Il n'y a pas plus de trente ans qu'un voyage de Péterbourg à Moscou était encore une entreprise pénible et coûteuse à laquelle on ne se résignait pas sans de graves motifs. Entre les deux grandes villes de l'empire russe, il n'existait alors qu'un chemin pareil à ceux que rencontrent encore les voyageurs dans l'intérieur du pays, couvert, en certains endroits, de pou-

tres transversales, ailleurs coupé par des flots de sable, par des ornières profondes. L'hiver seul, avec ses amas de neige, applanissait les aspérités de cette route, que le dégel et la pluie rendaient impraticable. On mettait quinze jours, quelquefois trois semaines, à faire le trajet, et la voiture qu'on emmenait neuve n'était plus, lorsqu'on arrivait au dernier gîte, qu'un vieux débris à mettre sous le hangar. Aujourd'hui un magnifique chemin réunit la capitale des anciens tsars à celle de Pierre-le Grand, l'antique berceau de la puissance russe au riant foyer de sa moderne civilisation. Onze diligences, une malle-poste, une innombrable quantité de chariots de transports sillonnent chaque jour cette route. Pour 80 francs vous partez le soir à six heures de l'hôtel des postes de Pétersbourg, et, le troisième jour au matin, vous arrivez à la barrière de Moscou. C'est le directeur des postes actuel, M. Pranischnikoff, qui a fait établir les nouvelles malles, et tous les voyageurs doivent lui en savoir gré, car elles sont excellentes. La seule chose qu'on ait à craindre dans ces élégants coupés à deux places, c'est de se trouver accolé pendant trois jours à quelque fâcheux compagnon de voyage; ce sont trois jours de la vie à

marquer avec une pierre noire. J'ai connu ce malheur, j'ai été, du 14 au 17 juin de l'an de grace 1842, en tête à tête incessant avec un marchand russe, riche et avare, sale et puant, qui, pour se concentrer dans la profondeur de ses calculs, ne prononçait pas une syllabe, et, pour ménager ses roubles, faisait son ménage sur les cousins en drap gris-perle de M. Pranischnikoff. J'ai subi l'odeur de sa vieille pipe et l'odeur plus nauséabonde encore de ses provisions de cuisine et de ses vêtements de moujik. Que Dieu vous garde d'une aussi dure calamité ! La route d'ailleurs, dans toute son étendue, est monotone et triste. Une longue plaine, tantôt aride et sablonneuse, tantôt diaprée de quelques champs de verdure, de bois de sapins, de fougères, de terrains marécageux, voilà ce qu'on aperçoit dès qu'on a franchi la barrière de Pétersbourg, ce qu'on retrouve encore le lendemain et le jour suivant. En vain vos regards avides et curieux errent de côté et d'autre : vous ne verrez pas un de ces riants paysages de la France, ni un de ces sites pittoresques des autres contrées du Nord, pas un de ces lacs frais et argentés qui, en Suède, surprennent et charment à tout instant le voyageur, pas une de ces mon-

tagnes qu'on aime à contempler de loin avec leur ceinture de nuages et leur bandeau de vapeur. Tous les points de vue sont uniformes, l'horizon est terne, le pays sombre et silencieux.

De distance en distance, on rencontre des villages de serfs composés de maisons en bois bâties strictement sur le même modèle, rangées comme des tentes de chaque côté de la route. On dirait que la même année, à la même heure, elles sont toutes sorties de terre à la voix d'un officier russe, car elles ont la même teinte grisâtre et sont alignées comme par une loi stratégique. Quelques unes seulement, plus orgueilleuses que les autres, sont ornées d'un balcon en bois et de deux planches dentelées et effrangées qui tombent de chaque côté du toit. Trois petites fenêtres de face, élevées à dix pieds au dessus du sol, une porte de côté, un hangar qui sert à la fois de basse-cour, de remise et d'écurie, voilà pour l'extérieur. L'intérieur se compose ordinairement de deux petites chambres, dont la moitié est occupée par un large poêle en terre où tous les membres de la famille se couchent pêle-mêle, été comme hiver, sans se déshabiller. A la base du poêle est une cavité de six pieds de longueur où, à certains jours de la

semaine, le paysan entre tout nu sous le feu ardent qui en échauffe les contours, et d'où il sort ruisselant de sueur; c'est là son bain. Fidèle au costume de ses pères, il garde la longue barbe et les cheveux taillés en rond autour de la tête; en hiver, il porte le cafetan bleu sans collet et la ceinture de couleur, ou la peau de mouton taillée en forme de redingote; en été, une chemise bleue et rouge agrafée de côté au cou, nouée sur les flancs par une légère banderolle, et retombant sur le pantalon comme une blouse. Les femmes, qui avaient autrefois un vêtement très original, s'habillent aujourd'hui, à peu de chose près, commes nos paysannes, et n'ont conservé de leurs anciens usages que la coiffure. Les femmes mariées portent sur la tête une petite coiffe en toile noire, les jeunes filles laissent flotter librement en longues tresses leurs cheveux sur leurs épaules. Les hommes sont en général grands, bien faits, et leur longue barbe leur donne une physionomie imposante. Les femmes sont presque toutes laides et disgracieuses. La nature, subjuguée de tant de côtés par les infatigables efforts de Pierre-le-Grand et de ses successeurs, est restée sur ce point intraitable. Il n'y a de jolies femmes à Pétersbourg que dans les salons

de la haute société, les autres n'inspireront ni une ode, ni même un pauvre madrigal. Quelle différence avec Stockholm et le nord de la Suède, ce Walhalla de la beauté septentrionale !

Les paysans qu'on rencontre sur la route de Moscou appartiennent presque tous à la couronne ; avec un simulacre de liberté de plus que les serfs des seigneurs, ils sont, comme nous le verrons plus tard, dans une position plus malheureuse. L'été de 1841, on a vu des milliers de ces pauvres gens errant avec leurs femmes et leurs enfants sur les grands chemins et implorant, avec un visage pâle et des mains décharnées, un morceau de pain noir pour apaiser leur faim. Très peu de paysans des seigneurs ont été réduits à cette extrémité. Quand j'allai à Moscou, la disette durait encore ; à chaque station, des troupes de vieillards affaiblis par l'âge et le besoin, des femmes vêtues de misérables haillons, des enfants aux membres chétifs, au teint cadavéreux, se pressaient autour de notre voiture, se courbaient à nos pieds en nous appelant d'une voix gémissante : *bons seigneurs* et *beaux soleils*, pour obtenir par ces supplications orientales, une aumône de quelques kopecks. Grace à Dieu, cette époque de calamité

touchait à sa fin; nous vîmes les champs d'orge et de blé dorés par le soleil. Au midi et au nord de l'empire, tout se montrait sous d'heureux auspices, tout annonçait une moisson qui mettrait un terme à tant de souffrances et de misères.

Une des ressources du paysan de cette contrée est de se faire charretier. Avec un cheval et une petite voiture fermée comme un panier d'osier, il entreprend de fréquents voyages de Moscou à Pétersbourg. À chaque instant, nous rencontrions des caravanes de trente et quarante chariots, marchant, comme les *grand-valiers* franc-comtois, à la suite l'un de l'autre, transportant d'une ville à l'autre les denrées de l'Europe et de l'Orient, les étoffes de France, les cristaux de Bohême, la quincaillerie de Londres et les livres de l'Allemagne. Lorsque les bateaux à vapeur recommencent leur trajet, lorsqu'ils arrivent chaque semaine à Pétersbourg, de Dunkerque et du Hâvre, de Riga et de Stokholm, une bonne partie de leur cargaison est aussitôt mise sur ces charrettes et s'en va vers Moscou. C'est que Moscou n'est pas seulement la seconde capitale de la Russie et l'une des villes les plus commerçantes de l'Europe, c'est le cœur même de la nation, c'est le centre

de l'empire, c'est le point de jonction de toutes les routes de l'Orient et de l'Occident, c'est de là qu'on s'en va en Pologne et en Allemagne par les chemins pleins de deuil et de gloire de l'armée française, en Turquie par Odessa, dans le Caucase par Astracan. De quel désir vague et ardent n'ai-je pas été saisi lorsque, arrivé à Moscou, je voyais rayonner autour de moi toutes ces routes dont je venais d'atteindre la première limite, toutes ces contrées que j'aurais voulu parcourir, toutes ces villes qui m'appelaient les unes avec leurs anciennes traditions, les autres avec leur splendeur moderne : Nishni Novogorod avec sa grande foire, Kasan avec ses souvenirs des Mongols, Kiew avec ses vieilles cathédrales, Batsisaraï où les fontaines de marbre murmurent encore sous les arbres comme au temps des sultanes, Tobolsk où j'aurais contemplé avec compassion les pauvres colonies d'exilés, et la Circassie dont un jeune officier me peignait avec enthousiasme les sites riants et grandioses, théâtre de légendes héroïques. O tentations du voyageur, qui pourrait dire votre trouble plein de charme, votre essor si joyeux, hélas ! et si décevant ! Si j'avais eu à ma disposition quelques années de liberté et quelques-

uns des cinq cents chevaux qui emportaient Catherine et son cortège dans sa fabuleuse promenade de la Tauride, vers quelle cité mémorable, vers quelle rive nouvelle ne me serais-je pas élancé avec bonheur !

Tandis que je m'abandonnais à ces rêves inutiles, mon silencieux compagnon de voyage me rappela aux réalités de la vie en tirant de sa poche son troisième déjeûner ; et pour me consoler de ne pouvoir m'aventurer sur les routes lointaines de la Sibérie et du Caucase, je regardais à droite et à gauche celle que nous parcourions. C'est vraiment un très beau travail et qui a dû coûter des sommes immenses. La chaussée est ferme comme un pavé, unie comme une allée de parc, et si large que quatre diligences y pourraient facilement passer de front. A chaque ravin une forte balustrade, à chaque ruisseau un pont en pierre avec des gardefous en fer ornés d'aigles à deux têtes et de trophées. De loin en loin aussi apparaît, au bord de cette large route, un oratoire, une coupole verte ou dorée, une église. Quand une des parois de la voiture m'empêchait de voir ces édifices religieux, je les devinais aux signes de croix du postillon et de mon compagnon de voyage. Le postillon russe

n'a pas encore le scepticisme ou la joyeuse insouciance de ses confrères de France ou d'Allemagne. Le postillon français monte à cheval gaiement, fait claquer son fouet, et, selon le pourboire qui lui est promis, part au trot ou au galop. Le postillon allemand prend son cor, module une mélodie populaire, et regarde en passant les jeunes filles blondes qui l'écoutent. Le postillon russe ne s'élance pas si légèrement sur les grands chemins. Il sait que son métier est dangereux, qu'il ne doit pas trop se fier à sa force et à son adresse, que le meilleur cheval peut trébucher et la meilleure voiture se briser. En prenant les rênes de son attelage, il se découvre la tête, fait trois signes de croix et se recommande à son saint patron. A chaque chapelle, à chaque image qu'il rencontre, il renouvelle cet acte de piété, et enfin, quand il arrive à la station, il se découvre et se signe encore pour remercier Dieu de l'avoir protégé. Les marchands, les paysans russes observent tous ce religieux usage. Il n'y a que les gens du monde qui commencent à le croire inutile, et qui ne veulent pas se donner la peine de se rappeler si souvent au souvenir des saints.

Les auberges où l'on s'arrête en allant de Pé-

tersbourg à Moscou ne méritent pas la mauvaise réputation que leur ont faite quelques voyageurs. Certes, on aurait tort d'y chercher une carte comme celle de Véry ou un chef élevé à l'école de Carême et pénétré de la philosophie gastronomique de Brillat-Savarin ; mais à quelque heure du jour qu'on y entre, on peut être sur d'y trouver une tranche de bœuf froid, du *quass*, du thé, du pain noir très savoureux, et c'est tout ce qu'il faut pour réconforter un voyageur. Quelques unes de ces auberges sont décorées avec une sorte de coquetterie. Plus d'une fois j'ai trouvé là les portraits de deux hommes que le peuple russe associe toujours dans sa pensée, l'un dont il parle avec un amour filial, l'autre qu'il nomme avec admiration : Alexandre et Napoléon.

Le lendemain de notre départ, nous voyions briller, au bord du Volchow, les globes dorés des églises de Novogorod. C'est ici que commencent les enseignements de l'autocratie russe, l'histoire de ses conquêtes et de son œuvre d'absorption. Novogorod a été, au onzième siècle, la plus grande, la seule grande ville de cette contrée. A une époque où le sol qui porte aujourd'hui orgueilleusement les casernes et les palais de Pé-

tersbourg, n'était encore qu'un marais désert, où Moscou ne présentait pas encore l'éclat de sa future destinée, le nom de Novogorod était déjà connue sur les bords de la mer Baltique et de la mer Blanche. On ne sait jusqu'où remonte son origine. Un voile épais, que la main d'aucun érudit n'a pu encore soulever, entoure son histoire jusque vers le milieu du onzième siècle. C'est alors qu'elle fut envahie par les compagnons de ce courageux et aventureux Rurik, qui, des plaines de sable du Mecklembourg, des grèves orageuses de la Scandinavie, se précipitèrent comme un torrent dans l'empire russe et en conquirent une grande partie. Vers la fin de ce même siècle, le guerrier qui s'était fait prince de Novogorod par la puissance de son épée, transporta le siège de sa souveraineté à Kiew et abandonna l'administration de sa première résidence à un chef qu'il désigna lui-même.

Peu à peu la jeune cité, la nouvelle ville, reprenant haleine après la première oppression de la conquête et du joug militaire, s'essaie aux spéculations commerciales, et étend çà et là ses relations. Au onzième siècle, elle a pour se défendre contre toute tentative d'invasion, sa forteresse, son kremlin; puis la voilà qui s'aventure jusque

vers le golfe de Finlande et subjugue les populations qui occupent ses rivages. A l'orient, elle pénètre jusqu'à la mer Baltique, et établit à Wisby ses comptoirs et ses entrepôts; au nord, elle fonde la ville d'Archangel; au sud, elle parcourt le Volga et les différentes rivières qui y aboutissent. Plus habile que les autres principautés russes, qui, au treizième siècle, étaient ravagées par les Mongols, elle fait un traité de paix avec eux, leur paie un tribut annuel, et devient pour Lubeck et les autres villes anséatiques le point de jonction du commerce entre l'Orient et l'Occident.

Tandis qu'elle élargit ainsi son empire et augmente chaque jour ses richesses, elle se dégage graduellement de l'autorité des princes de Kiew. D'année en année, elle gagne quelque nouvelle franchise, quelque nouveau privilège, et ceux qui l'avaient d'abord gouvernée despotiquement, en viennent enfin à ne plus exercer sur elle qu'une sorte de suprématie honorifique ou de protectorat pareil à celui que les empereurs d'Allemagne exerçaient, au moyen-âge, sur les villes libres. L'opulente Novogorod est affranchie de la domination de ses anciens maîtres; ses citoyens se rassemblent au son de la grosse cloche qui les

appellent à délibérer ensemble sur leurs intérêts, et élisent annuellement leurs *possadnik* (consuls). Ses magistrats administrent, gouvernent, sans s'inquiéter des caprices d'un prince ou du bon vouloir d'un souverain. Ainsi elle apparaît, au quinzième siècle, maîtresse d'elle-même, enrichie par son habileté, embrassant à la fois dans son commerce l'Europe et l'Asie, et portant sans cesse plus loin le succès de ses entreprises. Les autres villes russes la nomment avec respect leur sœur aînée, et le peuple, émerveillé de sa puissance, de sa fortune, répète ce proverbe cité tant de fois par les voyageurs : Qui pourrait résister à Dieu et à Novogorod la grande ?

A la voute de la cathédrale de cette ville, on voit encore une image du Christ, sur laquelle le peuple raconte cette tradition qui ne fait pas peu d'honneur à la célèbre cité de l'ancien empire russe.

L'image date de l'année 1050. Le peintre avait représenté le Christ, la main étendue, répandant sur les habitants de Novogorod sa bénédiction. Le lendemain en revenant à son tableau, il s'aperçoit que la main est fermée ; étonné de ce changement, il se remet à l'œuvre et ouvre de nouveau la main divine. Le jour suivant même

réforme au tableau, même travail du peintre, le troisième jour enfin au moment où le peintre allait encore réparer l'étrange et merveilleuse modification de la nuit, il entend une voix qui lui dit : Ne me peins pas ainsi la main ouverte, car dans cette main je tiens Novogorod, et si je l'ouvre, tous les malheurs fondront sur cette noble cité.

Cependant, à une centaine de lieues de là, on voyait surgir une autre puissance, qui devait un jour écraser l'orgueil de cette Carthage du Nord : c'était la principauté de Moscou. Au quinzième siècle, un de ses tsars soumit la république et la força de lui payer un tribut annuel ; puis il en vint un autre qui travaillait plus hardiment à agrandir ses états et s'efforçait de réunir sous son sceptre les villes et les domaines soumis à un autre gouvernement. Vrai précurseur des Romanow, on eût dit qu'il portait dans son cœur l'ambition de cette dynastie et les rêves de leur destinée future. La république de Novogorod, déjà forcée de payer un tribut humiliant, offusquait encore, par ses franchises, le prince Ivan Vassilievitsch. Il l'attaqua plusieurs fois, la vainquit dans une lutte acharnée, transporta une partie de sa population dans l'intérieur de ses provinces, et

remplaça ces exilés par des familles russes. En quittant Novogorod, il interdit toutes les réunions populaires et emporta la cloche qui appelait les citoyens à leurs assemblées.

Pour se rendre plus facilement maître de cette fière cité, il avait dû cependant lui laisser encore quelques privilèges; la pauvre Novogorod les perdit tous sous le prince Ivan IV, surnommé le Terrible. Entraînée par le désir de recouvrer son ancienne indépendance, elle entra en négociations avec les Polonais, pour se fortifier par leur appui. Ivan-le-Terrible l'apprit, assembla aussitôt une armée, marcha contre la ville, la subjugua, et la noya dans des flots de sang. Pendant plusieurs semaines, le farouche tzar siégea sur son effroyable tribunal, prononçant lui-même la sentence des coupables, désignant les victimes, et chaque jour des centaines, des milliers de têtes, roulaient sous la hache de ses bourreaux. Les dernières franchises de Novogorod furent anéanties. La ville, pillée, saccagée, veuve de ses meilleurs citoyens, tomba sans force sous le joug absolu du tsar. Après cette mortelle catastrophe, son commerce se releva encore; mais l'accroissement continu du commerce de Moscou et la fondation de Péters-

bourg lui portèrent un coup plus funeste que l'ambition d'Ivan III et les cruautés d'Ivan-le-Terrible.

Aujourd'hui Novogorod est le chef-lieu d'un gouvernement secondaire, et ne renferme pas plus de 12,000 habitants. Ses maisons incendiées, détruites, ont été rebâties dans le style moderne, ses rues alignées de chaque côté du Wolchow. On dirait une ville née d'hier, n'étaient les épaisses murailles de son kremlin, qui attestent encore l'ancienne étendue et l'ancienne puissance de Novogorod, sa cathédrale couverte d'or et de peintures, son palais archiépiscopal, et une petite maison à un étage cachée derrière une obscure boutique, et que les habitants montrent avec respect au voyageur. Cette maison était, dit-on, celle de Marfa, l'héroïque femme d'un bourgmestre, qui, à l'approche d'Ivan Ier, jetant elle-même le cri de guerre, et donnant des armes à ses fils, combattit intrépidement pour sa cité natale et pour sa liberté. Quelques sceptiques affirment que la demeure de Marfa a disparu depuis longtemps, et que celle à laquelle on a donné son nom ne lui a jamais appartenu. Ainsi la fière cité de Novogorod n'a pas même pu garder intacte la tradition

du passé, et le doute est entré jusque dans ses souvenirs les plus glorieux. Mais qu'importe que cette maison, honorée d'un nom historique, n'ait jamais été celle de la noble Marfa, si l'aspect de ses murs éveille dans le cœur des étrangers qui la contemplent le même sentiment d'admiration, et dans le cœur des habitants la même pensée de patriotisme et de reconnaissance? Qu'importe la matière périssable, si l'idée qui y est attachée subsiste et se perpétue de génération en génération?

Autour de Novogorod, il y a encore plusieurs couvents qui jadis prenaient part aux luttes, au gouvernement de la république, et qui ont perdu leur influence sous le régime de l'autocratie. Deux de ces couvents trouvent aujourd'hui dans leur richesse une large compensation à leur nullité politique. Le premier a été royalement doté par la comtesse Orloff, qui possédait une des plus grandes fortunes de l'empire, le second par un favori d'Alexandre, qui plus d'une fois, dit-on, abusa du pouvoir dont il était investi, de l'ascendant qu'il exerçait sur son maître, et qui, pour se sauver des arrêts du monde, s'est mis sous le patronage des saints. Les couvents de femmes sont restés pauvres, et beaucoup de re-

ligieuses sont forcées de mendier. A la porte de notre hôtel, il y en avait plusieurs qui attendaient notre voiture, qui nous suivaient avec leur voile noir, tendant silencieusement d'une main timide, et la tête baissée, leur petite boîte en ferblanc, au milieu des vieillards et des estropiés qui criaient et se lamentaient. Nul de nous n'aurait osé refuser son léger tribut à ces pauvres femmes. Elles s'en retournaient peut-être avec plus de confiance et de gaieté vers leur humble solitude, en rapportant à la communauté cette offrande des voyageurs.

On compte de Pétersbourg à Moscou sept cent soixante-dix werstes, c'est à dire deux cent dix lieues, et sur cette longue distance, qui embrasserait en France des vingtaines de cités et des millions d'individus, on ne trouve que trois villes : Novogorod, Tarshok, Tver. J'y ajouterai Wishnei-Wolotschok, quoiqu'on ne lui donne que le titre de bourgade. C'est une riche et active bourgade située au bord d'un vaste canal qui rejoint l'une à l'autre plusieurs rivières, le Volga à la Twerza et le Wolchow à la Néva. Chaque année, plus de mille bateaux chargés de marchandises suivent le cours de ce canal, et Wolotschok est l'une de leurs principales sta-

tions. Le mouvement du port, l'aspect d'un large bassin entouré d'une ceinture de sapins, donnent à cette petite cité de commerce un attrait tout particulier. En la regardant un soir au coucher du soleil, pour la première fois depuis bien longtemps, je croyais voir encore une ville de Suède avec un de ces beaux lacs mélancoliques et limpides qu'on ne se lasse pas d'admirer et qu'on ne peut oublier.

Tarshok a une longue histoire toute pleine de vicissitudes. Tantôt défendant son indépendance, tantôt subjuguée par une principauté voisine, puis par une autre, cette ville a subi enfin le sort des cités plus puissantes qui se la disputaient, elle a courbé la tête sous le sceptre des empereurs. Les Tartares, en la traversant dans leurs sauvages invasions, lui ont laissé une industrie qu'elle développe sans cesse. Elle fabrique, en concurrence avec Kasan et Astrakan, une quantité d'ouvrages en cuir brodé, de chaussures de diverses couleurs couvertes de fleurs en or et en argent, que les marchands de Hambourg et de Leipzig répandent de côté et d'autre, en les gratifiant du nom de chaussures turques. La science gastronomique a donné à Tarshok une autre réputation. Un maître d'hôtel y a

introduit une nouvelle façon de côtelettes renommée dans toute la Russie. Quand vous serez à Tarshok, me disait-on au moment où je quittais Pétersbourg, n'oubliez pas d'acheter des pantoufles brodées et de vous faire servir des côtelettes. Il y a dans le monde des villes auxquelles la naissance d'un guerrier fameux, l'œuvre d'un artiste, le chant d'un poète n'a pas donné tant de célébrité.

Tver, ville de vingt-cinq mille ames, chef-lieu d'un gouvernement, sourit de loin aux regards des voyageurs par sa charmante situation, par ses coupoles bleues et dorées, par les toits de ses édifices aplatis comme des toits de villas italiennes et peints en vert. Les rues sont larges et élégantes ; les maisons, jadis en bois, ont été rebâties en pierres ; elles sont pour la plupart toutes fraîches encore, et blanchies à la chaux ou couvertes d'une couche d'ocre, çà et là de quelques couches de carmin. Malgré cette apparence moderne, Tver est aussi ancienne que Novogorod. Il en est de même d'un grand nombre d'autres villes russes. En lisant leur histoire, en voyant par combien d'évènements elles ont passé, combien de désastres et d'invasions elles ont subis, on s'attend à voir des rues tor-

tueuses et obscures, des fenêtres à ogives, des tourelles et des pignons comme à Augsbourg ou à Lubeck, et il n'en est rien. Ces villes étaient bâties en bois : une seule guerre, un incendie les dévastait d'un bout à l'autre ; elles ont été reconstruites à différentes époques et toujours sur un plan nouveau. Leurs annales, leurs noms seuls sont anciens ; leur forme est toute riante. Il semble que tout concourt à donner à la Russie un caractère de jeunesse et de régénération. Son véritable essor, sa vraie vie ne date que du règne de Pierre-le-Grand ; toutes ses cités se dépouillent aujourd'hui l'une après l'autre de leur caractère de vétusté, et se parent à l'envi pour entrer comme des cités nouvelles dans une nouvelle époque historique.

Au pied des murs de Tver, on passe sur un pont de bateaux le Volga, si célèbre dans les chroniques russes. C'était par là que les pirates s'en allaient jadis poursuivre leur proie et grossir leur butin. Les eaux du fleuve portaient ces troupes de vagabonds féroces, ces cohortes de brigands qui semaient l'effroi dans la chaumière du paysan et la salle d'armes du seigneur. Le souvenir de leurs vols, de leurs cruautés, s'est perpétué dans les traditions du château et les

chansons du village. Voici un de ces chants, qui peint une jeune fille à côté de laquelle la fameuse Clara Wendel n'aurait été qu'un doux agneau :

A seize ans, j'ai commencé à voler.
A dix-huit, j'ai assassiné.
J'ai fait périr mon propre frère :
Je l'ai pris par ses cheveux blonds ;
Je l'ai frappé contre la terre,
J'ai ouvert sa poitrine blanche,
Et je lui ai arraché le cœur avec joie.
Le cœur sous le couteau a palpité.
La belle fille a souri.

Maintenant le Volga est d'une honnêteté exemplaire. L'écho de ses rives ne répète que le son des cloches pieuses ou la chanson des matelots inoffensifs. Ses ondes ne portent que les paisibles navires du commerce, et ses ports sont comme autant de champs fructueux où la main du spéculateur récolte chaque année une heureuse moisson. C'est de tous les fleuves de l'Europe le plus long et le plus facile à parcourir. Du milieu des collines de Waldai, il s'en va majestueusement jusqu'à la mer Caspienne, et sur cet espace de huit cents lieues, nul banc de sable n'entrave son cours, nul écueil perfide

ne se cache sous ses flots. Il sert de lien à des centaines de peuplades, il touche par ses embranchements à toutes les parties de la vieille Moscovie. On dirait une puissante artère dans un corps gigantesque.

Toute l'histoire des provinces que nous traversions depuis la porte triomphale de Pétersbourg, des villes qui en sont les chefs-lieux, des villages qui s'y trouvent épars, est comme une introduction à l'histoire de Moscou. Ces provinces ont formé jadis autant d'états distincts l'un de l'autre, et Moscou les a subjuguées; ces villes ont été régies par des seigneurs indépendants, et Moscou les a l'une après l'autre assujetties à sa domination. Moscou a été le noyau de toutes les conquêtes russes, l'arsenal de cet immense travail d'assimilation et d'absorption qui dure depuis des siècles, jusqu'au jour où Pierre-le-Grand jeta sur les bords du golfe de Finlande les fondements de sa nouvelle ville, et y transporta le siège de cette grande œuvre.

En se rappelant ainsi les souvenirs des temps anciens et en traversant ce pays, à chaque pas que l'on fait, à chaque page de la tradition que l'on déroule, on voit surgir le nom de Moscou, on éprouve un désir toujours croissant d'arriver

à cette ville qui a porté si loin le glaive des boyards et la croix des patriarches. Ainsi, dans ces vastes châteaux des contes de fées, on passe de préau en préau, de salle en salle, avant d'entrer dans celle du maître. La voilà enfin, cette cité si célèbre et si justement vénérée par ceux qu'elle a tour à tour conquis et associés à sa puissance; le voilà, ce sanctuaire de la religion grecque, ce berceau de l'autocratie russe. Par un beau matin, aux rayons du soleil levant, nous voyons de loin ses murs, ses tours se découper à l'horizon bleu. Nous passons devant le bizarre château de Petrowski, construit par Elizabeth, sur lequel je jette à peine un regard, tant je suis occupé de regarder le panorama qui est en face de moi et qui se déroule peu à peu à mes yeux. A la porte, le corps de garde nous arrête, c'est de droit; un peu plus loin, nous rencontrons la police. Le corps de garde et la police se soucient fort peu de l'impatience du voyageur. Ils contrôlent la curiosité et légalisent l'enthousiasme.

Les formalités du passeport bien et dûment remplies, le fonctionnaire préposé à la sûreté publique, convaincu par douze honorables signatures et douze cachets de chancellerie que

nous n'apportions avec nous ni machine infernale, ni peste, ni constitution, nous permit de continuer notre route. Le conducteur, qui se tenait devant lui la tête basse, dans un état d'humilité profonde, remonta sur son siège; le postillon se hâta de faire encore trois signes de croix devant une petite image suspendue à une muraille; enfin, nous passâmes à travers des amas de charrettes entre lesquelles circulaient des milliers de juifs, de paysans, de marchands. On eût dit une foire; c'était tout simplement un marché quotidien. Devant nous s'élevait un lourd et massif édifice surmonté d'une tour octogone. Ce monument fut consacré à la mémoire du commandant Soukhareff, qui, pendant la terrible révolte des Strelitz, suscitée, dit-on, par l'ambitieuse Sophie, sœur de Pierre-le-Grand, resta fidèle aux deux jeunes tsars. Nous descendîmes le long d'une magnifique rue qu'on appelle la rue des Jardins, et qui justifie on ne peut mieux ce titre idyllique. A droite et à gauche s'étendent des rideaux d'arbres fruitiers, des vergers, des parterres, des balcons chargés de fleurs, et des maisons qui disparaissent derrière des rameaux de verdure. On se croirait sur les bords de la Loire, et l'on est en pleine

Moscovie. Un peu plus loin apparaissent les grands édifices de la couronne et les riches hôtels de la noblesse, puis le pont des Maréchaux, jadis occupé par des ateliers de charrons et des enclumes de forgerons, maintenant envahi presque tout entier par les boutiques les plus coquettes, les marchandes de modes et de parfumerie, les gravures d'Angleterre et la librairie parisienne. De prime abord ainsi, on a passé par plusieurs sphères, qui se mêlent l'une à l'autre sans se confondre, par le quartier du peuple, de l'aristocratie, de la bourgeoisie aisée, de la colonie française, et l'on est à quelques pas du Kremlin.

C'était le Kremlin que je voulais visiter avant tout. J'y allai avec un homme du pays qui, chemin faisant, me racontait avec un orgueil patriotique les différentes phases de l'histoire de la vieille forteresse, les noms qui l'avaient illustrée, les tsars dont elle fut le palais, les empereurs qui y avaient reçu leur couronne. Je l'écoutais d'une oreille distraite, songeant à cet autre empereur dont il ne parlait pas, et dont je voyais planer devant moi la grande image. C'était là qu'il s'était arrêté dans sa marche gigantesque, c'était dans cette enceinte qu'il avait reposé sa tête sous le

poids de ses larges conceptions et de ses sombres pressentiments ; c'était du haut de ces remparts qu'il avait vu l'incendie inonder son refuge, dévorer sa conquête. Ces vieux murs avaient tressailli à son approche, et cette ville s'était dépeuplée devant lui comme autrefois les champs de l'Italie devant le cheval d'Attila. Non, jamais on ne vit une telle époque, et jamais un théâtre si funèbre ne s'ouvrit pour une scène si désastreuse. Quel poète pourrait peindre le lugubre silence de ces rues désertes où notre armée entrait toute couverte encore de la glorieuse poussière de la Moskowa, s'attendant à voir venir au devant d'elle une population suppliante, et ne trouvant pas même un enfant pour lui montrer le chemin de son capitole? Qui pourrait dire l'effroit subit, le tumulte, la consternation de nos malheureux frères, quand des mains invisibles lancèrent tout à coup, au milieu de la nuit, des brandons enflammés dans l'intérieur des maisons, quand l'incendie éclata de toutes parts, débordant comme un torrent, et faisant de cette cité, naguère encore si belle et si calme, un immense bûcher, une sépulture de cendre et de feu? Avec quelle émotion j'ai franchi les portes de ce château qui fut honoré de tant de gloire et

qui abrita une si haute et si terrible destinée! Tous ses vieux souvenirs, ses siècles d'éclat et de prospérité, s'effaçaient devant cette apparition de quelques jours, qui vivra tant qu'il y aura une main pour écrire l'histoire, une oreille pour l'entendre, une mémoire pour la recueillir. Il me semblait que chacune des pierres sur lesquelles je posais le pied, chacune de ces façades et de ces coupoles devait garder les traces de cette époque ineffaçable, et me raconter quelque épisode de ce désastre sans exemple. De tous côtés je promenais un regard avide, et ces cours étroites, ces voûtes silencieuses, étaient pour moi comme un temple auguste, consacré par la pensée la plus héroïque et la plus grande calamité.

Les Anglais, qui dans leur lâche envie ne manquent jamais une occasion de profaner notre histoire ou d'insulter à notre honneur, ont accusé nos soldats d'avoir mis eux-mêmes le feu à Moscou. Les Russes sont plus justes; ils racontent sincèrement le fait tel qu'il s'est passé. Plusieurs habitants de Moscou me l'ont avoué. Ils savaient bien qui étaient les incendiaires et les pillards; ils savaient que notre armée tout entière ne se précipitait au milieu des flammes

que pour tenter de les étouffer. Leur intérêt parla alors plus haut que leur équité; ils rejetèrent sur nous cette dévastation pour accroître encore le nombre de nos ennemis, et se fortifier contre nous par un redoublement de haine et d'exaspération. Leur vœu s'est réalisé, l'incendie de Moscou a eu le résultat qu'ils en attendaient. Quel résultat! La France pourra-t-elle jamais l'oublier? Quand on annonça à Alexandre l'incendie de sa vieille capitale, ce fut pour lui comme un coup de foudre. Les bulletins de la Moskowa lui annonçaient que ses troupes venaient de remporter un triomphe. Il avait fait chanter le *Te Deum* de la victoire et comblé d'honneurs la famille de Kutusoff. Tout à coup il apprenait que ce prétendu triomphe était une défaite, que notre armée, marchant sur les débris de la sienne, poursuivait sa route au centre de son empire, et que la demeure de ses ancêtres était occupée par Napoléon. On raconte qu'alors, saisi de terreur à cette sinistre nouvelle, croyant déjà voir l'aigle de France étendre ses ailes sur les ruines de Pétersbourg, il résolut de se retirer en Angleterre, et que l'impératice usa de toute son influence pour le dissuader de ce projet désespéré. Trois jours après, il apprenait la ruine de

Moscou, et cette ruine le sauvait. On ne dit pas encore pourquoi le comte Rostopschin a persisté à nier publiquement les ordres qu'il avait donnés aux incendiaires. On sait qu'il avait voulu brûler lui-même sa belle maison de Moscou, et qu'elle ne fut sauvée que par hasard ; il ne peut nier en tout cas la brutale inscription qu'il plaça au devant de sa maison de campagne, en y mettant le feu et en l'abandonnant (1).

Un des officiers les plus distingués de l'armée impériale, M. le duc de Fezenzac qui a fait la campagne de 1812, d'abord comme aide de camp du prince de Neuchatel, puis comme colonel du quatrième régiment de ligne dont il ramena courageusement les derniers débris à Konigsberg M. de Fezenzac a bien voulu nous communiquer le journal des douloureux évènements dont il fut témoin dans le cours de cette effroyable et immortelle expédition. Je trouve dans son livre, écrit avec une austère bonne foi et une rare simplicité, plusieurs détails intéressants sur l'incendie de Moscou et l'entrée de nos troupes dans cette ville.

1 Cette inscription était à peu près conçue en ces termes : « Je brûle moi-même ma maison pour qu'elle ne soit pas occupée par ces chiens de Français. »

« Après la bataille de la Moskowa, dit M. de Fezenzac, le général Kutusoff ne croyant plus pouvoir défendre Moscou, repliait successivement son avant-garde et abandonnait précipitamment la ville, en se retirant par les routes de Twer et de Wladimir. L'armée française bivouaqua le 13 à Perkouselkaro; le lendemain l'avant-garde entra dans la ville. Une troupe d'habitants armés tenta de défendre le Kremlin et fut bientôt dispersée, l'avant-garde se porta en avant de la ville.

» L'empereur s'établit au Kremlin avec la garde, Les premier et troisième corps campèrent à un quart de lieue en arrière de Moscou, à gauche de la route de Mojaisk, avec défense expresse d'entrer dans la ville.

» Ce jour fut pour nous un des plus heureux jours que nous ayons encore passés, nous nous croyions au terme de nos travaux, nous pensions que la victoire de la Moskowa et la prise de Moscou devaient amener la paix. Mais un événement sans exemple dans l'histoire du monde vint détruire ces flatteuses espérances, et montrer combien il fallait peu compter sur un accommodement avec les Russes. Moscou qu'ils n'avaient pu défendre, fût brûlé de leurs propres mains.

Depuis longtemps on s'occupait de préparer ce vaste incendie, le gouverneur Rostopschin avait réuni une immense quantité de combustibles et de fusées incendiaires, sous prétexte de travailler à la construction d'un ballon avec lequel on devait brûler l'armée française, tandis que ses proclamations, d'accord avec celles du général Kutusoff rassuraient le peuple de Moscou, en changeant en victoires les défaites de l'armée russe. A Smolensk les Français avaient été battus; à la Moskowa ils avaient été détruits. Si l'armée russe se retirait, c'était pour prendre une meilleure position et marcher au devant de ses renforts.

« Cependant les nobles partaient de Moscou, et l'on enlevait les archives et le trésor du Kremlin. Lorsque l'armée russe fut aux portes de la ville, il devint impossible de cacher la vérité. Beaucoup d'habitants prirent la fuite, d'autres restèrent chez eux, pleins de confiance dans l'intérêt que les Français devaient mettre à conserver Moscou. Le 14 au matin, le gouverneur assembla trois à quatre mille hommes de la lie du peuple parmi lesquels étaient des criminels auxquels on donna la liberté. On leur distribua des fusées et des mèches incendiaires, et les agents de police re-

çurent l'ordre de les conduire dans toute la ville. Les pompes furent brisées et le départ des autorités civiles qui suivirent l'armée fut le signal de l'incendie. L'avant-garde en traversant la ville la trouva presque déserte, les habitants renfermés dans leurs maisons attendaient ce que nous allions décider de leur sort. Mais à peine l'empereur était-il établi au Kremlin, que le bazar, immense bâtiment qui contenait plus de 100,000 boutiques était livré aux flammes. Le lendemain et les jours suivants le feu fut mis à la fois dans tous les quartiers. Un vent violent favorisait le progrès de l'incendie, et il était impossible de les arrêter parce qu'on avait eu la cruelle précaution de détruire les pompes. Les incendiaires surpris en flagrant délit étaient fusillés sur le champ. Ils déclaraient qu'ils avaient exécuté les ordres du gouverneur et mouraient avec résignation. »

Plus loin M. de Fezenzac dépeint ainsi le tableau de Moscou après l'incendie. « C'était, dit-il, un étrange et horrible spectacle. Chacun de ses décombres offrait un aspect différent. Quelques maisons semblaient avoir été rasées; d'autres avaient conservé quelques pans de muraille noircis par la fumée. Les rues étaient encom-

brées de débris de toute espèce, une affreuse odeur de brûlé s'exhalait de tout côté. Çà et là une chaumière, une église, un palais s'élevait au milieu de ce grand désastre. Les églises surtout par leurs dômes de mille couleurs, par la richesse et la bizarrerie de leur construction, nous rappelaient l'ancienne opulence de Moscou. La plupart des habitants chassés par nos soldats des maisons que le feu avait épargnées, s'y étaient réfugiés. Ces infortunés errants comme des spectres au milieu des ruines et couverts de lambeaux, avaient recours aux plus tristes expédients pour prolonger leur misérable existence. Tantôt ils dévoraient au milieu des jardins quelques légumes qui s'y trouvaient encore, tantôt ils arrachaient des lambeaux de la chair des animaux morts au milieu des rues; on en vit même quelques uns plonger dans la rivière et en retirer du blé que les Russes y avaient jeté et qui était en fermentation. En un mot, ils souffraient déjà tout ce que nous devions bientôt souffrir nous-mêmes. Pendant notre marche, le bruit de nos tambours, le son de la musique militaire, rendaient ce spectacle encore plus triste en rappelant l'idée d'un triomphe au milieu de l'image de la destruction, de la misère et de la mort. »

Le Kremlin est une citadelle presque triangulaire, autrefois entourée de fossés, fermée à présent par une enceinte de hautes murailles, flanquée d'une tour massive à chaque angle. De la fondation du Kremlin date celle de Moscou même. Cette forteresse existait dès le milieu du douzième siècle. Ce n'était d'abord qu'une simple construction en bois avec une palissade; Moscou n'était qu'un village. Vingt ans plus tard, c'est à dire vers 1160 ou 1170, André, petit fils de Wladimir Monomaque, prince de Kiew, éleva au milieu de ces frêles habitations une église en pierre, et y déposa une miraculeuse image, le portrait de la Vierge, peint par saint Luc. Saccagée et brûlée au milieu du treizième siècle par les Mongols, la jeune ville fut reconstruite bientôt après sur un emplacement plus large. Une cabane d'anachorète fut convertie en une église; des deux côtés de la rivière s'élevèrent des couvents. Moscou devint la résidence de Jouri III, la capitale d'une principauté qui, de siècle en siècle, et pour ainsi dire d'année en année, devait étendre ses limites au nord et au sud. Ivan Danélovitsch la dota de deux nouvelles églises, et l'entoura d'une forte barrière en chêne. Dmitri, son petit-fils, remplaça cette

barrière par une muraille en briques. Vers la fin du quatorzième siècle, après les ravages d'une peste désastreuse et de plusieurs guerres, Moscou s'étendait sur les deux bords de la rivière, et renfermait déjà une demi-douzaine d'églises et de monastères.

Des églises, des monastères, une forteresse, voilà le berceau de Moscou, et toute son histoire est là, entre un glaive qui répand la terreur et une relique qui impose le respect. Dévastée au quatorzième et au quinzième siècle par les princes de Lithuanie, elle se releva une troisième fois de ses ruines sous le règne de l'ambitieux Ivan Vassilievitsch, qui lui donna pour premiers trophées les dépouilles de Novogorod, agrandit son enceinte et bâtit les tours du Kremlin. Ses successeurs continuèrent son œuvre avec ardeur, et, sous le règne d'Ivan-le-Terrible, Moscou occupait déjà un immense espace.

Le Kremlin, qui a été le premier noyau de cette ville, en est resté le point central. C'est de là que les différents quartiers se sont étendus de côté et d'autre, comme les rayons d'une roue, et c'est là qu'ils se réunissent comme le lin autour du fuseau. Le Kremlin domine par sa situation toute la cité. Son clocher d'Ivan Veliki avec sa

coupole dorée s'élève au dessus des autres clochers qui l'entourent, et ses remparts épais, crénelés, semblent encore prêts à défendre la demeure des tsars et le sanctuaire des patriarches. A l'intérieur, c'est un singulier assemblage de constructions de différentes époques et d'édifices de toute sorte. Rien de symétrique, rien de régulier, ni dans les rues qui traversent l'enceinte, ni dans les espaces vides qui séparent les bâtiments. Cathédrales, chapelles, palais, tout a été jeté là de siècle en siècle par la pensée pieuse ou le caprice du souverain, édifié par la fantaisie de l'artiste, et tout ce mélange d'architecture religieuse et profane, de style antique et byzantin, de flèches aiguës et de coupoles arrondies, toute cette variété de teintes et de couleurs, de façades, de clochers, produit un effet étrange, inexplicable, qui étonne comme un rêve, qui offre aux regards fascinés tantôt l'attrait d'une arabesque, tantôt l'auguste aspect d'un monument consacré par le temps et par de nobles souvenirs.

C'est d'abord la cathédrale de l'Assomption, la première église bâtie en pierre à Moscou. Sa nef est étroite et sombre, sa voûte soutenue par quatre énormes piliers qui occupent presque le tiers de son enceinte, et ces piliers, cette voûte,

ces murailles, sont du haut en bas couverts de peintures à fresque, représentant sous une forme gigantesque des figures de saints et d'apôtres avec des manteaux de pourpre et des auréoles d'or. *L'iconostase*, c'est à dire la barrière qui sépare le sanctuaire du reste de l'église, et qui s'élève jusqu'à la voûte, est comme une de ces murailles fabuleuses dont parlent les poètes de l'Orient, une muraille de vermeil couverte d'images ciselées, éblouissantes de pierreries. A droite des portes qui s'ouvrent au milieu de l'iconostase, et qu'on appelle les portes royales, est une image de saint Jean, peinte, dit-on, par l'empereur grec Emmanuel; à gauche, une Vierge vénérée, qui porte sur la tête, entre autres ornements, deux diamants, dont un seul rendrait le plus pauvre poète éligible. Ce qui est bien plus précieux aux yeux du peuple russe que toutes ces peintures, ces couronnes de diamants, ces amas d'or et de vermeil, ce sont les reliques enfermées çà et là dans des châsses. Il y en a pour toutes les dévotions et tous les accidents de la vie, depuis la tunique de Jésus-Christ, dont personne n'oserait contester l'authenticité, jusqu'à des ossements de saints qui guérissent diverses maladies. Un sacristain

montre du doigt aux fidèles celles qui ont le plus d'efficacité; ils se signent à différentes reprises devant ces travaux de la foi, y déposent un pieux baiser, et s'en vont vers une autre chapelle également pleine de reliques, là ils se signent encore, se prosternent avec humilité, se ettent la face contre terre, puis s'approchent d'un moine qui se tient debout devant l'autel, et leur donne à baiser sa main droite, qu'il a soin auparavant, dit-on, d'imprégner d'une bonne odeur afin de flatter l'odorat des respectueux croyants. Je n'ai pas vérifié le fait et ne veux point l'affirmer. C'est dans cette église qu'on enterre les métropolitains et qu'on couronne les empereurs.

Tout près de l'Assomption est l'église de l'archange Michel, bâtie à peu près dans la même forme, surmontée également de cinq coupoles, enrichie d'un splendide iconostase et de plusieurs reliques en grand renom. L'église de l'Annonciation est pavée en agate, chargée d'or et de vermeil, et couverte sur toutes ses faces de figures d'apôtres et de martyrs, au milieu desquelles apparaissent des philosophes grecs, ce qui me semble une preuve de rare tolérance. Il est vrai que les images des saints sont entourées

d'une auréole, et que celles des sages de l'antiquité ne portent point ce signe de gloire céleste. Ainsi le bon peuple de Moscou peut encore s'y reconnaître.

Si l'on fait quelques pas hors de ce premier espace, du côté du quartier appelé le Kitaigorod, voici bien certainement l'édifice le plus bizarre, le plus étonnant qui existe : une église à deux étages, composée de vingt chapelles, surmontée de seize tours d'inégale forme et d'inégale grandeur, celle-ci pareille à un clocheton naissant, celle-là pointue et élancée, une autre tordue comme les replis d'un turban, une quatrième taillée comme un artichaut, une cinquième ornée de trois rangées de pierres arrondies comme des aiguilles, une sixième surmontée d'un globe comme un de nos honnêtes clochers de village, et d'une croix grecque posée sur un croissant ; toutes ces coupoles, toutes ces tours bariolées de diverses couleurs, sont peintes en rouge, en bleu, comme les grains d'un chapelet. On ne sait, en regardant cette église, où est la porte principale, ni l'autel, ni la nef, de quel côté elle commence, de quel côté elle finit. C'est un vrai conte fantastique. Elle fut bâtie, l'année 1554, en mémoire de la prise de Kasan. Le

prince qui en avait ordonné la construction fut si émerveillé en la voyant, que, de peur que son architecte n'eût l'idée d'aller décorer un autre pays d'un pareil chef-d'œuvre, il se hâta de lui faire crever les yeux. C'était Ivan IV, surnommé le Terrible. Deux yeux de plus ou de moins dans sa principauté lui importaient peu, et il était sûr, en prenant ce parti, d'avoir une église unique, unique à ce point, que les édifices les plus désordonnés de Moscou paraissent encore fort raisonnables à côté de cet assemblage de cônes, de bulbes et d'excroissances.

Les remparts du Kremlin, qui touchent à tant de merveilles religieuses, renferment aussi le palais et les richesses mondaines des tsars, l'un remarquable par ses galeries étagées comme des gradins et aboutissant à un étroit belvédère, l'autre par son revêtement à facettes. Le plus curieux à visiter est celui qu'on appelle le Palais-Rouge. Il renferme toutes les couronnes des diverses contrées subjuguées par la Russie, depuis celle de Kasan jusqu'à celle de Pologne, les globes, les sceptres, les trônes des tsars, les vêtements que les empereurs ne portent qu'une fois, le jour de leur couronnement, toute l'histoire de l'empire russe racontée par les insi-

gnes de la monarchie, tous les dons offerts aux anciens tsars de la Moscovie et à leurs puissants successeurs par les chefs de hordes et les princes qu'ils ont vaincus, et les larges vases d'or sur lesquels la bourgeoisie de Moscou vient offrir le pain et le sel à son souverain chaque fois qu'il daigne l'honorer de sa visite. Il faudrait être lapidaire ou bijoutier pour décrire convenablement l'éclat, la valeur de ces innombrables bouquets d'émeraudes, de saphirs, de brillants, ces tissus de perles et ces chaînes de diamants. J'ai vu le gardien de ce magasin d'orfèvrerie s'épuiser en efforts pour éblouir mes regards par l'aspect de ce luxe asiatique, et j'ai noté seulement trois objets qui éveillaient en moi quelque émotion : les lourdes et larges bottes de Pierre-le-Grand auxquelles le digne empereur remettait lui-même une bonne paire de clous quand le talon faisait mine de vouloir se séparer de la semelle ; le brancard grossier sur lequel Charles XII malade se faisait porter de rang en rang au milieu de ses troupes, le jour de sa terrible bataille de Pultawa, et le livre renfermant la constitution de Pologne, que Nicolas a jeté comme un holocauste au pied du portrait d'Alexandre.

Une autre salle est remplie de glaives et de casques, de boucliers et d'armures, émaillés, dorés, ciselés, ceux-ci avec la richesse du goût oriental, ceux-là avec un art exquis. Mais toutes ces armures si pesantes, ces épées à deux mains, ces arquebuses à roue, ne sont que des jouets d'enfant, comparés aux trois gigantesques canons placés à l'entrée de l'arsenal. L'un a la gueule ouverte comme s'il voulait avaler tout d'une fois un régiment ennemi, les deux autres sont longs comme s'ils devaient lancer leurs boulets de Moscou à Constantinople. Tous les trois n'ont qu'un petit inconvénient, c'est de ne pouvoir jamais être employés dans une bataille. Malheureusement près de là il y en a d'autres qui ont fait un glorieux service, et sur lesquels j'ai jeté un triste regard. Ce sont ceux que nos pauvres soldats mourant de froid abandonnèrent d'une main défaillante sur leur route glacée, et que les Russes ont eu tout le temps de recueillir.

A côté du palais des tsars, que l'empereur fait reconstruire à présent sur un plus vaste espace et dans de plus hautes dimensions, est le palais des Patriarches, étroit, sombre, et rempli d'une quantité de mitres, de crosses en or et en vermeil, de vêtements chargés de perles et de rubis

que les moines déroulent avec orgueil. Là est aussi la bibliothèque du synode, composée tout entière d'ouvrages grecs et slavons, parmi lesquels on m'a montré un très beau manuscrit d'Homère que le bibliothécaire avoue n'avoir jamais lu, en sorte qu'il ne sait jusqu'à quel point il est conforme au texte imprimé.

Et la cloche! Je crois, Dieu me pardonne, que j'allais quitter le Kremlin sans parler de la fameuse cloche. Je me hâte de dire que je l'ai vue, non plus ensevelie à moitié dans le sol comme elle l'était naguère, mais posée sur un joli piédestal de granit par un ingénieur français, M. de Montferrand. Les dimensions de cette cloche ont été indiquées dans toutes les statistiques, elle a vingt pieds de haut et plus de vingt-deux pieds de diamètre. Si elle avait été fondue trois siècles plus tôt, le joyeux curé de Meudon n'aurait pu choisir un plus digne grelot pour la jument de Gargantua.

Le Kremlin communique avec la ville par cinq portes ornées d'images, et illustrées par mainte légende héroïque et religieuse. Il en est deux surtout dont l'aspect seul inspire au peuple le plus profond respect. L'une est la porte de Saint-Nicolas. Une ancienne image de ce saint, encadrée

sous une vitre, décore cette porte, et une inscription placée sur le mur rapporte que dans l'explosion de 1812, tandis que les remparts du Kremlin tremblaient, que l'arsenal était renversé, et que la tour et la porte de Saint-Nicolas se déchiraient de haut en bas, l'image du saint et la vitre qui la recouvre restèrent parfaitement intactes. Je laisse à penser comme on cria au miracle, et avec quels regards pieux le paysan russe contemple ce témoignage palpable de la faveur du ciel. Aussi, du matin au soir, des flots de monde se pressent à l'entrée de cette porte, font des signes de croix et allument devant le bienheureux saint Nicolas des cierges et des lampes.

L'autre porte est encore plus vénérée. Elle est ornée d'une image sombre dont on distingue à peine les traits, et qui représente le Sauveur. Devant ce cadre noirci par le temps est une lampe grossière suspendue à une chaîne épaisse, une vraie lampe de prison; jamais tête de vierge entourée de brillants et de saphirs, jamais iconostase portant sur ses larges ailes toutes les figures de l'ancien et du nouveau Testament, n'inspira un aussi vif sentiment de dévotion que cette image sombre incrustée dans la muraille et cachée derrière cette lampe antique. On raconte

qu'une fois elle a par sa merveilleuse puissance arrêté l'invasion des Tartares, et préservé la ville de leurs ravages. Ils arrivaient en triomphe, croyant déjà s'enrichir des dépouilles des marchands, et trôner comme de fiers conquérants au Kremlin; ils s'en retournèrent confus et épouvantés : la sainte image avait jeté le trouble dans leurs regards, l'effroi dans leurs cœurs et le désordre dans leurs rangs. On dit aussi que lorsque les Français, plus intrépides que les Tartares, envahirent Moscou, ils voulurent s'emparer de cette image sacrée, qu'ils ne purent, malgré tous les efforts, ni prendre ni détruire. Il y a une autre histoire qui se rattache à cette même porte et qui lui fait moins d'honneur. Sous le règne de Catherine, quand la peste éclata à Moscou, le peuple, décimé, terrifié, n'ayant plus aucune confiance ni dans les médecins qui essayaient de venir à son secours, ni dans l'hygiène qu'on lui prescrivait, s'avisa de prendre l'image miraculeuse comme l'unique remède qui lui restait pour se préserver du fléau. On vit alors toute une population pâle et maladive se précipiter avec une sorte de frénésie vers cette relique, se la disputer, se l'arracher, la serrer sur son cœur, la couvrir de baisers. L'évêque, jugeant que

cette agglomération de la foule, ce contact de tant de milliers d'individus ne pouvait qu'augmenter et propager les germes de contagion, voulut enlever cet objet d'un culte si dangereux : il fut massacré sur place. Quelque temps après, la peste cessa, le peuple attribua son salut à sa piété. L'image du Sauveur fut remise à son ancienne place, et vénérée plus que jamais. La porte qu'elle décore s'appelle la porte Sainte, nul Russe ne la traverse sans faire plusieurs signes de croix, et pas un étranger, de quelque religion qu'il fût, ne pourrait y passer impunément sans se découvrir la tête. Non loin de là est une image de la Vierge entourée d'une auréole de gloire militaire. Elle a fait la campagne de 1812, et on lui attribue la retraite de notre armée, la défaite de nos malheureux soldats.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter toutes ces légendes et ces adorations de la religion grecque. C'est ici que la piété du peuple russe éclate dans toute sa force et sa primitive candeur. A Pétersbourg, elle est altérée par l'influence d'une capitale, par le rapprochement de différentes églises et de différents cultes, par le contact incessant d'une quantité d'étrangers dont la plupart arrivent là comme de vrais mécréants.

Ailleurs, elle ne peut s'exercer sur un si large espace, devant des monuments si sacrés. Moscou est donc sa vraie sphère. C'est là que se trouvent les reliques les plus précieuses; c'est là que le miracle, cet enfant de la foi, comme a dit Goethe, se perpétue de génération en génération, éblouit les regards et subjugue l'intelligence de la foule. C'est là enfin que le peuple a conservé pour un autre miracle, au milieu de la société plus ou moins sceptique et corrompue des nobles et des grands, sa croyance intacte, sa pensée religieuse et sa ferveur naïve. Moscou est son sanctuaire, sa métropole; il se découvre la tête en voyant de loin l'antique cité, il l'appelle sa mère, sa ville sainte, et ces deux titres expriment à la fois toute la tendresse qu'il lui porte et le sentiment respectueux qu'elle lui inspire.

Il faut voir, la veille des jours de fête et les dimanches, quand les battants de toutes les cloches sont en branle, quand les carillons des monastères, des cathédrales résonnent d'une extrémité de la ville à l'autre, il faut voir les milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, qui se pressent autour des oratoires étroits et des petites chapelles, ondulent dans les rues et sur les places du Kremlin, courent d'une église à l'autre

pour couvrir de baisers les ossements des saints; il faut les voir se frapper la poitrine devant les images d'or et d'argent, se prosterner devant les moines, allumer des lampes, des cierges devant une tête du Christ ou de la Vierge, et se jeter la face contre terre. Tout ce que j'ai entendu raconter des pratiques des Espagnols, de leurs prières, de leurs signes de piété, ou si l'on veut de superstition, ne me semble pas comparable à ce que l'on voit ici deux cents fois par an.

Pendant le temps que j'ai passé à Moscou, j'allais chaque jour au Kremlin et ne me lassais pas de contempler ses églises, ses palais. Je descendais chaque jour dans la ville et de quelque côté que je me dirigeasse, j'étais sûr de trouver sur ma route les scènes les plus neuves et les plus variées. La ville brûlée en 1812 a conservé presque tout entière dans sa reconstruction, le caractère architectural qui la distinguait autrefois. Dans certains endroits, on n'a fait que relever les murs calcinés, renversés par l'incendie; dans d'autres, les maisons ont été seulement élargies ou exhaussées; du reste ce sont encore les mêmes rues tortueuses, les mêmes places irrégulières et le même mélange d'édifices grandioses et d'habitations obscures, de

remises et de jardins. La police qui, en Russie, se mêle de tant de choses, n'est pas encore intervenue, à ce qu'il paraît, dans les plans de construction. Elle n'a pas déterminé l'alignement des maisons, la hauteur des façades, l'emplacement des grands propriétaires et des petits. Chacun a bâti son nid, qui de çà, qui de là, comme bon lui semblait, avec des ogives de cathédrale ou des lucarnes de grenier, des balcons dentelés ou de simples escaliers en bois. De là le coup d'œil le plus singulier et les contrastes les plus inattendus. Vous sortez d'un riche magasin où vous avez vu étaler toutes les richesses de l'industrie moderne, et vous voilà devant une misérable boutique où le moujik à longue barbe, vêtu comme ses ancêtres, vend de la même manière, avec les mêmes frais d'éloquence, les mêmes denrées grossières qui se vendaient là il y a deux cents ans. Vous admirez l'étendue d'un édifice public, les colonnes, les balustrades d'une maison de grand seigneur, et vos regards tombent sur une pauvre échoppe étroite et chétive qui s'appuie sur le palais comme l'arbrisseau tremblant sur le tronc du chêne. Vous venez de traverser un quartier construit avec symétrie, décoré avec art, et vous vous dites : Voilà vrai-

ment une belle et grande ville. Faites encore quelques pas, et vous pourriez bien vous croire au milieu d'un pauvre village.

C'est du haut de la montagne appelée la montagne des Moineaux, qu'il faut voir Moscou pour comprendre sa vraie beauté et jouir de son ensemble. On traverse la longue rue dans laquelle s'élève le splendide hôpital fondé par le prince Galitzin, à une époque où les chefs de la noblesse russe étaient encore si riches qu'ils pouvaient faire des fondations splendides comme celles des rois. Puis voici la porte de Kalouga, par où passa la plus grande partie de notre armée en quittant Moscou. Ah! c'est là une autre porte sainte, la porte devant laquelle tout Français devrait s'incliner comme les Russes devant celle du Kremlin, et adresser au fond du cœur un souvenir de respect à ceux qui sont morts, un vœu sympathique à ceux qui ont survécu.

A peine hors de la barrière, le pavé et la chaussée cessent brusquement, on ne trouve plus qu'un chemin raboteux, inégal, coupé par de profondes ornières où l'on risque à tout instant de briser son léger droschky. C'est encore là un de ces contrastes qui ne se voient qu'en

Russie, une ville riche et grandiose, et à quelques pas des plus belles rues un chemin auquel la plus pauvre de nos communes n'oserait pas donner le nom de chemin vicinal.

La montagne des Moineaux n'est pas une montagne. C'est tout simplement un plateau aride et nu, bordé çà et là de quelques bouquets d'arbres, assez élevé cependant pour que de là on puisse, d'un coup d'œil, embrasser toute la plaine qui entoure Moscou et la vieille cité des tsars avec son immense amas de maisons, ses centaines d'églises, de palais, de couvents, ses clochers pareils à des minarets, ses globes étincelants, ses hautes croix rayonnant dans l'air, ses coupoles dorées qui miroitent au soleil, ses dômes bleus et étoilés et ses larges toits peints en vert. Quelle ville! On dirait une mer d'édifices; les teintes austères du Nord, l'éclat de l'Orient, les flèches élancées du moyen âge, les terrasses de l'Italie, les remparts séculaires et les rideaux de verdure se marient, se croisent, et de tous les côtés attirent la pensée et charment les regards.

Une seule chose dépare cette cité si richement ornée par les hommes et si bien dotée par la nature, c'est l'insuffisance de ses eaux. « Voyez,

disait un jour un naïf observateur des choses humaines, voyez comme la Providence est sage et prévoyante; partout où il y a une grande ville, elle a fait passer un grand fleuve. » La Providence n'a pas été si libérale pour Moscou, elle ne lui a donné que trois rivières dont deux pourraient fort bien s'appeler des ruisseaux et dont la troisième, la Moskowa, n'est nullement en proportion avec l'innombrable quantité de constructions qui bordent ses rives. Ces trois cours d'eau ne suffisent pas même aux besoins quotidiens des trois cent mille habitants de Moscou. Il a fallu, pour remplir chaque jour leurs théières et leurs tonnes de *kvass*, creuser des aqueducs et construire de profonds réservoirs.

Au pied de ce plateau d'où l'on contemple ainsi la ville aux vieux souvenirs, l'empereur Alexandre avait voulu faire élever un temple colossal en mémoire de la campagne de 1812. L'emplacement choisi pour cette œuvre commémorative était un terrain fangeux, entrecoupé de larges crevasses et entouré de sable. Avant d'oser y entreprendre le moindre travail de maçonnerie, il fallait dépenser des sommes considérables pour aplanir ce sol inégal, l'affermir, lui donner quelque consistance. Les gens experts

trouvaient, à vrai dire, ce choix assez bizarre; mais l'architecte avait vu en rêve, comme par une espèce de révélation, le plan de son édifice, et le lieu où il fallait l'élever. Situation, construction, ensemble, détails, tout dans l'aspect extérieur de ce monument, dans la disposition de ses colonnades, de ses fenêtres et de ses gradins, devait avoir un caractère symbolique. Alexandre, qui, comme on le sait, avait un penchant assez prononcé pour tout ce qui s'offrait à lui avec une certaine teinte de mysticisme poétique ou religieux, adopta le plan de l'architecte et vint lui-même en grande pompe poser la première pierre du nouveau temple dans le ravin qui lui était indiqué. Après deux ou trois années de travaux, on reconnut enfin l'impossibilité physique d'établir dans un pareil lieu un édifice tel que celui qui était projeté. L'architecte fut mis en prison et condamné à y rester jusqu'à ce qu'une nouvelle révélation lui aidât à rendre compte des sommes considérables dont l'emploi lui avait été confié, et comme il fallait absolument ériger un temple aux souvenirs de 1812, on choisit un autre emplacement moins symbolique peut-être que le premier, mais beaucoup plus convenable sous tous les rapports.

Au moment où nous allions quitter la montagne des Moineaux, nous vîmes venir à nous, sur un léger droschky, un homme à la figure grave et douce, portant l'honnête costume avec lequel on nous représente ordinairement les notaires et les docteurs du dernier siècle : cravate blanche, frac noir, culotte, et bas de soie. Venez, me dit mon guide, c'est M. Hase, le médecin de la prison; vous trouverez en lui un homme remarquable, et je le prierai de vouloir bien nous conduire au milieu des pauvres gens dont il est le patron et le soutien. Nous nous approchâmes du vénérable docteur, qui nous serra les mains avec cordialité et nous emmena aussitôt du côté de la fatale enceinte où il répand chaque jour les trésors d'une charité vraiment évangélique. C'est là que des vingt-deux gouvernements arrivent, toutes les semaines, les malheureux condamnés à faire le voyage de Sibérie, soit pour y être employés aux travaux forcés, soit pour y être détenus comme colons. Ils passent huit jours dans cette prison centrale. Le dimanche, on les revêt d'une veste bigarrée, on leur rase la moitié de la tête, et on les place, la chaîne aux pieds, sur des charrettes découvertes qui les mènent de station en station au lieu de leur

exil. Le docteur allait assister à l'un de ces départs. Nous passâmes au milieu d'une haie de soldats en grande tenue, ornement inévitable de tout cachot; nous entrâmes dans une grande cour où ces malheureux, destinés à mourir pour la plupart à six cents lieues de là, regardaient encore une fois le ciel qui les a vus naître, et se souvenaient peut-être de la demeure paternelle où ils ne rentreraient jamais. Des hommes se promenaient de long en large, traînant leurs lourdes chaînes sur le parc; des femmes étaient assises par terre, la tête penchée sur leur poitrine; des enfants, qui partageaient le sort de leurs parents et qui en ignoraient l'amertume, se roulaient en riant sur les genoux de leur mère et jouaient avec les enfants du guichetier. Plusieurs de ces pauvres gens, condamnés ainsi à quitter pour longtemps, pour toujours peut-être, leur pays natal, leur maison, leurs amis, ne portent point dans leur cœur la lèpre du vice ou la flétrissure du crime. Les uns subissent ce châtiment pour une faute politique, d'autres pour un instant de révolte contre un maître inexorable; d'autres, hélas! sont les victimes d'une erreur ou d'un cruel caprice. Chaque seigneur russe a le droit d'envoyer ses serfs en Sibérie, il ne fait que les

désigner à la justice, et on les emprisonne, on leur rase la tête, on les expédie à Tobolsk avec la chaîne des forçats. Celui qui les livre à ce supplice est tenu seulement de leur payer une pension alimentaire. Est-ce là une obligation assez forte pour l'arrêter dans un mouvement de colère? Est-ce un moyen de répression suffisant contre l'injustice et la cruauté? Il y a là dans la législation russe une affreuse lacune, et, par les larmes de ceux qui en ont été les victimes, par les souffrances qu'ils ont subies, par *la loi de Dieu*, enfin, l'humanité entière demande qu'elle soit réparée. On m'a cité une jeune femme belle, grande, forte, qui ne voulait pas vivre avec son mari parce qu'il était infecté d'une maladie hideuse. Le mari a recours au seigneur; le seigneur, qui, dans un épouvantable sentiment d'avarice, pensait peut-être aux robustes enfants que cette femme pouvait donner à ses domaines, veut la forcer à accomplir son devoir conjugal. Elle résiste, et il l'envoie en Sibérie. Au bout de quelques années, il la fait revenir, la retrouve inflexible à ses ordres et la condamne de nouveau à l'exil. Le poète Pouschkin racontait qu'il avait un jour rencontré sur la route de Tobolsk, parmi les criminels condamnés à la déportation

pour vols ou pour meurtres, une jeune fille d'une grace et d'une beauté angélique. Après avoir servi pendant quelque temps comme une esclave aux plaisirs de son sultan, cette malheureuse s'était laissé attendrir par un homme qui lui demandait peut-être à genoux une parole d'amour que l'autre exigeait impérieusement, et elle allait en Sibérie expier dans l'exil une heure de tendre abandon. La pauvre enfant, dit Pouschkin, habituée pendant quelques années à toutes les jouissances de la fortune et aux raffinements du luxe, souffrait bien plus que ses rudes compagnons des fatigues de son long voyage. Les cahots de la voiture lui meurtrissaient le corps, et elle regrettait de n'avoir plus de gants pour garantir ses mains de l'ardeur du soleil. Cependant, au milieu de ces souffrances, elle ne se repentait point d'avoir été trop tendre, elle parlait avec un accablant mépris de celui qui l'avait subjuguée par son autorité souveraine, et emportait avec joie à l'extrémité de la Russie le souvenir de celui qu'elle avait aimé.

A notre arrivée dans la cour, une vingtaine de condamnés se précipitèrent au devant du docteur; ils lui adressaient leurs suppliques, ils lui parlaient avec effusion, ils lui baisaient les

mains. C'est lui seul qui a vraiment pitié des prisonniers dans cette maison d'agents de police et de geôliers, c'est lui qui guérit leurs plaies, qui leur donne des consolations et des encouragements, qui leur distribue des aumônes. Les condamnés ne peuvent point emporter d'argent avec eux, mais tout ce qu'ils possèdent et tout ce que la charité pieuse leur accorde est envoyé en leur nom au lieu où ils doivent vivre, et ils trouvent du moins en arrivant ce secours pécuniaire pour les aider à souffrir les premiers rigueurs de leur captivité ou de leur bannissement.

Nous entrâmes dans une large salle en bois, nue et sombre. Devant une petite table couverte de registres était assis un greffier du tribunal, homme dur, sec, inaccessible à toutes les demandes et requêtes, vrai greffier de cachot, établi dans ce lieu pour faire sentir aux prisonniers toute la pesanteur de cette balance de fer qu'on appelle si généreusement la balance de la justice. Le docteur s'assit modestement en face de lui, et il s'engagea entre ces deux hommes d'un caractère si différent un des débats les plus émouvants qu'il soit possible d'imaginer.

Les condamnés se présentaient l'un après l'autre pour faire une réclamation légale, ou exprimer

un vœu d'infortune. Celui-ci avait eu la jambe entamée par ses chaînes, et souffrait tellement, qu'il avait à peine la force de se mouvoir ; il sollicitait la permission de rester là jusqu'à ce qu'il fût guéri. Cet autre attendait sa femme, qui voulait partager son exil, et il demandait un délai d'une semaine. Le greffier ouvrait froidement son registre et leur montrait qu'étant arrivés à la prison tel jour, ils devaient être envoyés en Sibérie tel jour, que toute requête et toute réclamation étaient par conséquent inutiles. Le bon docteur lui laissait paisiblement formuler ces conclusions juridiques, puis il hasardait une humble remarque, puis une autre, enfin il se faisait lui-même l'avocat de ces malheureux, et si toute son éloquence compatissante échouait contre l'obstination de son adversaire armé du texte des règlements et de la sentence des tribunaux, alors il intervenait avec son autorité de médecin : il déclarait que, tel homme, tel femme, étant hors d'état de supporter les fatigues d'une longue route, il les envoyait à l'infirmerie, et prenait ce fait sous sa propre responsabilité. Le greffier se taisait, et le docteur recommençait une lutte plus difficile : il s'agissait cette fois d'obtenir un délai pour ceux qui n'étaient pas malades et qu'il

ne pouvait prendre légalement sous son égide de médecin. Cette fois il devenait timide et obséquieux comme le plus pauvre des solliciteurs ; il parlait à voix basse au greffier, il le flattait, il le caressait, il avait toutes sortes de petites ruses pour ébranler sa résolution ; tantôt il essayait de l'attendrir, et tantôt de le faire sourire. S'il s'apercevait que ses efforts étaient inutiles, il changeait brusquement la nature de l'entretien, il se mettait à discourir de chose et d'autre, comme s'il eût été dans un salon, des anecdotes de la ville et des nouvelles d'Allemagne. Souvent le greffier, séduit, fasciné par tant de douces paroles et tant de graves raisonnements, accordait la grace qu'on lui demandait, et les pauvres prisonniers bénissaient leur évangélique docteur. Pour moi, je ne quittai la prison qu'en le bénissant comme eux, et en admirant l'inépuisable bonté de Dieu, qui met un secours à côté de toutes les infortunes, qui adoucit les sentences de l'homme par la tendresse de l'homme, les souffrances du cachot par la charité.

Tout est dans tout, a dit un grammairien, et cet axiôme une fois admis, on ne sera point surpris que, chemin faisant, je me sois mis à méditer sur le sort de certains états, à propos d'une

prison. La scène qui se passe chaque semaine dans la maison des exilés de Sibérie ne ressemble-t-elle pas à celles qu'on voit très fréquemment dans les contrées soumises au régime absolutiste? Là il y a une autorité impérieuse, sévère, difficile, qui, de même que le greffier, parle au nom de la loi, au nom d'une loi souvent juste dans ses principes, mais souvent vicieuse dans ses conséquences, et cruelle dans ses applications; puis il y a une opinion publique indulgente, honnête, qui, comme le bon docteur, prend pitié de tous les malheureux et s'intéresse même aux coupables; qui comme lui les défend par une raison de légalité ou intercède pour eux. Comme lui, quelquefois elle gagne sa cause et apparaît tout heureuse de l'œuvre charitable qu'elle vient d'accomplir. Comme lui aussi, elle échoue dans ses efforts, et se retire à l'écart silencieuse et triste. Moscou a pendant longtemps exercé cet empire de l'opinion. Quand Pétersbourg en était encore à son premier développement, quand le système autocratique fondé par Pierre-le-Grand n'avait pas encore vaincu toutes les résistances, ni assoupli toutes les ambitions, il y avait à Moscou une aristocratie riche, puissante, qui, dans ses magnifiques châteaux, au

milieu de ses milliers de serfs et de ses groupes de courtisans, se posait encore comme une royauté fastueuse en face de la royauté absolue des tsars, et protestait souvent contre elle par son silence ou par ses épigrammes. Plus d'une fois l'attitude que prenait cette aristocratie dans des circonstances importantes préoccupa les maîtres de cette nouvelle capitale. Plus d'une fois Paul Ier dans la joie enfantine de ses parades militaires, Catherine dans la splendeur de sa gloire, se demandèrent : Que dit-on à Moscou?

Maintenant Moscou a vu disparaître l'un après l'autre ses plus beaux écussons; le régime autocratique a tout subjugué et tout absorbé. La noblesse russe a passé par le règne de Louis IX, elle en est à celui de Richelieu, et touche peut-être à celui de Louis XIV. Les fils des vieux boyards confient leurs paysans à la surveillance de leurs starostes, abandonnent leurs châteaux à l'administration d'un intendant, et s'en vont monter la garde au palais d'Hiver ou à Peterhof. Les uns ont besoin d'une place pour réparer les brèches faites à leur fortune; d'autres, très riches encore, sollicitent un titre, une fonction, qui leur donnent plus d'autorité

que leur richesse ou leur nom séculaire. La loi de Pierre-le-Grand est formelle, et s'exécute à la lettre. Il faut que tous les nobles russes servent au moins pendant trois ans soit à la cour, comme gentilshommes ou chambellans, soit dans l'administration ou l'armée; et, pour servir avec plus d'avantage, ils veulent se rapprocher du souverain, qui est le juge suprême de tous les mérites, l'arbitre de toutes les faveurs.

Ceux d'entre eux qui reviennent à Moscou, soit comme fonctionnaires publics, soit pour y vivre comme de simples particuliers, y rapportent cet esprit de soumission auquel ils ont été façonnés dans l'atmosphère de la cour, et ne protestent plus. Mais un grand nombre de ces nobles émigrés ne reviennent pas, et les belles maisons qu'ils occupaient dans les plus beaux quartiers de la ville, restent désertes ou changent de destination. Celle-ci a été achetée par le gouvernement, qui l'a transformée en édifice public, celle-là par un marchand qui y établit ses comptoirs, cette autre par un club. Les larges tapisseries qui décoraient autrefois ces appartements ont été remplacées par des tentures en papier peint, les riches éditions françaises du dix-huitième siècle par les contrefaçons de

Bruxelles, et les portraits en pied d'une longue suite d'aïeux par des lithographies et des gravures représentant *le Passage du Mont-Saint-Bernard* ou *les Adieux de Fontainebleau*. Chaque soir, les salles du club appellent leurs habitués autour du billard ou du jeu de cartes. Deux fois par semaine on y sert un grand dîner, demi-russe et demi-français, arrosé de *kvass* et de vin de Champagne.

Après le dîner, une douzaine de bohémiens et de bohémiennes, au teint basané, à l'œil noir, montent sur une estrade et font entendre leurs chants nationaux. Ces chants ont une harmonie étrange et sauvage : tantôt ils résonnent comme un rire strident et sardonique, tantôt comme le cri d'indépendance d'une tribu indomptable, tantôt comme l'accent d'un amour passionné ou d'une joie frénétique. Puis tout à coup cet élan impétueux s'arrête, une jeune fille prend la guitare, et entonne d'une voix douce et plaintive une romance qui a les inflexions les plus tendres et les accords les plus suaves. Les autres répètent en chœur sur le même ton la strophe qu'elle vient de chanter, et, à la vue de ces femmes qui portent encore sur leur visage l'inaltérable empreinte de leur lointaine origine, à la

flamme qui jaillit de leur regard ardent et langoureux, au soupir mélancolique qui s'échappe de leurs lèvres pâles, on se croirait transporté dans ces régions de l'Orient où un air chaud et imprégné de parfums subjugue tous les sens, où tout invite à l'amour et au repos, le ruisseau par son murmure, l'oiseau par ses mélodies, le palmier par la fraîcheur de ses rameaux solitaires. La romance est achevée, et l'on écoute encore. La jeune fille remet sa guitare au chef de la troupe, qui s'avance, la tête haute, au bord de l'estrade, avec sa jacquette bleue nouée par une ceinture d'argent, et le voilà qui fait vibrer d'une main nerveuse toutes ces cordes naguère caressées si doucement, et entonne un chant fougueux, un chant qui résonne dans toute la salle comme le bruit d'une cascade ou le sifflement d'un orage; puis il frappe du pied, il étend les bras, il appelle à lui, comme le héros d'une horde aventureuse, tous ceux qu'il veut entraîner à sa suite; les hommes et les femmes qui l'entourent se lèvent à cet appel, s'agitent, dansent, tourbillonnent : ce sont des cris, des éclats de voix, des transports qui ébranlent et mettent en mouvement tous les spectateurs.

Cette colonie bohémienne, qui est, depuis

longtemps établie à Moscou, qui s'y perpétue sans que le voisinage des Russes altère l'originalité de ses mœurs et le type de sa physionomie, possède seule le secret de ces chansons traditionnelles, de ces danses nationales, et le conserve précieusement. Plusieurs bohémiennes ont inspiré de sérieuses passions dans la grande ville de Moscou. Chaque fois qu'elles apparaissent dans un salon ou dans un jardin public, on voit un groupe de jeunes gens se presser autour d'elles, sollicitant un regard, implorant un sourire. Une d'entre elles est devenue la légitime épouse d'un riche gentilhomme; d'autres ont vendu chèrement un aveu d'amour. Presque toutes ont eu leur roman; un de ces romans a inspiré à Pouschkin l'idée d'un de ses meilleurs poèmes.

Mais, quelles que soient les séductions qui les entourent, les bohémiennes ne se séparent guère de leur tribu, ou, si elles la quittent pour quelque temps, elles y retournent, dès qu'elles sont libres, comme des brebis à leur bercail, et, à les voir reprendre gaiment la guitare et danser sur l'estrade avec leurs compagnons, on sent que rien ne vaut pour elles les joies de la vie indépendante, l'orgueil de parader sur une es-

trade comme des baïadères et de chanter des chants qu'elles seules connaissent. J'avais eu, dans ma simplicité de voyageur, la prétention de rapporter en France quelques unes de ces mélodies singulières. Je me fis présenter au chef de la troupe, et lui demandai respectueusement s'il ne pourrait pas m'en noter quelques unes. Il me regarda du haut de sa grandeur, comme un souverain qui parle à un sujet audacieux, et me répondit par une phrase laconique qui se traduisait mot pour mot en ce vers de douze pieds :

Ce que l'ame a senti, la main ne peut l'écrire.

Puis il me tourna le dos et s'en alla recevoir les félicitations de ses courtisans.

Tous les convives du bal, jeunes et vieux, au nombre de plus de deux cents, avaient assisté à cette scène musicale avec un vif intérêt, et applaudi à différentes reprises avec enthousiasme. Quoique les bohémiennes se montrent souvent dans les réunions publiques de Moscou, chaque fois qu'on les voit revenir avec leur manteau de pourpre et leur turban, chaque fois qu'elles entonnent leurs singuliers chants, elles excitent autour d'elles un nouveau sentiment de curiosité

et une vive émotion. Il semble que les souvenirs de leur patrie lointaine se réveillent à leur vue, et que l'influence jadis exercée par l'Orient sur Moscou se perpétue par l'aspect de ces noires beautés, par les mélodies de la tribu nomade. Dès qu'elles eurent quitté d'un pas léger leur estrade, tous les spectateurs se dispersèrent dans les salles voisines, et s'assirent deux à deux, quatre à quatre, autour des jeux de cartes. Un instant après, ils étaient absorbés dans la contemplation des as et l'amour des matadors. Le salon de lecture, enrichi de tous les livres étrangers et de tous les journaux français, allemands, anglais, tolérés par la censure, resta, je dois le dire, à peu près désert.

La ville de Moscou, si grande qu'elle soit, a pris déjà les allures d'une ville de province. Le pouvoir suprême n'est pas là; on a les yeux tournés du côté de Pétersbourg; on se demande des nouvelles de l'empereur et des princes, on fait de petites histoires sur les gens de la cour et les officiers du palais, comme on en fait dans nos chefs-lieux de préfecture sur les ministres et les chambres. La curiosité d'une population avide de connaître les actions et la pensée des hommes qui la régissent, s'alimente par les com-

mentaires de gazettes, les chroniques de salon; éloignée des hautes affaires, la cité s'abandonne au désœuvrement, et, pour échapper à l'ennui, se jette dans le tourbillon des fêtes et des bals. Après Vienne, je ne connais pas une ville où la société soit aussi préoccupée du soin de bien vivre qu'à Moscou. Chaque anniversaire est célébré par elle avec empressement, chaque solennité religieuse ou politique lui apporte quelque joie épicurienne. La religion grecque seconde merveilleusement, sous ce rapport, les instincts de plaisir de cette population. Le martyrologe grec a conservé des myriades de héros chrétiens, d'apôtres miraculeux, de palmes et d'auréoles. Le calendrier de l'église n'a pas encore subi les atteintes d'une main profane; il indique plus de cent cinquante jours de fête par an, et quand la matinée de ces jours pieux a été employée en prières et en pèlerinages dans les églises, l'après-midi et la soirée peuvent être sans remords consacrés aux promenades joyeuses et au *dolce far niente*. Ces jours-là, les quartiers de Moscou se dépeuplent comme les villes d'Allemagne par un beau dimanche d'été; tout le monde s'en va errer gaiment dans les environs, sous les verts rameaux du parc de Pe-

trowski, entre les pins touffus de Sagolnik. Les femmes du monde se promènent en grande toilette dans d'élégantes voitures à quatre chevaux ; les bons bourgeois s'asseoient sur le gazon avec leurs femmes et leurs enfants. Toute la forêt est parsemée de petites tables couvertes de tasses en porcelaine ; de tous côtés s'élève la fumée odorante du *samovar* [1]. On se croirait au sein d'une population émigrante, qui ferait une halte vers le milieu de la journée. Puis voilà que les musiciens entrent dans leur pavillon, voilà que dans cette forêt du Nord résonnent tour à tour les plus belles mélodies italiennes, quelque vieux chant national qui émeut tous les cœurs, et l'air de la *mazurka*, qui met en branle filles et garçons. La foule s'accroît, les riches équipages tournent par les allées de sable et se succèdent sans interruption ; le peuple est là qui court, qui chante, ou qui contemple en silence le luxe des modes parisiennes, renouvelées à chaque saison dans sa vieille cité, et le faste de son aristocratie. Le Prater n'est pas plus riant, et Longchamps, dans ses jours sans nuages, n'est pas plus splendide.

[1] Grande et haute théière en bronze, meuble essentiellement populaire et national.

Je ferais grand tort pourtant à la ville de Moscou, si en essayant ainsi de décrire ses mœurs aimables, je pouvais donner à penser qu'elle ne songe qu'à ses promenades et à ses brillantes réunions. Il y a là au contraire un mouvement commercial et industriel qui grandit d'année en année, et un mouvement littéraire très caractéristique et très distingué.

Le Gastinoi-Dvor, immense bazar plus vaste encore et plus riche que celui de Pétersbourg, est le point central d'une population active, laborieuse, qui a le génie du négoce et l'instinct de toutes les spéculations. A voir les sombres galeries de cet édifice, ses boutiques étroites, ses magasins sans luxe et sans étalage, on croirait volontiers que ce bazar n'est ouvert qu'à quelques modestes traficants en détail, et il renferme des entrepôts où les marchandises les plus précieuses s'entassent par tonnes et par quintaux. Il y a là des générations entières d'acheteurs et de vendeurs, qui ont sucé, pour ainsi dire, comme les Hollandais, l'amour des chiffres avec le lait maternel. Cet homme que vous voyez avec la longue barbe de moujik, vêtu d'une méchante redingote râpée, se promenant de long en large devant sa boutique,

comme s'il cherchait une occasion de vendre une paire de vieilles bottes, fait des affaires avec le monde entier, reçoit des cargaisons de denrées de la Perse et de la Chine, de l'Angleterre et de la France. Cet autre qui est penché sur son pupitre, et travaille du matin au soir comme un pauvre serviteur tremblant de mécontenter son maître, possède dix maisons en ville et place des millions à la banque. En voici un qui s'en va modestement dans un cabaret voisin fumer une pipe de terre et prendre une tasse de thé, et, pendant qu'il compte un à un, d'une main serrée, les quinze ou vingt kopecks qu'il doit payer pour sa dépense, cinq cents ouvriers travaillent pour lui dans une de ses fabriques, et deux cents maçons lui construisent à grands frais un nouvel atelier.

Ce qu'on raconte de la fortune de ces marchands, de leur esprit d'industrie et de leurs habitudes d'économie, est prodigieux. Il n'y a qu'Amsterdam où l'on trouverait à la fois tant d'or et de telles habitudes. Quelques uns de ces négociants, héritiers des billets de banque de leurs pères, ou enrichis par leurs propres travaux, commencent cependant à sortir des obscures régions du Gastinoi-Dvor. Ils se bâtis-

sent d'élégantes maisons dans les plus beaux quartiers de Moscou, ou achètent les hôtels des grands seigneurs, quelquefois pour y goûter à leur tour les joies de l'opulence, souvent aussi pour en faire un objet de spéculation. Ce qui existe depuis longtemps en France apparaît déjà de côté et d'autre à Moscou. Le salon nobiliaire est occupé par une filature, le parc et le parterre se transforment en champs de betteraves. Les fortunes aristocratiques s'écroulent, et l'industrie s'élève sur leurs ruines. En même temps, la science et la littérature s'avancent d'un pas rapide à la suite des maîtres étrangers qui leur ont donné un premier essor, ou qui leur servent encore de modèles.

Il existe à Moscou cent vingt presses, plusieurs riches librairies étrangères, parmi lesquelles on distingue celle de M. Semen, et plusieurs sociétés scientifiques qui ont déjà amassé d'importantes collections. L'université, fondée par l'impératrice Elisabeth en 1755, réorganisée par Alexandre en 1804, compte un millier d'élèves, et plusieurs de ses professeurs sont des hommes très distingués. L'un d'eux, M. Schewireff, publie depuis deux ans environ une revue mensuelle intitulée *le Moscovite*, dont le

succès s'accroît de jour en jour. Le but des fondateurs de ce recueil, qui a l'étendue matérielle des revues anglaises les plus compactes, est de faire connaître tantôt par des traductions, tantôt par des critiques et des analyses, les principales productions de la littérature étrangère, et d'éveiller, de propager, par des recherches historiques ou biographiques et des chants populaires, le culte des souvenirs nationaux et le sentiment de la poésie russe. *Le Moscovite* rallie à cette double pensée une jeunesse studieuse, intelligente, et animée d'un vif sentiment de patriotisme. Plusieurs de ses collaborateurs ont voyagé dans les pays étrangers; ils en ont étudié la langue, les mœurs, les œuvres littéraires et scientifiques, et, tout en conservant une profonde prédilection pour leur sainte cité de Moscou, pour ses souvenirs et ses monuments, tout en parlant avec enthousiasme des progrès de leur terre natale, des qualités de leur nation et de son avenir, ils n'en rendent pas moins justice au mérite des autres peuples, à leur gloire, à leur génie. Ils recherchent avec avidité les publications de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. La censure russe, si sévère à l'égard du public, s'adoucit en faveur

des hommes qui portent dans le domaine de la science un caractère officiel. Tout professeur peut avoir la plupart des livres mis à l'index ; il suffit qu'il les demande pour lui-même par écrit. Je me souviens de mainte heure charmante passée avec le directeur du *Moscovite* et quelques uns de ses amis. Je n'avais rien à leur apprendre, ni sur notre littérature actuelle, ni sur nos principaux écrivains : ils connaissaient nos productions les plus récentes et les jugeaient avec une rare délicatesse ; et moi, que de questions j'avais à leur faire, que de renseignements à leur demander ! Je me rappelle surtout une heureuse soirée où nous nous trouvâmes réunis à la campagne, dans la maison d'un jeune romancier. Au milieu d'une verte pelouse, sous les rameaux des tilleuls en fleurs, les poètes russes me racontaient tour à tour leurs études, leurs travaux, leurs pensées. On eût dit une églogue antique transportée sous le ciel de Moscou. L'un d'eux, M. Kamékoff, nous lut ces vers, qu'il voulut bien ensuite me transcrire. C'était une chose curieuse pour moi d'entendre ainsi parler de Napoléon à quelques lieues de la ville qu'on avait incendiée devant lui, et d'écouter au sein de la Russie ce dithyrambe adressé à l'An-

gleterre, au moment où les vaisseaux anglais allaient envahir les rives d'un nouvel empire.

NAPOLÉON.

« Ce n'est pas la force des peuples qui t'a élevé, ce n'est pas une volonté étrangère qui t'a couronné. Tu as régné, combattu, remporté des victoires, tu as foulé la terre de ton pied de fer, tu as posé sur ta tête le diadème formé de tes mains, tu as sacré ton front par ta propre puissance.

« Ce n'est point la force des peuples qui t'a terrassé, on n'a pas vu paraître un rival égal à toi; mais celui qui a mis une borne à l'Océan, celui-là a brisé ton glaive dans le combat, fondu ta couronne dans un saint incendie, et recouvert de neiges tes légions.

« Elle s'est éclipsée, l'étoile des cieux obscurcis. La grandeur humaine est tombée dans la poussière. Dites-moi, un nouveau matin ne brille-t-il pas à l'horizon? Une nouvelle moisson ne renaîtra-t-elle pas de cette cendre? Répondez; le monde attend avec effroi et avidité une pensée et une parole puissante. »

A L'ANGLETERRE.

« Ile pompeuse, île de merveilles, tu es l'ornement de l'univers, la plus belle émeraude dans le diadème des mers ?

« Redoutable gardien de la liberté, destructeur de toute force ennemie, l'Océan répand autour de toi l'immensité de ses ondes !

« Il est sans fond, il est sans bornes, il est ennemi de la terre ; mais humble et soumis, il te regarde avec amour.

« Patrie de la sainte liberté, terre fortunée et bénie ! quelle vie dans tes innombrables populations ! quel éclat dans tes riches campagnes !

« Comme elle est éclatante sur ton front, la couronne de la science ! Comme ils sont nobles et sonores, les chants que tu as fait entendre à l'univers !

« Toute resplendissante d'or, toute rayonnante de pensée, tu es heureuse, tu es riche, tu es pleine de luxe et de force.

« Et les nations les plus lointaines, tournant vers toi leurs regards timides, se demandent

quelles seront les lois nouvelles que tu prescriras à leur destin.

« Mais parce que tu es perfide, mais parce que tu es orgueilleuse, mais parce que tu mets la gloire terrestre au dessus du jugement divin ;

« Mais parce que d'une main sacrilège, tu as enchaîné l'église de Dieu au pied du trône terreste et passager :

« Il viendra pour toi, ô reine des mers! il viendra un jour, et ce jour n'est pas loin, où ton éclat, ton or, ta pourpre, disparaîtront comme un rêve.

« La foudre s'éteindra dans tes mains; ton glaive cessera de briller, et le don des lumineuses pensées sera retiré à tes enfants.

« Et oubliant ton royal pavillon, les vagues de l'Océan bondiront de nouveau, libres, capricieuses et sonores.

« Et Dieu choisira une nation humble, pleine de foi et de miracles, pour lui confier les destins de l'univers, la foudre de la terre et la voix du ciel! »

Ai-je besoin de dire que cette nation humble,

pleine de foi et de miracles, dont parle le poète, est la nation russe. C'est une pensée que j'ai entendu souvent exprimer en Russie, dans les salons comme dans les sociétés universitaires. Les Russes n'hésitent pas à s'attribuer une mission de régénération sociale et l'empire du monde. A Pétersbourg, ils regardent vers l'avenir avec la confiance que leur donnent le rapide et prodigieux développement de leur jeune capitale et l'auréole du pouvoir. A Moscou, c'est le cœur même de la nation qui se nourrit d'espérances gigantesques dans le sanctuaire de sa foi et de son histoire, dans l'enceinte des murs qui ont arrêté le glaive des Tartares et les foudres de Napoléon.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

